



BIMESTRIEL N° 2  
MAI 1987

REWISBIQUE  
Archives

MS

# BRABANT

*tourisme*

LE MACA



# BRABANT

*tourisme*

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

**Président :**  
Francis De Hondt, député permanent

**Vice-Présidents :**  
Jacky Marchal et  
Didier Rober,  
députés permanents

**Directeur :**  
Gilbert Menne

**Secrétaire :**  
Alex Kouprianoff

**Rédacteur en chef :**  
Yves Boyen

**Secrétaire de rédaction :**  
Catherine Ansiau

**Présentation :**  
Marc Schouppe,  
Nadine Willems

**Imprimerie :**  
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue « Brabant » qui paraît neuf fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

MAI 1987

Prix de ce numéro : 100 F.  
Cotisation 1987 (6 numéros) : 450 F.

Bruxelles, capitale européenne de l'Art et de la Culture, par Didier Rober	2
Rencontre avec l'orfèvrerie bruxelloise, par Anne Micha	3
L'Hôtel de Ménil à Saint-Josse-ten-Noode, par Christian Spapens	14
La Route du Roman País (4), par Yves Boyen	18
L'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles, par Georges Mayer	28
Incourt, de la Grande Gette au ruisseau de Piétrebais, par Joseph Delmelle	34
L'Égypte à Bruxelles, par Michel Defossez	48
Le Jeu de Jean et Alice et son support historique, par Jean Martin et Marcel Godfroid	53
Les expositions, par Yves Boyen	56
Vient de paraître, par Gilbert Menne	59
Avis et Echos, par Y.B., J.V. et A.S.	61
Les manifestations culturelles et populaires	couverture 3

FEDERATION TOURISTIQUE  
DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61  
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50  
Télex B Bru B 63245  
CCP - 000-0385776-07

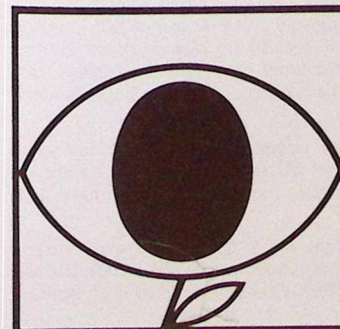
Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.  
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

## ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

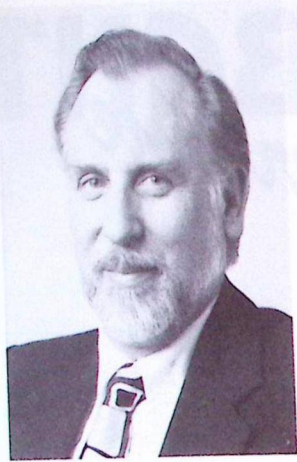
Bruxelles, capitale européenne de l'Art et de la Culture : photo aimablement mise à notre disposition par l'auteur; Rencontre avec l'orfèvrerie bruxelloise : Walter Hudders, Alex Kouprianoff, Bernard Daubersy, De Greef et Wiskemann; Hôtel de Ménil : Service provincial de la Jeunesse, László Arany et documents A.A.M.; Route du Roman País : Roland Caussin, Georges de Sutter et László Arany; Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles : documents extraits de la Collection « Openbaar Kunstbezit in Vlaanderen », Archives de l'Académie et A.G.R.; Incourt : Roland Caussin, Georges de Sutter, Hubert Depoortere et Alex Kouprianoff; Égypte à Bruxelles : A.C.L. et Walter Hudders; Jeu de Jean et Alice : J. Bourmonville (Caméra Club de Wavre); Expositions : photos aimablement mises à notre disposition par la Fondation pour l'Architecture; Vient de paraître : Walter Hudders et photos aimablement fournies par les Editions Laconti; Avis et Echos : photos aimablement mises à notre disposition par le Syndicat d'Initiative et de Tourisme de Genappe et par l'A.R.A.U.; Manifestations culturelles et populaires : Willy Caussin.

Au recto de notre couverture : Wavre : Statue du Maca, premier bourgeois de Wavre, représenté sous les traits d'un adolescent escadant espieglement la balustrade gardant le perron de l'Hôtel de Ville. Cette charmante sculpture en bronze (1962) est l'œuvre de Jean Godard (photo : Walter Hudders).

Au verso de notre couverture : La ravissante Vallée des Oiseaux à Rebecq. C'est le long de cette vallée, aux capricieux méandres, que circule, en été, le Petit Train du Bonheur entraîné par une locomotive fonctionnant encore à la vapeur (photo : P.F. Merckx).







## Bruxelles, capitale européenne de l'Art et de la Culture

par Didier ROBER,  
Député permanent,  
Vice-Président de la Fédération Touristique du Brabant,  
Communauté française.

A la fois héritière, dépositaire et gestionnaire, dans les domaines tant culturels qu'artistiques, d'un riche patrimoine communautaire patiemment rassemblé au cours des siècles, Bruxelles se devait, non seulement de préserver et de conserver, mais aussi de faire fructifier ce précieux héritage. Devoir d'autant plus impérieux que Bruxelles, ville de congrès internationaux et siège du Marché Commun et de nombreuses institutions supra-nationales, est considérée aujourd'hui comme la capitale virtuelle sinon réelle de l'Europe.

Bruxelles a-t-elle répondu à cette attente? Quoique nuancée, notre réponse sera positive. En effet, pas mal de choses ont évolué voire même changé dans notre capitale au cours de ces dernières décennies.

Pour nous limiter à l'essentiel, épinglons la restauration et l'agrandissement du Musée d'Art Ancien où, depuis 1974, les visiteurs peuvent admirer, dans des conditions que l'on peut qualifier d'idéales, l'une des plus belles collections de nos Primitifs flamands, ainsi qu'entre autres, plusieurs chefs-d'œuvre de ce géant du pinceau que fut Pierre Bruegel l'Ancien, puis l'inauguration, dix ans plus tard, du nouveau Musée d'Art Moderne, l'un des modèles du genre, tant par sa conception audacieuse, nouvelle et lumineuse que pour la qualité des œuvres exposées.

Epinglons aussi l'adroite rénovation et la complète restauration de l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique qui abrite, rappelons-le, une collection d'iguanodons absolument unique au monde.

N'oublions pas le Musée de l'Armée qui passe pour être l'un des plus riches sinon le plus riche d'Europe, le Musée Instrumental, dont la réputation a largement débordé nos frontières, et, plus près de nous, cet étonnant et merveilleux Palais Mondial de l'Automobile qui nous conte, à l'aide de quelque mille voitures anciennes, la passionnante histoire de l'automobile, depuis les temps héroïques jusqu'à nos jours.

Mais la vie culturelle et artistique de notre capitale ne se limite pas, loin s'en faut, à ses musées. Il y a le Palais des Beaux-Arts, la Bibliothèque Royale Albert I<sup>er</sup>, ainsi que de nombreux autres établissements qui prêtent régulièrement leurs cimaises à des expositions souvent prestigieuses assurant, de la sorte, dans notre cité, une animation artistique quasi permanente.

Il y a aussi ces chorales réputées qui, en haute saison, se produisent dans notre magnifique Cathédrale Saint-Michel, ces Festivals, qu'ils soient de Flandre ou de Wallonie, qui font volontiers étape dans notre capitale, sans parler de cette pépinière de troupes théâtrales dont les répertoires très éclectiques vont des chefs-d'œuvre de la littérature classique aux pièces résolument d'avant-garde.

Il y a encore ce très net regain d'intérêt pour nos scènes lyriques, qui étaient, il n'y a guère encore, boudées par le grand public, sans oublier la rénovation spectaculaire du Théâtre Royal de la Monnaie, qui devient un des premiers centres européens de l'opéra. Il y a eu et il y a toujours Maurice Béjart, ce marseillais d'origine devenu bruxellois d'adoption, qui, avec le concours de son célèbre Ballet du XX<sup>e</sup> Siècle, a peut-être été le meilleur ambassadeur de notre capitale dans le monde.

Il y a enfin EUROPALIA, qui, tous les deux ans, nous apprend à découvrir le vrai visage d'un de nos partenaires européens, sans parler des « European Festivities », qui se dérouleront les 28, 29 et 30 juin prochains au Parc du Cinquantenaire à Bruxelles et qui s'annoncent, d'ores et déjà, comme la plus importante manifestation organisée à ce jour en faveur de l'Union Européenne ou si l'on préfère des Etats-Unis d'Europe.

A l'exemple d'EUROPALIA et des « European Festivities », il nous reste – et nous sommes sur la bonne voie – à donner à cette intense vie culturelle et artistique qui anime aujourd'hui notre capitale sa véritable dimension, une dimension qui soit vraiment à l'échelle européenne et dans laquelle chaque Européen de passage se sentirait encore chez lui tout en goûtant aux joies exaltantes et enrichissantes de la découverte et du dépassement.

## Rencontre avec l'orfèvrerie bruxelloise

par Anne MICHA

Un balcon du tourisme bruxellois : l'orfèvrerie dans le passé et le présent bruxellois. Une vaste couronne de beautés et de richesses... Les artisans de l'or. L'orfèvrerie est un art dont les artisans se confondent avec la découverte des métaux. Avec le temps, l'orfèvre va plus particulièrement façonner les métaux précieux. Le plus raffiné de nos jours, l'or, a donné son nom à la profession : auri et faber et orifex qui, en latin, signifient ouvrier d'or et ouvrier qui travaille l'or, orfèvre. C'est le métal, de même que l'argent, qui nous permet d'être ouvragés et peuvent être alliés dans une certaine proportion avec d'autres métaux, souvent du cuivre. L'alliage obtenu est défini par un titre, qui exprime le rapport du métal fin à la masse totale de l'alliage. Une fraude sur le titre est par conséquent difficilement détectable. C'est pourquoi, très tôt, l'autorité gouvernementale des métiers eux-mêmes fixent

les usages en la matière et imposent l'épreuve de l'essai ou de l'échantillonnage à toute pièce sortant de leurs ateliers. Le poinçon est la preuve irréfutable que l'épreuve de l'essai est passée avec succès.

La fascination de l'or, ainsi que la crainte de sa fraude, semblaient, dès l'Antiquité, avoir amené les autorités romaines à exiger que les orfèvres se rassemblent en collèges sous leur surveillance et qu'ils travaillent sur la place publique, sous les yeux de leurs clients. La même tradition persiste au Moyen Age chez les orfèvres serviles, monastiques et libres, dont la réputation d'honnêteté est souvent contestée.

Petit à petit, le métier devient plus spécialisé et réserve à l'orfèvre le travail des objets en or, en argent, en divers alliages et en acier inoxydable, destinés à susciter les plaisirs de la table, de l'autel ou du décor des commanditaires. Le bijoutier est chargé de l'exécution d'objets destinés à la parure, tandis que le joaillier y ajoute un effet décoratif, magi-

que, grâce aux pierres précieuses. Pendant de longs siècles, ces champs d'activité restent très proches les uns des autres et se confondent souvent. D'ores et déjà, nous pouvons en déduire qu'un orfèvre ne peut produire une pièce qu'à l'aide de techniques appropriées et variées, mais également, grâce à la participation d'autres techniciens : le fondeur-affineur pour l'apprêt, le ciseleur, le graveur, tous les spécialistes des garnitures et accessoires, et bien d'autres encore.

Nous remarquons également que pour un métier aussi traditionnel, le travail et les méthodes de fabrication sont restés étonnamment semblables depuis l'Antiquité. Les seules innovations importantes datent du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles et concernent l'argenture d'alliages de métaux communs, pour imiter l'argent, et la fabrication en série des couverts ainsi que de certaines pièces de forme par des procédés d'estampage et de repoussage.

Ce métier, déjà fascinant au ni-



veau de sa réalisation technique, recèle pourtant encore d'autres surprises pour celui qui aimerait replacer ses créations dans leur contexte historique et esthétique. Effectivement, il semble que l'histoire éclaire nombre de ses avatars, parce que nous découvrons maints exemples démontrant combien cet art est fort affecté par les guerres, les crises politiques et économiques, les fluctuations commerciales et les évolutions du goût (1). D'autre part, quand les historiens se penchent sur l'histoire des métiers, ils s'aperçoivent combien en ce qui concerne plus particulièrement Bruxelles, les guerres et des imprudences portent préjudice à nos connaissances actuelles. C'est aux environs de 1850,



que les premiers collectionneurs commencent à rassembler des pièces rares, pour satisfaire leur goût du beau. De tous temps, l'orfèvrerie a occupé une place de choix à Bruxelles et en Brabant. Les quelques pièces qui ont échappé aux vols et aux destructions, volontaires ou accidentelles, en témoignent.

#### L'éclat de la première cour ducale : l'orfèvrerie bruxelloise au berceau

Au X<sup>e</sup> siècle, Bruxelles possède un cœur qui bat au rythme du centre militaire et administratif de Charles de France, duc de Basse-Lotharingie (953-993). Imagine-t-on qu'alors, dans les

parages immédiats du castrum, résidence du prince et de sa cour, il ne se soit pas trouvé un artisan habile à la fonte des métaux précieux (2)? Connaissant la ligne politique du duc, on ne peut en douter... Cependant, les preuves manquent aux historiens pour affirmer le fait. Il ne reste aucune pièce d'orfèvrerie civile ou religieuse de cette époque. Nous pouvons cependant supposer la présence d'artisans travaillant dans le style des écoles du Nord de la France, de la Moselle et de la vallée du Rhin. D'autre part, une tradition orale très ancienne, en plus de nombreux indices, s'accordent pour témoigner que le père de saint Boniface (1180-1266), évêque de Lausanne, appartenait à une ancienne famille bruxelloise, les Clutinc, et qu'il exerçait le métier d'orfèvre à la Cantersteen (3). Ce quartier était connu au XII<sup>e</sup> siècle pour être le lieu de travail des orfèvres, armuriers et éperonniers. Ces artisans travaillaient à l'ombre de la réputation de leurs confrères mosans, héritiers du savoir-faire d'Eilbert de Cologne (début du XII<sup>e</sup> siècle), de Renier de Huy (± 1150), de Godefroid de Claire (vers 1130-1145) et de Nicolas de Verdun (vers 1180-1205).

#### Une réputation non usurpée

Cette réputation justifierait un document d'archives de l'abbaye d'Affligem (1152), mentionnant que la châsse de Notre-Dame de Basse-Wavre fut amenée à Bruxelles chez un orfèvre laïc, pour l'orner d'or et d'argent.

*Dans son atelier, l'orfèvre dispose de tous les outils nécessaires à la confection de son chef-d'œuvre (gravure sur bois de J. Amman, XVI<sup>e</sup> siècle).*

#### Naissance et développement du quartier des orfèvres

A l'aube du XIII<sup>e</sup> siècle, le duc de Brabant s'installe définitivement à Bruxelles, dans sa résidence du Coudenberg. Bruxelles éclipse de son éclat ses rivales brabançonnaises; les orfèvres et les monnayeurs gravitent dans l'orbite immédiate du duc et ont sa faveur.

Une expression, « al de smede » (tous les forgerons), nous renseigne déjà sur l'organisation économique de cette période. Par ailleurs, le terme entend tous les fabricants (ou artisans) en métaux, tels les forgerons, les couteliers, les serruriers, les batteurs d'or, les éperonniers, les armuriers et autres gens de métier similaire. Ces derniers se regroupent dans un même quartier ou une même rue, à proximité des demeures de leurs meilleurs clients, c'est-à-dire entre la rue de la Montagne et la Steenpoort. Nous aurons donc, plus tardivement, les rues d'Or, des Orfèvres, du Ruisseau au cuivre (Coperbeke) devenue rue de l'Impératrice, aujourd'hui boulevard du même nom, des Faiseurs d'arcs de fer et d'arbalètes, devenue ensuite la rue des Eperonniers, des Faiseurs de harnais mais appelée plus tard rue des Armuriers, rue du Ceinturon, Petite rue de l'Orfèvre (contre l'ancienne chapelle Sainte-Anne).

#### ... sous le patronage de saint Eloi

Telle est la base des futurs Métiers qui se placent chacun sous la protection d'un saint patron. Ce dernier, en ce qui nous oc-

*Square du Petit Sablon : statue due à E. Namur et représentant un orfèvre tenant deux exemples de sa production d'atelier : un vase et une châsse.*





cupe, s'appelle, comme chacun le sait, saint Eloi (588-660), fête le 1<sup>er</sup> décembre.

Après un solide apprentissage à Limoges, il devient monnayeur de Clotaire II et mène de front sa profession et son rôle de conseiller du roi. Ses productions sont vendues dans toute la France et même à l'étranger. Sa renommée d'artisan particulièrement habile dans l'exercice de son art, sa réputation d'homme probe et de gestionnaire avisé, l'enrichit, ce qui ne l'empêche pas de manquer de générosité envers les pauvres. En 640, à l'âge de 52 ans, Eloi accède à la prêtrise, on ignore à la suite de quelles circonstances. A Noyon, où il est nommé évêque, il s'applique à propager la foi chrétienne dans

les Flandres et le long du littoral et il combat l'injustice fiscale et administrative avec la même vigueur qu'il avait apportée à développer son industrie.

De cette existence exemplaire, la tradition a ciselé une légende à la mesure du personnage. Rappelons-en trois épisodes principaux : les deux fauteuils en or de Clotaire, le pied coupé du cheval et le nez du diable meurtri par les pinces de la forge.

D'autre part, le jour de la fête de leur saint patron, les ouvriers métallurgistes rendent hommage à Eloi, soit dans leur atelier, soit extra-muros en assistant à une messe, en tenant ce jour-là leur assemblée générale annuelle et en participant à des fêtes suivies de guindailles. En Belgique, les

manifestations folkloriques les plus notables sont le cortège du pain béni, à Bouillon, suivi d'un repas et d'un bal populaire; la procession de la châsse brugeoise de saint Eloi (coutume abolie en 1792) et la kermesse de Tielrode, localité qui conserve des reliques du saint.

A Bruxelles, des orfèvres raniennent dans leurs ateliers une ancienne coutume en plaçant parmi les ouvriers une statue figurant leur saint patron. Les vieux travailleurs, prenant leur retraite, déposent leur marteau sur l'encume de saint Eloi, avant d'abandonner définitivement leur emploi. Le 1<sup>er</sup> décembre, des cierges sont allumés tout autour de la statue, tant que ceux-ci ne sont pas consumés, le patron se doit de servir à boire à ses ouvriers. Une coutume plus pieuse rassemble les maréchaux-ferriers à la messe anniversaire, célébrée à l'église du Sablon.

#### Vers un statut privilégié

L'évolution sociale des XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles voit ainsi se développer, sous la houlette religieuse et laïque, des groupements économiques et volontaires d'artisans, voués à l'exercice d'une même profession. Ceux-ci n'ont pas encore d'existence juridique (4). Certains, comme les foulons, se forment spontanément par solidarité à l'égard de leurs membres plus âgés, ou en moins bonne santé, et sont propriétaires de leur hôpital. Jusqu'en 1303, les artisans ne peuvent rien entreprendre, tant le magistrat, les lignages et la gilde sont anticorporatifs. Cette situation perdurera, pour l'ensemble des métiers, jusqu'à la révolte démo-

*Le batteur d'or (fac-simile d'une gravure sur bois, dessinée et gravée, au XVI<sup>e</sup> siècle, par J. Amman).*



cratique de 1421. La gilde draprière – regroupant uniquement des patriciens de la laine et orfèvres de l'essor économique bruxellois de l'époque – parvient à participer à la gestion urbaine. L'ouvrier orfèvre occupe pourtant une place éminente dans le monde du travail; il perçoit un salaire, généralement élevé pour travailler les métaux, tant vils que précieux, afin de réaliser des objets d'art, civils ou religieux. Ses commanditaires sont les riches bourgeois de la capitale du Brabant, la cour princière, le seigneur de Brabant et les autorités religieuses. Certains orfèvres tiennent aux grandes familles lignagères et bancaires de Bruxelles et, à ce titre, il n'est pas étonnant qu'ils soient proclamés « métier du duc », peu après les monnayeurs.

Il ne reste aucune trace du texte du privilège accordé par Jean III (1316-1355) aux environs de 1337, parce que l'acte était conservé au Brandebourg. Cette maison des orfèvres, située probablement au Marché au Charbon, a entièrement brûlé vers 1399. Peu après, le 30 novem-

*L'ancienne Maison des orfèvres (gravure de Rombaut).*

*Sceau du métier des orfèvres (1432). La matrice de ce sceau bruxellois fut gravée par un membre du métier et figure saint Eloi avec ses attributs.*

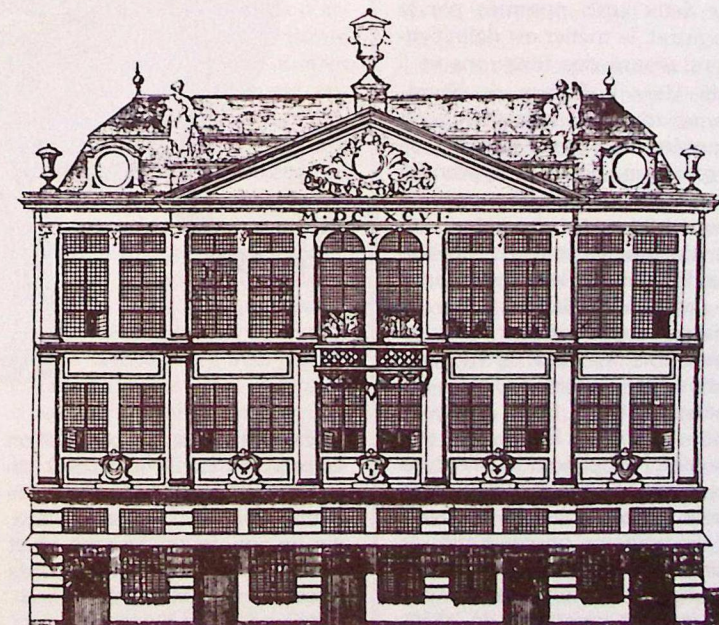
bre 1400, Jeanne de Brabant renouvelle le privilège de son père.

Ce document est d'une importance capitale, car il nous renseigne sur les conditions extraordinaires de la naissance de la corporation, qui prend comme devise « omnibus omnia ». Pourquoi est-ce si exceptionnel? Durant un siècle, ils sont métier du duc et, par conséquent, à l'abri des tracasseries administratives du magistrat et de la gilde draprière. Un coup d'œil dans les archives d'autres grandes villes des Pays-Bas nous confirmera en premier lieu l'antériorité de la date et qu'ensuite à Anvers, Bois-le-Duc, Louvain, Malines (5), le métier dépend, non seulement du magistrat, mais qu'il est également groupé avec les peintres, les émailleurs, etc. Ce statut particulier jouit bientôt d'un prestige considérable et ce jusqu'à la fin de l'Ancien Régime

et, par exemple, jusqu'en Silésie, où des orfèvres de Breslau réclamèrent en 1372 une copie afin de s'en inspirer pour leurs propres privilèges.

Les orfèvres bruxellois sont les premiers à pouvoir constituer juridiquement une société commune (gemeyne geselschap) administrée par deux maîtres et composée d'apprentis et de compagnons. Les maîtres sont élus par une assemblée et sont chargés de la surveillance de toutes les activités de la profession, dont l'apposition de la marque du métier. Celle-ci est le poinçon, qui est représenté par le lion brabançon des armoiries de Jean III et le poinçon de l'artisan. C'est une réforme d'une portée considérable, car c'est la première fois qu'une garantie officielle vient confirmer la valeur d'une pièce d'orfèvrerie. Les condamnations pour fraude et les contrats d'apprentissage sont discutés par l'assemblée elle-même.

Certes, nous sommes dans une





Cafetière, 1783, orfèvre marquant d'un pot à feu (argent et bois; h. 33,2 cm). Fait partie d'une collection privée.

situation transitoire, puisque les orfèvres – toujours liés en 1400 aux forgerons – ne constituent pas encore une corporation à part entière, mais le fait est de toute première importance et réellement exceptionnel. Cette faveur s'expliquerait par le fait que les orfèvres de cette époque sont considérés comme exerçant un art plutôt qu'un métier mais également du fait que les princes aiment donner et recevoir des bijoux étincelants, des vases et autres pièces d'argenterie ainsi que de la vaisselle somptueuse.

**Affermissement de la légitimité du métier**

En 1422, conséquence du triomphe démocratique, l'étape finale de l'évolution est atteinte. Les deux maîtres sont remplacés par deux jurés nommés par le magistrat; le métier est définitivement séparé des forgerons et il entre dans la Nation de Notre-Dame; tout artisan orfèvre doit s'inscrire dans les registres de la corporation pour y apprendre son métier ainsi que pour y acquérir son titre de maîtrise; et les documents officiels présentent le sceau de la corporation. A partir de 1440, les jurés en charge apposent sur chaque pièce trois poinçons, après vérification par l'essai du titre des métaux. Ces trois poinçons sont : le lion de Brabant, la tête de saint Michel pour la ville (tous les deux encore en vigueur à la veille de la révolution française) et le poinçon onomastique de l'orfèvre. Toute falsification de la production est sévèrement punie de lourdes amendes, de châti-



ments corporels, de perquisition et de saisie. Le 24 mai 1549, un orfèvre et son fils furent attachés à un pilori sur la Grand-Place, par un anneau qui leur traversait l'oreille. Ils y restèrent exposés jusqu'au moment où ils s'en rachèrent eux-mêmes.

**Le Miroir : maison commune des orfèvres**

Toute la vie de la corporation s'organise dans les locaux de la nouvelle maison des orfèvres, appelée *Le Miroir*, surmontée d'une vieille tour. Elle occupe

l'angle de la rue du Marché aux Herbes et de la rue de la Montagne, à l'endroit où les galeries Saint-Hubert ont été percées. La tour sert de coffre-fort pour les bijoux et archives de tous les siècles de Bruxelles.

En 1695, lors du bombardement du maréchal de Villeroy, la tour est incendiée et les documents qu'elle contient sont perdus à jamais. Un nouvel immeuble est construit au pied de la tour brantonne, qui finit par s'écrouler en entraînant la nouvelle bâtisse le 27 novembre 1696. Le métier organise un autre édifice, après avoir organisé une loterie afin de financer l'entreprise. Les cinquième et premier étage sont accordés au même prix, tandis que la corporation se réserve le second étage, afin d'y tenir ses assemblées.



Entrée des Galeries Saint-Hubert, côté rue du Marché aux Herbes. Sur la façade, le souvenir de l'ancienne Maison des orfèvres disparaît grâce à la devise « Omnibus Omnia ».

**Dans les splendeurs du XV<sup>e</sup> siècle**

Les réalisations d'époque, qui ont échappé à la refonte et qui sont encore visibles aujourd'hui, sont rarissimes. A Saint-Martin de Hal, se trouve un ostensorio-reliquaire en forme de croix d'argent. D'autre part, Berne conserve dans un de ses musées une coupe en argent ayant appartenu à Maximilien d'Autriche. Nous pourrions également citer, comme Pomerius, le siège en argent – disparu aujourd'hui – de Bloemardinne, qui aurait été offert à la duchesse de Brabant. Quarante noms d'orfèvres, connus à cette époque, pourraient revendiquer l'honneur d'avoir œuvré à ces trois pièces. Enfin, il existe une catégorie d'œuvres produites par la corporation des orfèvres de Bruxelles : les matrices des sceaux. Les graveurs de sceaux sont effectivement souvent qualifiés d'orfèvres, dans les textes. Toute cette activité témoigne des qualités industrielles et artistiques régnant à Bruxelles durant

cette époque, animation artistique qui, avec ses cent quarante-huit orfèvres au XV<sup>e</sup> siècle, dispute à Bruges la prééminence auprès de la fastueuse Maison de Bourgogne. Les dates de création des objets précités attestent que la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle représente l'âge d'or pour Bruxelles. La fin du XV<sup>e</sup> siècle sonne le glas de l'existence de magnificence pour le métier des orfèvres. Effectivement, tout comme pour les autres corporations, ces artisans ne se recrutent plus parmi les membres des familles fortunées; ils doivent le service militaire et le financement des campagnes de guerre des belliqueux ducs de Bourgogne; l'autorité centrale les soumet à de nombreuses vexations, qui les obligent peu à peu à s'efforcer de préserver une oligarchie industrielle aristocratique. D'autre part, les règlements corporatifs finiront par arrêter toute évolution technique, par contraindre fortement les conditions de travail et faire fuir les capitaux. Enfin, la Société de secours mu-



Candélabre à cinq branches (collection Wiskemann).



tuels, créée par solidarité envers les membres les plus pauvres, deviendra davantage un refuge pour les marginaux et les opposants politiques qu'une œuvre de bienfaisance.

### L'automne de l'orfèvrerie

Au XVI<sup>e</sup> siècle, Bruxelles perd son éclat dans l'art du travail des métaux précieux au profit de la métropole anversoise. Durant cette période, le poinçon à lettre décanale apparaît (6). A Gand, les registres les mentionnant sont tous conservés; pour Bruxelles, nous devons déplorer les tristes conséquences du bombardement de 1695, qui nous prive ainsi d'indispensables documents d'identification.

Au point de vue artistique, la vogue du style gothique reste d'actualité jusqu'à la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, tandis que les orfèvres de la nouvelle religion réformée – souvent d'excellents ouvriers – rehaussent l'éclat de l'artisanat des Pays-Bas septentrionaux, de l'Allemagne et ensuite de l'Angleterre, leurs terres d'asile.

Plus tard, malgré le « siècle de malheur » qui s'annonce, Bruxelles conserve une place privilégiée comme « l'une des résidences les plus vivantes et les plus cosmopolites de l'Europe », dira Henri Pirenne. Grâce à la politique des archiducs Albert et Isabelle, l'orfèvrerie, mais surtout la tapisserie, se relèvent rapidement (7). Les orfèvres bruxellois appliquent les principes des plus belles réalisations étrangères, afin de satisfaire la

*Depuis toujours, les montres font la réputation de la Maison De Greef (rue au Beurre). Voici un exemplaire fabriqué en 1984. La réalisation de ce petit chef-d'œuvre a pris 11 mois.*



haute noblesse et les fonctionnaires de rang élevé, installés dans la nouvelle capitale administrative des Pays-Bas (depuis 1531).

### Eclipse d'un art séculaire

Le XVIII<sup>e</sup> siècle voit, dans toute l'Europe, la suprématie incontestée du bon goût français, à travers les réalisations en style rocaille de la famille Germain et celles d'inspiration classique de la célèbre dynastie parisienne des Auguste. Pour cette période, citons cependant un digne émule bruxellois de Meissonier : Lambert Millé (milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle) (7).

Nos régions connaissent alors la période autrichienne durant laquelle, l'impératrice Marie-Thérèse promulgue, le 15 mai 1745, une ordonnance annonciatrice de changements notoires. En effet, le poinçon de la lettre décanale est remplacé par les derniers chiffres de la date de fabrication; de nombreux orfèvres des plus petites villes – telles Louvain, Saint-Nicolas, Tamise... – doivent faire poinçonner leurs pièces à Bruxelles et, enfin, le titre imposé est très élevé. Un peu plus tard, Joseph II ordonne la confiscation de maints trésors artistiques appartenant à l'Eglise et notamment les objets d'orfèvrerie.

*Samovar, 1759, Petrus Josephus Fons (argent et bois; h. 60 cm). Fait partie d'une collection privée.*

Quelques années plus tard, à la révolution française, de nombreuses pièces d'or et d'argenterie seront perdues. La Belgique est annexée à la France le 1<sup>er</sup> octobre 1795. Le 10 novembre de la même année, la loi Le Chapelier abolit toutes les corporations et, en 1796, les premières confiscations de biens ont lieu.

### Renouveau du lion d'or

Un autre événement se déroule bientôt dans nos régions : la révolution de 1830.

La qualité professionnelle de nos orfèvres, malgré cette période incertaine, reste pourtant inaltérable. En effet, les plus grands noms des commerces d'orfèvrerie et de bijouterie-joaillerie actuels remontent souvent au milieu du siècle dernier. Nous remarquons également que, dès cette époque, afin de soutenir la concurrence commerciale, les orfèvres vont se spécialiser dans leur production en se consacrant soit à la bijouterie-joaillerie, soit à l'horlogerie, soit à l'orfèvrerie... Tout démontre encore maintenant que nos ouvriers manifestent autant d'habileté que les artisans étrangers, et que la Belgique défend fort honorablement sa place au niveau international. A tous les changements de mode, le travail des métaux et des pierres précieuses a toujours révélé de très hautes qualités artisanales, surtout à Bruxelles, qui s'est spécialisée dans la production de bijoux de luxe. Les artisans-commerçants offraient alors à l'admiration des badauds les vitrines de leurs magasins accrochés à la Grand-Place telles les médailles d'or montées sur bracelet. Lorsque, vers 1914, la



jonction Nord-Midi est percée, certains choisissent le site plus raffiné du quartier du haut de la ville.

Ainsi, successivement, Bruxelles voit briller aux fleurons de sa couronne : la Maison Vanden-

hove Helman (1966), qui a repris les affaires Janssens (1895) établies à la rue de la Madeleine avant la révolution brabançonne; la Maison Coosemans, ancien associé de Mr. Dubois (1831) et exécutrice des dia-



dème et collier que les princesses Joséphine-Charlotte et Paola portaient à leur mariage; la Maison De Greef (1848), fort appréciée, notamment par les Chemins de Fer belges, pour la qualité de ses montres ordinaires ou de luxe; la Maison Leysen Frères (1855) installée actuellement au Sablon et dont la production a figuré en 1954 à l'Exposition de Mexico et au cou de nombreuses familles importantes belges et étrangères; la Maison Sturbelle (1858), dont la boutique aux galeries Saint-Hubert devient rapidement trop étroite pour l'affaire de famille et qui sera appelée par le gouvernement national à défendre les couleurs belges durant l'Exposition de Paris, de 1925; les Etablissements Bolle (1870) et Louvois (1874), tous deux installés rue au Beurre; Wiskemann (1922), réputé pour ses orfèvreries en argent massif et en métal argenté et qui fut un des premiers magasins de luxe installés avenue Louise; Delheid, également réputé pour son orfèvrerie et dont le dernier propriétaire a cessé ses affaires dans les années soixante.

Certes, nous pourrions citer encore bien d'autres établissements de la même spécialité... pourtant, personne ne s'avise de contester la place d'honneur occupée par les Frères Wolfers, dont Philippe (1858-1929) fut le plus brillant représentant. Grâce à cet artiste exceptionnel, Bruxelles connut, vers 1900, une suprématie artistique dans le monde entier. Dès 1890-1893 et, jusqu'au-delà de 1904, profitant de l'essor que connaissaient les arts appliqués dans le mouvement Art Nouveau, et de l'attrait

*Bouilloire, 1713-17 (argent et bois; h. 21,5 cm). Fait partie d'une collection privée.*



qu'exerce en Occident la perfection esthétique des œuvres japonaises, Philippe Wolfers mêle l'ivoire congolais – offert aux artistes par Léopold II – aux métaux précieux ainsi qu'aux émaux. Personne mieux que lui n'a parfait le symbolisme des sujets (dont la femme-fleur, lumière ou séductrice, est le thème central) par celui des pierres et des couleurs, ni même n'a renouvelé les techniques traditionnelles de l'émaillage afin d'assurer une plus grande souplesse au langage des formes. Il fallait réellement du génie pour qu'une dame de l'aristocratie ou de la riche bourgeoisie de l'époque ne considère pas sa production seulement comme accessoire de théâtre.

Henri Van de Velde (1863-1957) ouvre l'Art Nouveau à

d'autres horizons : tout en dynamisme des lignes qui créent une chorégraphie spatiale très dépouillée et néanmoins somptueusement déployée.

#### L'orfèvrerie toujours représentative de beautés idéales

Ainsi, le XX<sup>e</sup> siècle, héritier des traditions anciennes et ferment d'une nouvelle esthétique, permet-il la cohabitation de divers courants artistiques, facettes d'une éternelle beauté rayonnante. Cette beauté peut encore accompagner chacun de nos gestes quotidiens de toilette, de dévotion intérieure, de décoration de nos habitations, et de joies de la table, sans craindre les impératifs de confort de la vie moderne.



*alice, 1553 (partiellement en vermeil); h. 18,3 cm; circonférence du pied : 14,2 cm). Fait partie du trésor de l'église Notre-Dame à Saint-Trond.*

#### Notes

- (1) Pour la Belgique, et particulièrement en ce qui concerne Bruxelles, les spécialistes pensent pouvoir compter sur l'authentification de mille pièces environ pour pouvoir illustrer l'évolution de l'orfèvrerie du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle.
- (2) Vers l'an mil, Lambert I<sup>er</sup> le Barbu, comte de Louvain, possédait un atelier de monnayage à Bruxelles. Les monnaies du type colonais, que cet atelier émettait, poursuivaient une tradition locale établie dès avant l'arrivée au pouvoir de la Maison de Louvain.
- (3) En 1907, au moment de la transformation du quartier du Cantersteen (actuellement environs immédiats de la Gare Centrale), la tradition populaire identifiait encore, rue Cantersteen, la maison natale du saint; une façade au pignon à gradins percée par deux impasses, dites de la Pervenche et de l'Enfer.
- (4) En 1250, le mot « métier » signifiait que les personnes dont on traite exercent dans la ville un même art, sans appartenir à une société ou à un groupe professionnel reconnu et légitime.

- (5) Le statut des orfèvres bruxellois suscite une telle envie que Malines, au XVII<sup>e</sup> siècle, n'hésitera pas à falsifier tout le rôle du métier bruxellois. Cette falsification a le mérite de nous renseigner sur celui-ci, dont, sans cela, l'évolution si originale n'aurait même pas pu être supposée.
- (6) Ce poinçon fait correspondre une lettre de l'alphabet aux dates d'exercice de fonction des doyens.
- (7) Signalons également que l'Assistance publique de Bruxelles possède de très nombreux exemplaires de la production des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

#### Orientation bibliographique

BONENFANT-FEYTMANS, A.-M.

La corporation des orfèvres de Bruxelles au Moyen Âge, in : Bulletin de la Commission Royale d'Histoire, tome CXV, 1950, p. 85-171.

CAME, Richard.

L'orfèvrerie. Paris, Hachette, 1964, 128 p.

CENTENAIRE...

Le centenaire d'un grand joaillier bruxellois : Leysen Frères, Maison fondée en 1855, in : Bruxelles 55, janvier-février, n<sup>o</sup> 1, p. 77.

COEKELBERGHS, D. et VANRIE, A.

Bruxelles et les arts, in : Bruxelles, croissance d'une capitale/sous la dir. de Jean Stengers. Anvers : Fonds Mercator, 1979, p. 337-343.

CROOY, Louis et Fernand.

Les poinçons belges d'orfèvrerie depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la révolution française, in : Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles, tome 24, 1910, p. 213-297.

DES MAREZ, G.

L'organisation du travail à Bruxelles au XV<sup>e</sup> siècle, in : Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie Royale des Sciences, tome LXV, octobre 1903-mai 1904, VIII + 520 p.

DUWAERTS, Maurice-Alfred

En flânant dans les rues d'un vieux quartier, in : Le Folklore brabançon, décembre 1958, n<sup>o</sup> 140, p. 916.

FAVRESSE, F.

Esquisse de l'évolution constitutionnelle de Bruxelles depuis le XII<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1477, in : Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles, tome 38, 1934, p. 46-82.

HENNE, Alexandre et WAUTERS, Alphonse.

Histoire de la ville de Bruxelles, tome 1, p. 163; tome 2, p. 576; tome 3, p. 125. Bruxelles, Libr. encyclopédique de Périschon, 1845.

HISTOIRE...

L'Histoire illustrée du Haut de la Ville : ouvrage conçu et réalisé à l'occasion du XX<sup>e</sup> anniversaire de l'Association des Deux Portes. Bruxelles, Publications de Bruxelles, 1980, 322 p.

HYMANS, Louis.

Bruxelles à travers les âges, tome 1, p. 155-158. Bruxelles, Bruylant Christophe, 1883-1885.

LEBOUILLE, Marcel.

Petite histoire de l'orfèvrerie bruxelloise des origines au XIV<sup>e</sup> siècle, in : Industrie, février 1966, p. 105-106.

PUIFORCAT.

L'orfèvrerie française et étrangère. Paris, Garnier, 1981, 191 p.

SAINT...

Saint Eloi, patron des métallurgistes. Article paru dans le numéro spécial du Bulletin d'information de Fabrimétal, reproduit in : Brabant, décembre 1963, p. 69-72.

VERNIERS, Louis.

Bruxelles, esquisse historique. Bruxelles, A. De Boeck, 1941, p. 127 et 160.

VOLONT, Alex.

Les travailleurs du fer fêtent saint Eloi, in : Brabant, décembre 1965, p. 57-60.

#### Catalogues d'exposition

Le bijou 1900 = modern style-juwelen : catalogue d'exposition à l'Hôtel Solvay, Bruxelles, mai 1965.

Jugendstil : catalogue d'exposition Europalia 1977 Allemagne. Bruxelles, Palais des Beaux-Arts.

Mille ans de monnayage bruxellois : catalogue d'exposition organisée à l'occasion du millénaire de l'atelier monétaire de Bruxelles. Bibliothèque Albert I<sup>er</sup>. 1961.



*Candélabre à deux branches (collection Wiskemann).*



# L'Hôtel de Ménil

par Christian SPAPENS

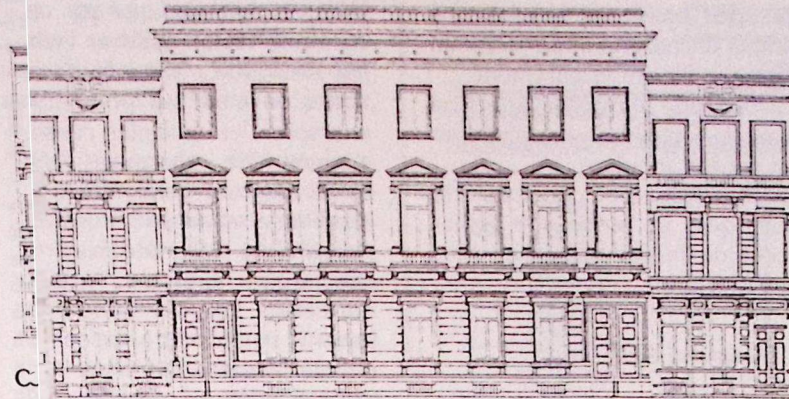
Les locaux administratifs du « Service provincial de la Jeunesse, Education permanente, Action socio-culturelle et Sports », autrefois dispersés entre les rues de l'Enseignement, de l'Etuve et de l'Hôpital, sont désormais installés en un important complexe sis rue de la Poste (n° 44) et rue Royale (n° 294) à Saint-Josse-ten-Noode.

L'intérêt historique et culturel du bâtiment de la rue Royale n'a pas échappé aux autorités provinciales qui ont, par ailleurs, souhaité que chacun puisse en prendre conscience au travers de la présente note, rédigée dès l'acquisition.

Ce bâtiment fait partie d'un ensemble, exemple remarquable de réutilisation d'éléments architecturaux antérieurs, ainsi que témoin majeur de l'évolution de l'éclectisme à Bruxelles; il fut construit en 1868 par l'architecte A. Mennessier (1) pour le baron de Ménil.

Il fut, entre autres, habité par le célèbre compositeur italien Puccini, à l'instigation duquel on doit probablement la riche décoration murale du salon de musique qui s'implante au premier étage.

*L'Hôtel de Ménil, occupé de nos jours, par le Service Provincial de la Jeunesse, Education permanente, Action socio-culturelle et Sports, dont une partie des locaux sont installés au n° 44, rue de la Poste.*



Hôtel de Ménil : la façade conçue et réalisée par l'architecte A. MENNESSIER (document A.A.M.).

tandis qu'à droite le rapprochement de trois travées exprime discrètement un habitat de moindre prestige.

La façade, d'une longueur totale de ± 21,7 mètres, se divise en travées axées et identiques, hormis les extrêmes qui s'ouvrent au rez-de-chaussée par une porte cochère, à la menuiserie divisée en caissons, surmontée d'un linteau droit en pierre bleue, saillant dans le prolongement des linteaux des baies du rez-de-chaussée.

Celles-ci possèdent un encadrement aux puissants linteaux et seuil soutenus par des consoles.

## Pr la va p T L l' es t qf to: 0 H se

ation et récupération (2)  
 iquement à cette hauteur de rue Royale s'élevait auparavant une splendide villa édifiée par le marquis de Cazot par Suys (3), vers 1820.

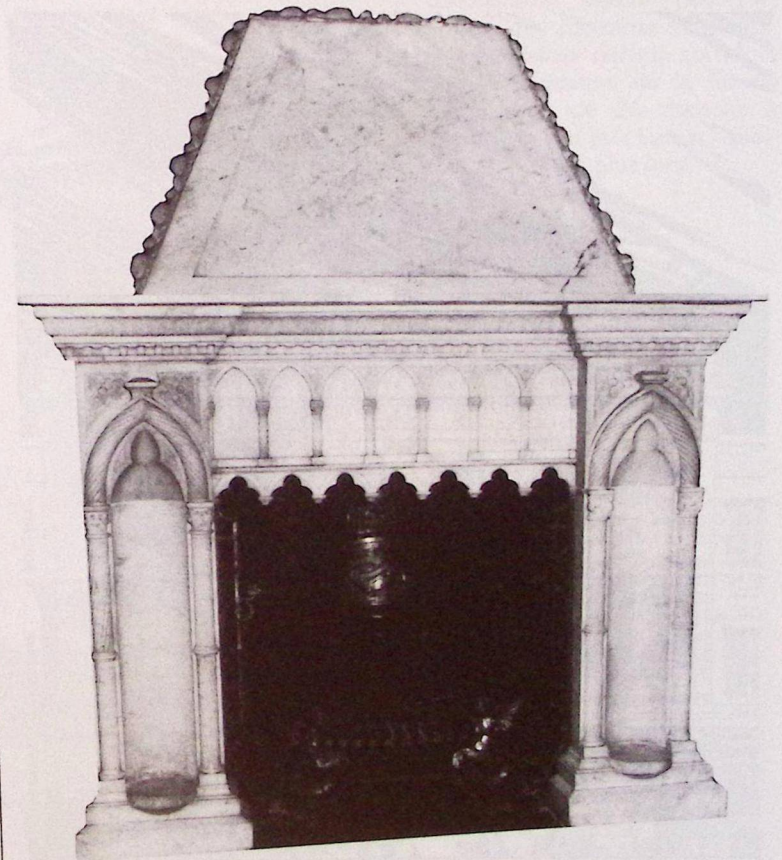
disposition des espaces et répartition des façades publiées en 1850 par Castermans (4) atteste la profonde influence qu'exerça Palladio sur l'architecte officiel de Léopold I<sup>er</sup> lorsqu'il conçut ce projet.

riche hôtel, dont l'étage noble était accessible par un important escalier abrité sous un portique, se singularisa bien vite dans la rue Royale dont le nouveau caractère s'accommodait mal d'un édifice isolé au milieu d'un alignement. Son implantation peut être étudiée sur le célèbre plan de Bruxelles établi par W.B. Godeaux et publié en 1835 (5).

confiée par le baron de Ménil, l'édifice sera démoli et la mission sera confiée à l'architecte Mennessier de reconstruire à front de rue quatre habitations dont un hôtel particulier (6).

précieux de conférer à cet hôtel un caractère de prestige, Mennessier conçoit, entre deux habitations identiques, un bâtiment central qu'il traite dans la tradition des palais de la Renaissance bruxelloise, en réutilisant pour la

façade de nombreux éléments de la villa détruite : pierres, balustrades, fenêtres à tabernacle... Ce bâtiment abrite deux habitations distinctes et comporte sept travées : quatre à gauche témoignent de l'importance accordée à l'hôtel du maître de l'ouvrage,



L'intérieur de l'Hôtel de Ménil est assez spacieux comme en témoigne cette élévation cheminée.



Dans le soubassement du mur en pierre de Vinalmont prennent place cinq soupiraux grillagés. Dans le projet joint à l'autorisation de bâtir, le niveau de ce soubassement est accentué par un jeu de refends horizontaux. Le premier étage se marque par sept fenêtres à tabernacle en forte saillie, cinq d'entre elles provenant de l'Hôtel du marquis de Cazot. Leur fronton repose sur un entablement qui s'appuie par l'intermédiaire de chapiteaux sur de fines colonnes cylindriques dont la base se prolonge en dé de la balustrade d'un balcon soutenu par deux consoles. Un cordon de pierre bleue rejoint en façade l'appui ainsi que le socle de ces balustrades. Le second étage se caractérise

par des baies rectangulaires à simple encadrement de pierre en légère saillie sur le parement. La corniche surmonte une frise aveugle séparée de cet étage par un cordon mouluré. Une balustrade, ponctuée de huis dès, et provenant également de la villa démolie, couronne le tout.

**Création et intégration**

Latéralement s'élevaient deux habitations, à l'origine strictement identiques, de trois travées chacune, mais transformées depuis. Contrairement à celle du bâtiment central, leur typologie se rapprochait davantage des immeubles voisins : largeur de fa-

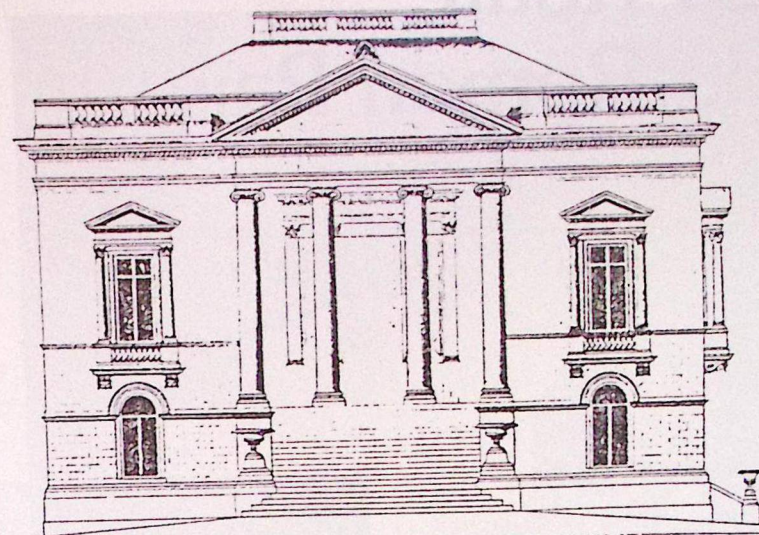
çade, enduit appliqué sur celle-ci, baies rectangulaires, verticalité soulignée... mais la décoration n'en était pas pour autant exempte : les multiples consoles s'ornent de masques, têtes, moulures; une guirlande sépare les premier et second niveaux... Aujourd'hui l'immeuble de gauche se présente surélevé d'un étage, celui de droite d'une lucarne. A gauche, le balcon du premier étage a fait place à un « bow-window », tandis qu'à droite un garde-corps en fonte a remplacé sa balustrade de pierre. Leur composition symétrique mettait en valeur le bâtiment central et assurait en outre son raccord avec les autres constructions de la rue, tant au niveau de la volumétrie qu'au niveau de l'image urbaine, à l'époque où la rue Royale était encore profondément empreinte d'un caractère néo-classique.

**Sources et influences (7)**

Il est évident que la conception de la façade du bâtiment central a été dictée à Mennessier par la volonté de réutilisation d'éléments architecturaux provenant de la villa du marquis de Cazot. Les riches encadrements de baie, la balustrade d'attique l'ont conduit à s'inspirer des palais de la Renaissance italienne et tout particulièrement du palais Farnèse à Rome. Ces palais avaient influencé avant lui d'autres architectes étrangers et bruxellois, tels, par exemple Balat, lorsqu'il construisit l'hôtel du marquis d'Assche, rue de la Science. Ces modèles étaient à cette époque largement diffusés et l'alternance de grès clair et de pierre bleue, chère à Balat, avait séduit Mennessier.

*L'Hôtel de Ménéil (épure d'Auroch).*

Son grand mérite aura été d'avoir su allier le souci d'économie de son client à une recherche de monumentalité prestigieuse. La présence des édifices latéraux, ainsi que la juxtaposition de deux habitations indépendantes derrière une seule façade classique encore à l'esprit néobau, privilégiant l'image urbaine, aux dépens de l'individualité, mais le goût de l'ornementation, les réminiscences historiques témoignent à leur manière de l'évolution des idées sur la physionomie de la rue Royale. L'ensemble construit par Mennessier constitue en tout cas un exemple précoce d'hôtels miens groupés, non plus d'une façade non diversifiée, mais bien susceptible d'évoquer



*Hôtel particulier du marquis de Cazot (document A.A.M.).*

*Des fenêtres à tabernacle, en forte saillie, caractérisent le premier étage de l'Hôtel de Ménéil.*



un parcellaire qui aurait pu préexister à l'opération. Cette conception qui flattait l'individualisme trouva peut-être, en ce qui concerne Bruxelles, son apothéose dans la construction, à l'initiative de la famille d'Arenberg, de 26 maisons à front de la rue aux Laines, quelque 35 années plus tard.

**Notes**

- (1) Mennessier Antoine : Anvers 1838 – Carcassonne 1890.
- (2) Divers renseignements ont paru à ce sujet dans le Bulletin d'Information n° 3 des « Archives de l'Architecture Moderne », déc. 1975, pages 8 et 9.
- (3) Tilman-François-Suys : Ostende 1783 – Bruges 1861.
- (4) Castermans A. : « Parallèle des maisons de Bruxelles et des principales villes de la Belgique, construites depuis 1830 jusqu'à nos jours », Liège, E. Noblet, 1852.
- (5) W.B. Craen : « Plan géométrique de la ville de Bruxelles », 1835.
- (6) Le dossier de permis de bâtir, naguère conservé à la commune de Saint-Josse-ten-Noode, ne comprend que l'élévation de la façade et porte la date du 3 septembre 1868.
- (7) Au sujet de l'évolution de l'éclectisme à Bruxelles, on consultera le remarquable catalogue d'exposition : « Bruxelles, construire et reconstruire. Architecture et aménagement urbain 1780-1914 », édition du Crédit Communal de Belgique, 1979, et, surtout en ce qui nous concerne, les pages 186 à 188.



# La Route du Roman País (4)

par Yves BOYEN

## TANGISSART (km 30)

Modeste hameau de Court-Saint-Etienne dont les maisons s'étagent à flanc de coteau. L'Église Notre-Dame, de style néo-classique, fut construite en 1872. Son mobilier est peu important. Notons, toutefois, deux ravissants autels latéraux, en bois polychrome, de style baroque, et un confessionnal Louis XVI. Au-delà de l'église, nous tournons à gauche (rue du Cerisier) et nous gravissons le coteau séparant les vallées de la Thyle et de la Dyle. Bientôt apparaît à notre droite, dominant les champs, la Chapelle du Try ou du Tri-au-Chêne vers laquelle nous nous dirigeons en prenant, à droite, la rue du Try-au-Chêne.

\* = monument, site ou œuvre d'art remarquable.

\*\* = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté.

## CHAPELLE DU TRY-AU-CHENE (km 32,4)

Située sur le territoire de Baisy-Thy, à la limite de Bousval, la Chapelle du Try-au-Chêne occupe une situation admirable\* sur la crête de la colline séparant les vallées de la Thyle et de la Dyle (altitude 137 mètres).

Il s'agit d'un coquet oratoire, en briques, à une seule nef prolongée par un chevet à trois pans et coiffée

*A la limite de Bousval et de Baisy-Thy, la ravissante chapelle du Try-au-Chêne.*



d'un clocheton. Dédiée à Notre-Dame, la chapelle fut bâtie, en 1808, par le capitaine Thierri Lesorme, Seigneur de la Baillerie, qui avait combattu aux côtés de l'archiduc Albert et qui fit construire ce petit sanctuaire pour remercier la Vierge de sa protection.

Suivant par la rue du Try-au-Chêne, nous descendons maintenant dans la vallée de la Dyle. A l'entrée de Bousval, nous découvrons, à droite et à flanc de coteau, la Ferme de la Baillerie, déjà citée au début du XV<sup>e</sup> siècle et qui fut acquise, en 1756, par le seigneur du lieu, le comte Philippe-Norbert Van der Stegen. Les constructions visibles, de nos jours, sans être dépourvues d'intérêt, manquent quelque peu d'homogénéité. La grange date du XVIII<sup>e</sup> siècle, de même que le logis, mais celui-ci a subi des retouches au XIX<sup>e</sup> siècle. Les autres bâtiments sont plus récents et ne présentent aucun trait particulier. Des abords de la ferme, on jouit d'un beau coup d'œil sur la vallée de la Dyle avec, à l'avant-plan, le château de Bousval. Au bas de la descente, nous arrivons à hauteur du mur de clôture du château que nous longeons en prenant d'abord, à gauche, la rue du Château, puis à droite, la rue du Grand Arbre. Nous arrivons, de la sorte, au centre de Bousval.

## BOUSVAL CENTRE (km 33,5)

Riante agglomération arrosée par la Dyle et son pittoresque affluent, la Cala. Cette ancienne commune, rattachée, de nos jours, à la nouvelle entité de Genappe, comporte plusieurs hameaux, dont ceux de Noirhat et de la Motte, que nous évoquerons plus loin. Les versants assez encaissés de la Dyle, où alternent champs, prairies et bois, ne manquent pas d'attrait.

Le Cercle Socio-Culturel de Bousval a édité un Guide des promenades à Bousval et environs (6 promenades avec cartes) vendu au prix de 80 F.

Le Château de Bousval (propriété privée; pas de visites) est une très élégante construction en forme de L. Edifié, en 1607, par Jean-Baptiste Maes, sur des fondations plus anciennes, il passa, par la suite, aux

*Bousval : le château édifié en 1607.*





Vander Stegen, les puissants seigneurs du lieu. La date d'achèvement de l'aile principale figure sur le toit de cet édifice à un étage, dont la toiture d'ardoises est percée de lucarnes à fronton.

En saillie sur cette aile, une petite chapelle dont la construction semble remonter à la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. A l'angle des deux ailes subsiste une tour ronde, à deux étages, couronnée d'une jolie toiture octogonale. Remontant vraisemblablement au début du XVI<sup>e</sup> siècle, elle semble avoir servi de tour de guet. L'autre aile est percée, au rez-de-chaussée, d'élégantes arcades reposant sur des pilastres en pierre bleue.

A l'extrémité de la rue du Grand Arbre, nous débouchons sur la chaussée de Wavre à Nivelles (avenue des Combattants) à hauteur de la Place Communale.

L'Eglise **Saint-Barthélemy**, qui surplombe la Place Communale (altitude 88 mètres), fut construite, en 1857, d'après les plans de l'architecte Emile Coulon. Elle est extérieurement sans grand caractère à l'exception toutefois de la tour, dont la base et le rez-de-chaussée, édifiés en moellons de grès, remontent à l'époque romane, probablement au XII<sup>e</sup> siècle, et la partie supérieure, en briques, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un nouveau portail, en pierre bleue, portant les armoiries des Vander Stegen, fut percé en 1738. Le mobi-



Noirhat (hameau de Bousval) : la chapelle Notre-Dame Médiatrice.

lier remonte dans son ensemble au XVIII<sup>e</sup> siècle (autels, confessionnaux) à l'exception toutefois des fonts baptismaux gothiques datés de 1555 et de plusieurs statues de facture artisanale dont une Vierge à l'Enfant en chêne polychrome, haute de 104 cm et datant de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, connue sous les vocables de Vierge du Try-au-Chêne ou Notre-Dame de Hault, un Saint Barthélemy (XVI<sup>e</sup> siècle également) et un Saint Hubert (XVII<sup>e</sup> siècle). Plusieurs pierres tombales, dont le très beau monument funéraire, orné de blasons, de la famille

Vander Stegen et la pierre tombale, avec gisants, de Thieri Lejeune (1638) et de son épouse, Marie Malcorps (1612).

L'église conserve aussi un char, en bois peint (XVIII<sup>e</sup> siècle), sur lequel est hissée la statue de saint Barthélemy, qui, chaque année, après la grand-messe du dernier dimanche d'août, participe à la procession traditionnelle de la Saint-Barthélemy, à travers les rues de la localité. Ce même jour se déroulent, à Bousval, d'autres manifestations culturelles et populaires (braderie, expositions, etc...).

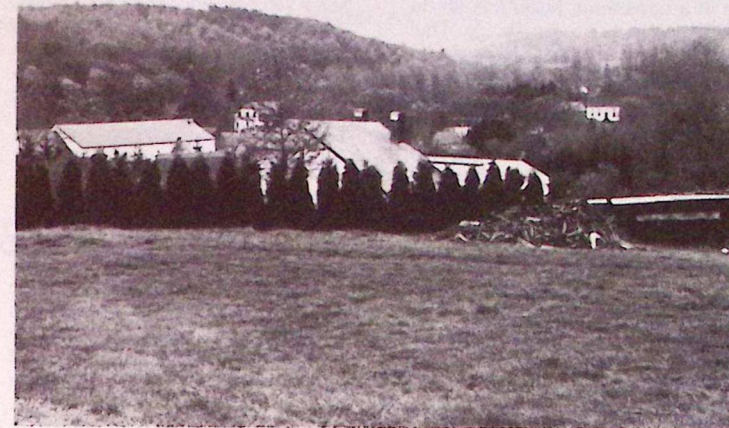
Le tracé fonctionnel de la Route du Roman País ne permettant pas de visiter tous les coins et recoins de Bousval, qui mériteraient, à eux seuls, une visite approfondie, signalons qu'en longeant la route provinciale Nivelles-Wavre (direction Court-Saint-Etienne-Ottignies), il est possible de gagner le hameau de Noirhat (distance 2 km), puis, de là, en prenant à gauche, la rue du Pont Spilet, de remonter jusqu'au nouveau quartier résidentiel de La Motte (1,5 km).

Au hameau de Noirhat, le long de la route provinciale se dresse la **Chapelle Notre-Dame Médiatrice**, aménagée en 1926-1927, par l'architecte Hottat, dans l'ancienne grange de la Cense de Bégimont. Le très beau portail Louis XV, qui orne la façade, provient de l'ancien château de La Motte (voir plus loin). Du mobilier relativement modeste, nous détacherons une Sedes Sa-



La Motte (hameau de Bousval) : le moulin de Bordeaux.

La Motte : panorama.



cientia, en bois polychrome, sculpture romane du XII<sup>e</sup> siècle, malheureusement restaurée sans mesure, ainsi qu'un beau confessionnal baroque (1644) aux réminiscences renaissance.

Quant au nouveau quartier résidentiel de La Motte, établi dans le parc magnifique qui ceinturait le château de La Motte, il groupe, dans un environnement boisé, où dominent les conifères, en grande partie sauvegardé, diverses villas et demeures de plaisance. A l'exception d'un pavillon caractérisé par sa jolie porte d'entrée, il ne reste hélas plus aucune trace du luxueux et romantique Château de La Motte (1760), construit, à grands frais, en style Louis XV, par M. de Hameau, colonel au service de Marie-Thérèse, et dont les jardins étagés, les étangs et les jets d'eau faisaient la fierté du propriétaire et provoquaient l'admiration des visiteurs. Le domaine passa ensuite au comte Louis de Liedekerke, puis fut laissé à l'état d'abandon. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, cette splendide demeure était déjà fort dégradée; elle fut ensuite pillée durant la guerre 1914-1918 pour être finalement rasée.

En contrebas du domaine de La Motte, l'imposante **Ferme de Bordeaux**, après avoir été, pendant plusieurs décennies, le siège d'une importante exploitation agricole (100 hectares) fut, par la suite, aménagée en foyer d'accueil pour en-

fants avant d'être convertie en centre d'hébergement pour le 3<sup>e</sup> âge, géré par le Centre Public d'Aide Sociale de Bousval.

Non loin de là, en bordure du ravissant ruisseau de la Cala subsiste le **Moulin de Bordeaux ou Moulin de La Motte**, qui existe depuis un temps immémorial. Ce moulin fit partie jadis des dépendances du Château de La Motte. C'est ainsi qu'une machine hydraulique installée au moulin conduisait au château l'eau de la Cala, qui alimentait les bassins du jardin d'où elle s'élançait en gerbes. A l'origine, le moulin disposait de deux roues hydrauliques. Il a cessé ses activités, il y a une vingtaine d'années, mais il est toujours doté de sa roue hydraulique. En gravissant le versant gauche de la Cala par la rue Ferme

Bordeaux, puis, à droite, par la rue Bois des Conins, les touristes, friands de dépaysement, découvriront, 1 km plus loin, implanté dans un cadre admirable\*, le **Château de Pallandt**, vaste demeure, à deux niveaux, couronnée par un toit à la Mansard, agrémenté, en son milieu d'un fronton en forme de cintre. Cette gentilhommière, construite en 1838-39, est la propriété de la famille van der Linden d'Hooghvorst, qui, sur demande, loue les salles et salons du rez-de-chaussée pour des réceptions, banquets, mariages, etc...

Après cette escapade facultative, nous revenons à la Place Communale de Bousval, pour nous diriger, à présent, par la route provinciale (avenue des Combattants), vers Genappe.

Nous laissons, à droite, à front de rue, la **Ferme Saint-Martin**, imposant ensemble dont les constructions, datant essentiellement du XVIII<sup>e</sup> siècle, sont disposées autour d'une cour rectangulaire. Admirez au passage, le porche, percé d'une porte cochère en plein cintre, l'élégante habitation du fermier, millésime 1758, et la grange, du XVIII<sup>e</sup> siècle également, dont la porte est dotée d'un bel encadrement en pierre bleue.

1 km plus loin, nous découvrons, en contrebas et à 500 mètres environ de la chaussée, le petit hameau de Thy, dont le château constitue la seule curiosité monumentale. Le **Château de Thy** (propriété privée) fut le siège d'une ancienne seigneurie.

Bâtiment d'entrée du château de Thy.





rie et a appartenu, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à la famille de Thy. Endommagé durant les guerres de religion, il fut reconstruit dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle. Le château est précédé d'un long bâtiment d'entrée, en briques, que dominent deux tours coiffées d'un toit à la Mansard. Le château proprement dit, en forme de L, ne manque pas d'allure. Il s'agit d'une élégante construction classique, à deux niveaux, dont l'aile sud (côté jardin) avec sa large terrasse et son fronton triangulaire, percé d'un œil-de-bœuf, constitue la partie la plus intéressante.

Nous suivons encore la route provinciale pendant 1.500 mètres, puis, nous tournons, à gauche (plaque Ways 1 km) pour descendre dans la vallée de la Dyle et traverser le petit village de Ways.

**WAYS (km 37,5)**

Chamante localité arrosée par la Dyle. Le noyau du village a gardé une certaine homogénéité du fait de sa situation à l'écart des grandes voies de communication. La partie septentrionale de ce village, au relief accidenté, présente un réel intérêt



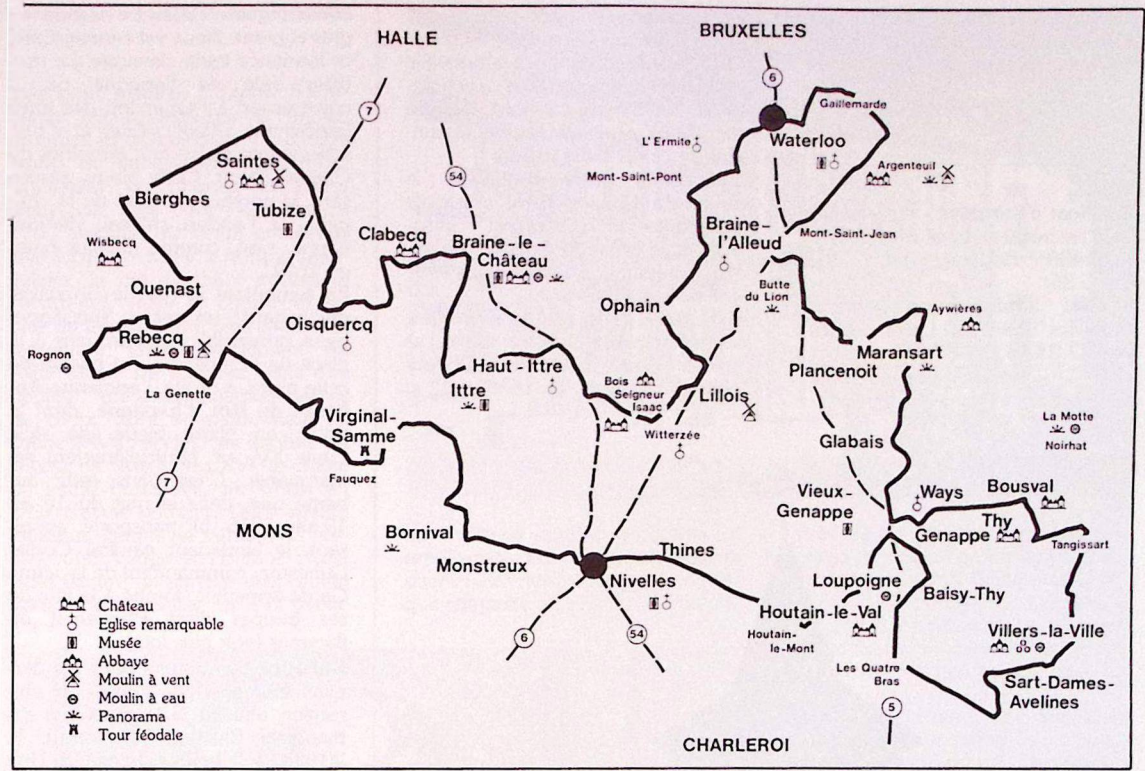
sur les plans esthétique et botanique (alternance de chênaies, hêtraies, aulnaies, prés et champs).

A l'angle de la rue E. Hecq et de la route provinciale, la **Chapelle Notre-Dame du Bon Secours** est une modeste construction ornée d'un beau portail baroque du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au bas de la descente assez sinieuse, nous apercevons, à gauche, des affleurements rocheux qui surplombent, en cet endroit, la rive gauche de la Dyle. C'est sans doute cette particularité géologique qui a incité des âmes pieuses à aménager à cet emplacement une grotte dédiée à **Notre-Dame de Lourdes**. Avant de tourner, à droite, pour joindre la place du village, nous pouvons, après avoir garé notre voiture et question de nous dégourdir les jambes, nous engager, à gauche, dans le chemin du Moulin, qui longe la Dyle, bordée de saules romantiques et qui nous conduit, 300 mètres plus loin, à hauteur de l'ancien moulin à eau de Ways, édifié en 1773 et désaffecté en 1958. Par la suite, le moulin a été aménagé en coquette maison de campagne.

Retour à notre itinéraire. Avant la place de Ways, remarquer, à gauche, la coquette petite **chapelle**, édifiée en briques, vers 1760, et dédiée à **Notre-Dame des Affligés**, dont on admirera la jolie porte Louis XVI en fer forgé. Nous voici au cœur même du village où nous découvrons, d'abord, la **cure**, plaisante construction de la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis l'**Eglise Saint-Martin**, qui mérite une visite. Il s'agit d'une construction classique, à trois nefs, sans transept, élevée vers 1767 et précédée d'une tour robuste où le grès lédien est encore apparent à la base. Un coup d'œil à l'intérieur du sanctuaire s'impose où nous découvrirons de très belles **menuiseries**\* Louis XV, notamment les stalles, la chaire de vérité, le banc de communion et le maître-autel.

Quelques sculptures retiendront aussi l'attention, entre autres, un Christ en croix de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, une Vierge à l'Enfant, invoquée sous le vocable de **Notre-Dame de Thy** (plus ou moins 1600) et une curieuse statue, provenant de

Ways : l'église Saint-Martin. A l'avant-plan : la Tombe du Lieutenant Général Duhesme.



l'ancienne abbaye d'Aywières, représentant sainte Lutgarde recueillant le corps du Christ. A noter encore les fonts baptismaux en gothique tardif (XVI<sup>e</sup> siècle), ainsi que plusieurs monuments funéraires et pierres tombales, dont le beau monument Renaissance à la mémoire de Philippe de Baisy (1595) et la pierre tombale de Marcelle Joseph de Lens, bailli et mayer de Ways, ornée de motifs Louis XIV.

A côté de l'église, dans le cimetière désaffecté, se dresse la **Tombe du Lieutenant Général Comte Duhesme**, commandant la Jeune Garde Impériale, grièvement blessé à Plancenoit le 18 juin 1815 et décédé le 20 du même mois à Genappe. Sur ce monument est inscrite une touchante épitaphe : « Sa veuve et ses enfants ont mis sous la protection de ce saint lieu et des braves de tous les pays la dépouille du guerrier intrépide qui fut le modèle des époux et des frères ». Ce mausolée a été restauré, en 1954, à l'initiative de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes.

Au-delà de l'église, nous gravissons, à gauche, la rue J. Milhoux pour

rejoindre la route provinciale. A l'entrée de la rue, nous passons devant la **Ferme de Rome**, bel ensemble de constructions, en moellons, remontant à la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, partiellement remaniées au XIX<sup>e</sup> siècle.

A l'extrémité de la rue, nous nous engageons, à gauche, dans la chaussée provinciale pour joindre la commune de Genappe dans laquelle nous pénétrons par la rue de Ways. Arrêtons-nous, un instant, devant le numéro 41 pour admirer la très élégante maison de maître, de style néo-classique, que couronne un fronton triangulaire. Elle fut construite, en 1800, par le notaire N.J. Dewelle et fut aménagée, par la suite, en hospice, aujourd'hui désaffecté. A l'extrémité de la rue de Ways (signalisation lumineuse), nous tournons, à droite, pour nous engager dans la rue de Bruxelles. Nous sommes au cœur de Genappe.

**GENAPPE (km 38,6)**

Avant la fusion des communes, Genappe avait cette particularité d'être

la plus petite commune du Brabant (59 hectares). Aujourd'hui, la localité s'est très largement agrandie, groupant les villages de Bousval, Baisy-Thy, Ways, Loupoigne, Houtain-le-Val, Vieux-Genappe et Glabais. Mais le noyau urbain, à vocation résidentielle et commerçante, possédait jadis un prestigieux château, qui fut une des résidences favorites de nos princes.

Le futur Louis XI, alors qu'il n'était encore que dauphin de France, y trouva refuge à la suite d'un différend, qui l'opposait à son père, le roi Charles VII. Le château fut démantelé, en 1671, pour des raisons militaires. En 1815, Genappe fut indirectement mêlée aux combats (bataille des Quatre-Bras) qui précédèrent la bataille dite de Waterloo et à la déroute des troupes impériales qui s'ensuivit. C'est ainsi que le vieux pont de Genappe, enjambant la Dyle, où s'entassèrent, dans la nuit du 18 au 19 juin 1815, les soldats français en déroute, fut le théâtre d'une abominable boucherie. C'est dans l'unique rue menant à ce pont que les Prussiens s'emparèrent de la voiture de Napoléon.



Celui-ci n'eut que le temps d'enfourcher son cheval, et, par un gué, de gagner la route de Charleroi.

**Syndicat d'Initiative :** M. Jean Verhulst, secrétaire, drève Micheline 32 à 1488 Bousval; tél. : 010/61.35.26.

**Bureau d'Information :** rue de Bruxelles 14 à 1470 Genappe; tél. : 067/77.23.43.



consacrée en 1861. La façade en grès et pierre bleue est encore d'une ordonnance toute classique. Le mobilier date de l'époque de la construction à l'exception des fonts baptismaux (XVIII<sup>e</sup> siècle) et d'une intéressante pierre aux armoiries de Charles Quint. Cette pierre, placée sous le porche, provient de la chapelle de l'ancien château de Genappe, rasé, comme dit plus haut, en 1671.

En remontant la rue de Bruxelles, qui a gardé un cachet spécifiquement provincial, nous arrivons à la place de l'Empereur. Au niveau de cette place, à droite, l'ancienne Auberge du Roi d'Espagne, dont la porte, en pierre bleue, de style Louis XV, est particulièrement remarquable. C'est dans cette auberge que, dans la nuit du 18 au 19 juin 1815, fut transporté, agonisant, le lieutenant général Comte Duhesme, commandant de la Jeune Garde Impériale, tombé à la tête de ses troupes dans Plancenoit en flammes (voir plus loin).

Duhesme fut soutenu dans ses derniers moments par Brieske, le chirurgien attaché à la personne du maréchal Blücher, et mourut, le 20 juin, à 2 heures du matin. Une plaque commémorative a été scellée, en 1961, dans la façade; elle porte comme inscription « Le général français comte Duhesme, commandant de la Jeune Garde Impériale, blessé à Plancenoit, mourut ici le 20 juin 1815 ». C'est également au Roi d'Espagne que Blücher, victorieux, passa la nuit du 18 au 19 juin. Le prince Jérôme y avait pour sa part, logé dans la nuit du 17 au 18 juin. Le duc de Wellington y passa la nuit du 16 au 17 juin.

Au-delà de la place de l'Empereur, nous continuons tout droit par la rue de Glabais. A la signalisation lumineuse, nous franchissons la Nationale Bruxelles-Charleroi et poursuivons en direction de Glabais, dont nous atteignons le centre 2 km plus loin.

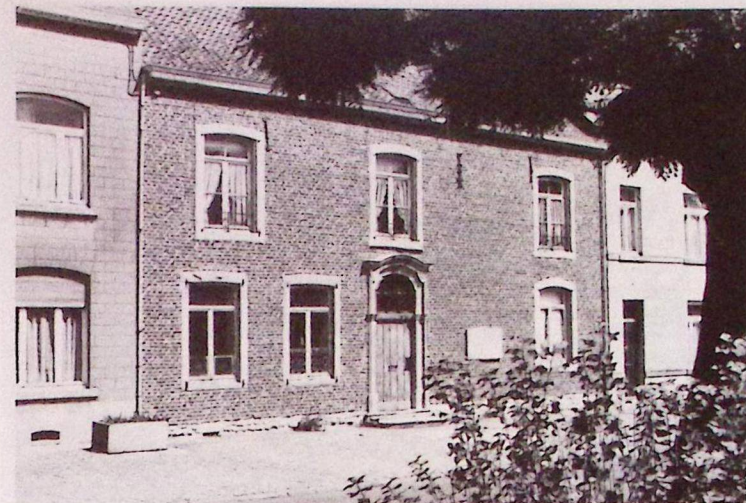
**GLABAIS (km 41,3)**

Attrayant village agricole, arrosé par le ruisseau de la Cala, qui y décrit de gracieux méandres. Promenade ba-

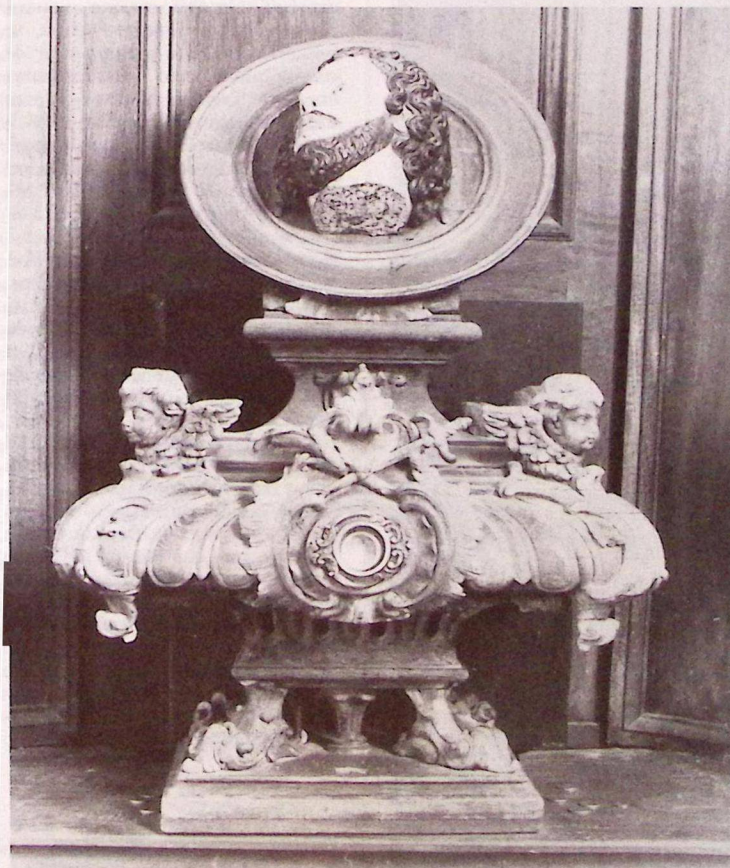
Genappe : l'église Saint-Jean l'Evangeliste.

Genappe : l'ancienne Auberge du Roi d'Espagne.

lieu pour piétons. L'Eglise Saint-Pierre, encore entourée de l'ancien netière et de quelques vénérables pres, ne manque pas de charme. Onstruite en briques et pierre bleue, elle date pour l'essentiel de 160, époque où furent édifiées la façade actuelle à fronton triangulaire, la nef de deux travées et l'avant-nef, mais le chœur et les es du transept sont plus anciens et remontent vraisemblablement au 13<sup>e</sup> siècle. Le mobilier, sans être éminent, présente quelques pièces de choix, dont le maître-autel en chêne (XVII<sup>e</sup> siècle), les lambris du chœur de style Louis XVI, la chaire de vérité Louis XV, un Christ en croix d'allure gothique (XVI<sup>e</sup> siècle), plusieurs statues de saints (XVI<sup>e</sup> siècle), une Vierge à l'Enfant d'une belle facture, et surtout une œuvre saisissante et insolite du XVI<sup>e</sup> siècle,



où la tête de saint Jean-Baptiste est représentée posée sur un plateau couronnant lui-même un magnifique reliquaire en bois du XVI<sup>e</sup> siècle.



Près de l'église, la Cure est une gracieuse habitation en briques, sur base en moellons, édifiée en 1758. Le mur de clôture, qui ceinture la propriété, est percé d'une porte en pierre bleue, s'achevant par un arc surbaissé. Le porche est daté de 1759.

A côté de la cure, une ferme du XIX<sup>e</sup> siècle, avec traces de constructions plus anciennes, dispose de ses bâtiments autour d'une cour polygonale.

Après cette halte, reprenons notre randonnée en suivant la rue Reine Astrid. A nouveau la campagne doucement vallonnée se déploie sous nos yeux.

Plus loin, nous laissons en retrait, à droite, le Château Turck, grosse maison de plaisance ayant appartenu à l'avocat Pierre de Turck. Les moniales d'Aywières, chassées de leur abbaye, en 1796, trouvèrent un refuge provisoire dans ce château avant d'être hébergées à Ittre.

Au-delà du château, une petite route qui s'amorce à gauche (plaque Bruxelles 28 km) permet de joindre le Musée provincial du Cailou (5 km aller et retour). Cet intéressant musée, dont l'histoire est intimement liée à la bataille dite de Waterloo, sera décrit en même temps que les autres monuments commémoratifs de la bataille (voir la rubrique Plancenoit).

Eglise Saint-Pierre à Glabais : remarquable reliquaire en bois soutenant un plateau où repose la tête de saint Jean-Baptiste.





Nous mettons, à présent, le cap sur le pittoresque village de Maransart.

**MARANSART (km 45,3)**

Rattaché, de nos jours, à la nouvelle entité communale de Lasne, l'attrayant village de Maransart étage ses habitations sur le coteau dominant la rive droite de la Lasne. Des hauteurs de la localité, la vue\* sur la vallée de la Lasne et son environnement, où alterment bois, prés et étangs, est admirable. Restaurants. Promenade balisée pour piétons. Pêche.

L'Eglise Notre-Dame, d'inspiration néo-classique, fut édifée en 1866. Son architecture n'offre rien de particulier. Quant au mobilier relativement modeste, il comporte principalement des menuiseries du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont un autel majeur de style Louis XIV.

La Cure, située derrière l'église (rue du Vieux Moulin), est une avenante construction, à deux niveaux, en briques et pierre bleue pour les encadrements, le soubassement étant en grès ferrugineux. Elle est datée par ses ancrages de 1786. A remarquer au-dessus de la porte d'entrée, une élégante niche, en gothique tardif (début du XVI<sup>e</sup> siècle), qui pourrait provenir de l'ancienne abbaye d'Aywières.

Nous descendons maintenant dans la vallée de la Lasne, où nous apercevons à gauche, la Ferme d'Hubermont, ancienne dépendance de l'abbaye d'Affligem, reconstruite, en grande partie, au XVIII<sup>e</sup> siècle et modifiée au XIX<sup>e</sup> siècle.

Au bas de la descente, nous franchissons la Lasne. A gauche, un étang bien connu des pêcheurs à la ligne. Au-delà de l'étang, avant de prendre, à gauche, la route (rue A. L'Anogrune) conduisant à Plance-noit, nous conseillons aux touristes de s'engager, à droite, dans la chaussée, pour leur permettre de visiter, 300 mètres plus loin, les vestiges de l'ancienne abbaye d'Aywières, dont une des portes d'accès se découpe, à notre droite et légèrement en retrait de la route.

Daniel Van Cutsem : « Vers la ferme du Croissant à Maransart ».



**AYWIERES\* (km 46,4)**

L'abbaye d'Aywières, occupée jadis par des religieuses cisterciennes, fondée en 1217. Elle connut, comme toutes ses consœurs, des succès et des malheurs jusqu'à sa suppression en décembre 1796. Dans les jours qui suivirent, les biens furent vendus et les bâtiments furent, en grande partie, démolis. La fonction la plus célèbre d'Aywières est, sans conteste, sainte Lutgarde, née à Tongres en 1182 et décédée à Aywières, le 12 juin 1246. On peut voir, à l'entrée de l'abbaye, une plaque commémorative dédiée à la bienheureuse. Nous pénétrons dans l'ancien moulin par la Porte d'En-Haut ou Porte Saint-Benoît, élevée, en 1750, sous l'abbatiat de Placide Besseret. Cette porte est surmontée d'une niche où trône une statue de saint Benoît. Au-delà de la porte, à gauche, une autre porte cochère, en forme de panier, sommée d'un W, initiale de Maximilien Williams, un ancien propriétaire, donne accès à l'enclos abbatial (aujourd'hui propriété privée), ravissant domaine avec château, de style classique, édifié au XVIII<sup>e</sup> siècle (vers 1738), mais remanié au XIX<sup>e</sup> siècle; ce bâtiment servit autrefois d'habitation à l'abbé de la communauté religieuse.

Dans l'enclos subsiste également une remise de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, coiffée d'un toit à la maransart. Un peu plus loin, nous découvrons, à gauche, l'ancien moulin à eau, construit, en briques, au XVIII<sup>e</sup> siècle, puis, toujours à gauche, l'ancienne ferme de l'ab-

Ancienne abbaye d'Aywières : porte cochère donnant sur l'enclos abbatial.

Maransart : panorama.

L'extrémité de l'enclos abbatial, délimité par la Porte d'En-Haut, porche monumental, édifié en 1779 et portant les initiales de l'abbesse Eléonore d'Harvengt. Après ce petit détour, nous revenons à notre circuit avec comme prochaine étape : Plance-noit. Par une route aux larges et harmonieux lacets, nous remontons, à présent, le cours assez encaissé de la Lasne pour gagner le centre du village de Plance-noit.

(à suivre)

(4) Voir également « Brabant Tourisme » n° 3-4, 5-6/1986, ainsi que le n° 1/1987.





# L'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles et ses activités : 275 années d'enseignement

par Georges MAYER,  
Professeur d'Histoire de l'Art  
à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles

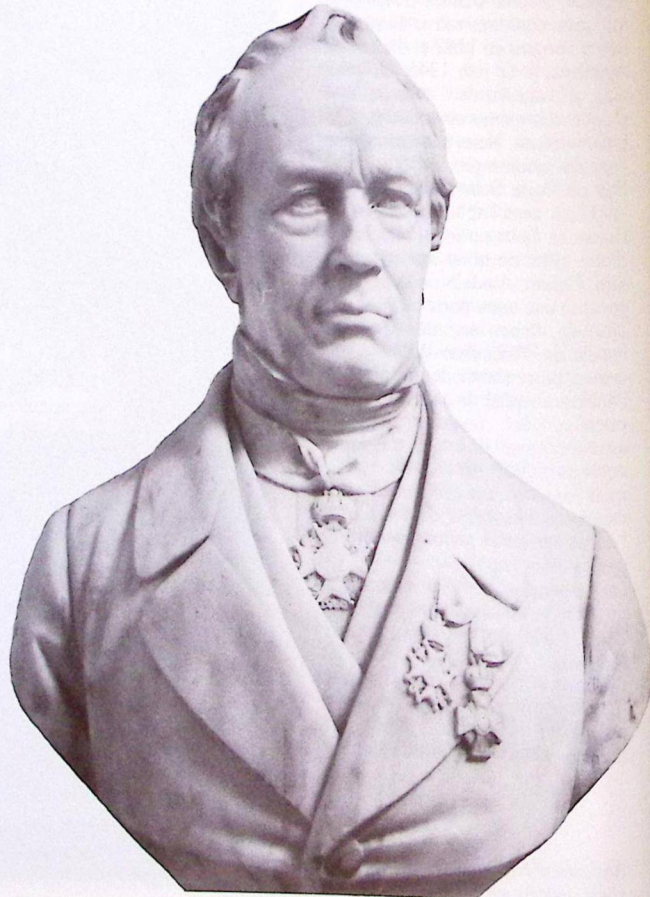
L'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles commémore les 275 ans de sa fondation. A cette occasion, une exposition s'ouvrira à la fin du mois d'avril 1987 aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Bruxelles.

Près de trois siècles d'enseignement artistique méritaient cette manifestation qui ne manquera pas de jeter un éclairage nouveau sur l'histoire de la pédagogie des arts plastiques.

Cette manifestation a donné aux historiens de l'art la possibilité de réinterroger, vérifier, voire reconsidérer des données essentielles pour l'étude de l'activité artistique dans nos régions.

Pour situer toute l'importance de ce travail de synthèse, qu'il suffise de souligner le rôle joué au XIX<sup>e</sup> siècle, par nombre d'artistes, issus de l'Académie de Bruxelles, au sein de la *Société Libre des Beaux-Arts*, dans le groupe l'Essor, dans le Groupe des XX et la Libre-Esthétique.

Buste de François-Joseph NAVEZ (1787-1869) qui fut directeur de l'Académie au lendemain de la révolution belge. Œuvre de Guillaume Geefs - Collection de l'Académie.



Mais l'histoire d'une académie, c'est peut-être avant tout l'histoire d'une passion, celle de la pratique de l'art et de la création. C'est aussi, parfois, une forme d'amour-haine entre sensibilités diverses, entre l'esthétique liée à la tradition et les audaces des avant-gardes.

Le dépouillement des pièces d'archives nous révèle que l'enseignement académique ne se résume, certes pas, au cliché qu'a longtemps diffusé une certaine vision de l'histoire de l'art, qui ne retenait que les sujets imposés, les plâtres antiques, ou se les règles d'atelier ressenties comme autant d'étouffoirs. Au-delà du clivage entre tradition et avant-garde, une académie demeure avant tout, par priorité, le lieu privilégié d'une prise de conscience : celle de l'affinité secrète et prochain de jeunes artistes.

Au nombre des professeurs et anciens étudiants de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles, citons des sensibilités aussi diverses que : François-Joseph NAVEZ, Jean PORTOIS, James ENSOR, Henri REYNEPOEL, Paul DELVAUX, Georges MAGRITTE, Edgard TYTGEN, Guillaume VOGELS, Hippolyte BOULENGER, Jean-Baptiste BUSSELMANS, Anto CARTE, OBITTEN-GEORGE, Charles De JOUX, Louis DUBOIS, Eugène LAERMANS, Jean MILO, Théodore BARON, Victor HORBON, Alfred BASTIEN, Jean-Baptiste GAILLIARD, VAN DER SSELBERGHE, Ferdinand FIRREN, Pierre PAULUS, Ferdinand KHNOFF, Auguste ZEFFE, Edgard P. JACOBS.

Il nous en reste encore les pionniers de l'art abstrait en Belgique : Victor AVANCKX, Georges VAN NINGERLOO, Pierre-Louis LOUQUET, Marcel-Louis AUGNIET, ou encore Jules CHMALZIGAUD, le seul re-



« Le débardeur », œuvre en bronze (2 m de haut) de Constantin MEUNIER - Musée de sculpture en plein air d'Anvers.



«Henriette au grand chapeau», huile sur toile d'Henri EVENEPOEL (1872-1899) - Musées Royaux des Beaux-Arts à Bruxelles.

présentant du Futurisme dans nos régions.

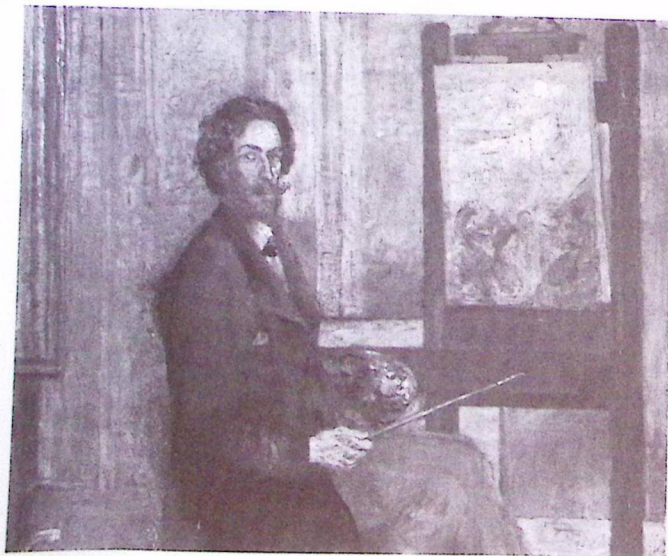
Instituée le 30 septembre 1711, peu après la reconstruction de la Grand-Place ravagée par les bombardements des armées de Louis XIV, l'Académie de Bruxelles trouve son origine dans la chambre de l'hôtel de ville que le Magistrat de Bruxelles accorde aux doyens des peintres, des sculpteurs, des tapisseries et autres amateurs « pour y exercer l'art du dessin » (1).

Conformément au modèle de l'ACCADEMIA DEL DISEGNO à Florence, la pratique du dessin va constituer, tout d'abord, l'essentiel de sa pédagogie. Un mémoire rédigé, en 1762, par le Magistrat, nous apprend que durant les premières années « les plus habiles se faisaient aisément écouter des moins expérimentés, ils contribuaient, au reste, entre eux pour les frais de modèle et autres petites nécessités relatives à leur école » (2).

C'est en cette même année 1762, que Charles de Lorraine



interviendra à la suite d'une crise survenue dans l'école, orientant la réorganisation de l'établissement



ment et infléchissant les conceptions esthétiques de l'Académie. Désireux de substituer son influence personnelle à celle de la ville, le duc accordera, en 1763, sa haute protection à l'Académie de Bruxelles, après avoir mis l'accent sur l'importance de l'étude de l'architecture civile. En 1768, une importante « souscription » sera organisée afin de doter l'école des fonds nécessaires au « soutien de l'Académie de Peinture, Sculpture et Architecture ». Aussi en créant les structures et les moyens nécessaires au développement de l'Académie, la réforme de Charles de Lorraine aura été

«James Ensor devant son chevalet», autoportrait - Musées Royaux des Beaux-Arts d'Anvers.

bénéfique à l'enseignement des arts plastiques.

Après l'action stimulante du gouvernement autrichien, l'Académie connaîtra une période de léthargie, voire même de décadence sous l'occupation française et le royaume des Pays-Bas.

Il faudra attendre 1830 pour assister à une véritable renaissance des arts dans l'école. Afin d'y contribuer, Navez (élève de Davy et héritier de la tradition néo-classique dans nos régions) est appelé aux fonctions de directeur. Il s'attachera à donner une impulsion nouvelle à l'étude de la sculpture, jetant ainsi les bases d'une école qui sera considérée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comme l'une des plus prestigieuses. L'Académie comptera une nombre de ses sculpteurs : Léon SIMONIS, Julien DILCOE, Victor ROUSSEAU, Martin MEUNIER, Georges de WIE, Léopold WIENER, Goswold DEVRESSE, VAN DER RIJPPEN, Philippe WOLFERS, plus proches de nous, Jacques ESCHAL, Rik POOT, Harry LAITRÖM.

La réorganisation de l'enseignement par Navez sera assortie, en 1835, de l'octroi, à l'Académie de Bruxelles, du titre de « Royale ». En 1849, la ville organisera, en exécution du règlement de 1836, une classe de peinture. En effet, jusqu'à cette époque, l'école ne possédait pas de « classe spéciale de peinture », les élèves complétant leur instruction dans les ateliers privés des peintres les plus réputés du temps.

Un an auparavant, en 1848, l'École Royale de Gravure avait été réunie à l'Académie; les pro-

«Femme assise», huile sur toile de Rik WOUTERS (1882-1916) - Musée des Beaux-Arts de Gand.

fesseurs Calamatta, Brown et Lauters développeront l'enseignement de cet art.

De 1860 à 1862, après la démission de Navez, l'Académie va connaître de nouveaux projets de restructuration. Les dispositions du nouveau programme mettront en évidence l'intérêt de l'école pour les préoccupations naissantes d'esthétique industrielle, et ce, sous l'influence de la grande Exposition qui s'était tenue à Londres en 1851.

L'Académie stimulera aussi le développement des arts libéraux. Ainsi, à propos de l'enseignement de la peinture, le programme insiste sur le respect de l'expression personnelle, préco-

nisant les « mesures les plus larges » afin d'éviter les « dangers d'une école de peinture officielle » (3).

Prescriptions qui attestent de la méfiance des autorités à l'égard des travers de l'académisme...

Cette prise en considération d'une individualité autonome s'apparente aux conceptions pédagogiques développées par Portaels dans son atelier-libre de la rue de l'Abricot. En effet, tout en insistant sur les classiques, le genre de Navez appliquait un enseignement qui respectait la liberté d'expression de ses élèves.

Devenu professeur, et ensuite directeur de l'Académie (en





1878), Portaels ne manquera pas de promouvoir cette pédagogie des arts plastiques, préfigurant, à Bruxelles, l'attitude d'un Gustave Moreau à l'École des Beaux-Arts de Paris.

James Ensor, qui réagira fortement contre l'enseignement de ses maîtres, soulignera cependant la liberté de vues de Portaels.

Toutefois, l'institution elle-même n'était pas exempte de remises en question. Ainsi, l'enseignement de la peinture en académie suscitait des réticences; à diverses reprises on envisagera d'en supprimer les « classes », invoquant le modèle qu'offrait, depuis 1816, l'École des Beaux-Arts de Paris, qui admettait, à côté des ateliers officiels, des ateliers libres, où les élèves choisissaient les maîtres en fonction d'affinités artistiques.

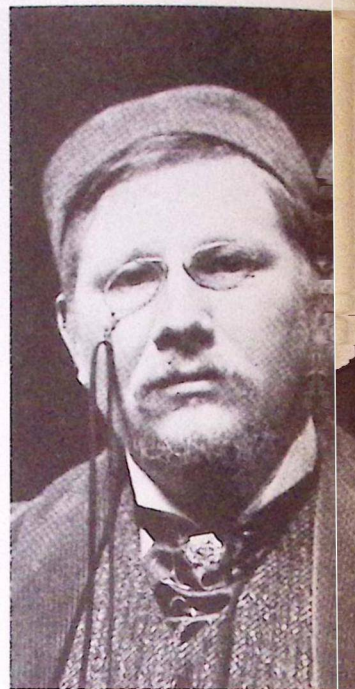
L'Académie de Bruxelles devra une part de sa réputation au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'intérêt manifesté par les édiles de la ville et en particulier Charles Buls, pour les questions de pédagogie des arts plastiques. Charles Buls, concerné par les thèses esthétiques de Ruskin et de W. Morris (qui

Charles van der Stappen, professeur de sculpture et directeur de l'Académie à la fin du siècle dernier.

réagissaient contre la banalisation et la médiocrité des produits industriels), jettera les bases d'une « Ecole des arts décoratifs » adjointe à l'Académie (et qui s'ouvrira en 1886).

Cette volonté de créer à Bruxelles une « Ecole des arts décoratifs » s'inscrit dans la mouvance des idées défendues par la revue *l'Art Moderne* d'Octave Maus et rejoint les théories d'« Art social » du juriste Edmond Picard.

Autre mesure révélatrice des tendances novatrices de Buls, le Conseil Académique, en sa séance du 5 janvier 1889, autorise les jeunes filles à fréquenter les cours; toutefois, certains « esprits très réfléchis » au nombre desquels nous relevons le directeur, Portaels, redouteront « les inconvénients qui peuvent résulter de la présence de la femme dans le même local que les jeunes gens, pour l'éducation artistique de ceux-ci » (4). Le procès-verbal du Conseil Académique nous apprend, qu'en 1894, Portaels a soulevé le



« problème que pose l'accès des femmes aux cours supérieurs », soulignant que « ces dernières qui peuvent obtenir de bons résultats dans l'art décoratif (...) ne sont pas, c'est acquis, faites pour se distinguer dans la grande peinture » (5).

À la fin du siècle, le sculpteur van der Stappen, étant devenu directeur, va contribuer à encourager des formes pédagogiques nouvelles. Il va privilégier la photographie dans ses rapports avec l'enseignement des arts plastiques. Songeons qu'à l'époque on s'interrogeait sur les interactions possibles entre l'art et la photographie. Une vingtaine d'années plus tard, Khnopff consacrera une de ses communications à la classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale de Belgique, à la question « de la photographie dite d'art » (6).

Sous le même van der Stappen, l'Académie de Bruxelles favor

Premier prix de dessin attribué, en 1839, par l'Académie à Jean-François PORTAELS (1818-1895).



sera les approches littéraires, offrant une tribune à Verhaeren, Lemonnier, Eeckhoudt.

Cette démarche, inspirée par l'exemple du *Groupe des XX*, visait à multiplier les échanges entre diverses expressions artistiques. A propos de ces relations entre littérature et beaux-arts, soulignons la part que prendra l'Académie de Bruxelles dans le courant Idéaliste et Symboliste; au nombre de ses professeurs et étudiants, nous retrouvons : Jean DELVILLE, Emile FABRY, Fernand KHNOFF, Xavier MELLERY, Albert CIAMBERLANI, Léon FREDERIC, Constand MONTALD (qui formera entre autres élèves Paul DELVAUX).

Il convient aussi de relever le caractère « international » de l'Académie de Bruxelles, fréquentée par de jeunes artistes issus d'horizons divers.

Mentionnons le symboliste hollandais Jan Toorop, l'espagnol de Regoyos, le surréaliste français André Masson, l'exilé russe Nicolas de Staël. Et l'on se surprend à rêver devant la page de l'austère registre d'inscription des cours du soir qui, très laconiquement, mentionne en une froideur toute administrative, à la date du 15 septembre 1880, Vincent Van Gogh et immédiatement sous ce nom « Théophile Van Rijsselberghe »...

Notes

- (1) A.V.B. Pièces relatives à l'Académie des Beaux-Arts de la ville, Archives anciennes-liasse 521.
- (2) Ibid.
- (3) D'HONDT, P. L'Académie Royale des Beaux-Arts et Ecole des Arts décoratifs de Bruxelles, Notice historique 1800-1900, Bruxelles, Leblègue et Cie, 1900, p. 141.



Œuvre en béton armé de Jacques MOESCHAL, située le long de l'autoroute E40 à l'entrée de Bruxelles.

- (4) Ibid., p. 180.
- (5) Procès-verbal de la séance du 27 novembre 1894, in : Registre des procès-verbaux du Conseil Académique - année 1894 - Académie des Beaux-Arts.
- (6) KHNOFF, F. A propos de la photographie dite d'art, in : Annexe aux Bulletins de la Classe des Beaux-Arts. Communications présentées à la Classe en 1915-1918 - Académie Royale de Belgique - Bruxelles - 1919.



# Incourt, de la Grande Gette au ruisseau de Piétrebais!

par Joseph DELMELLE

La Hesbaye – que se partagent, inégalement, quatre de nos provinces : Brabant, Namur, Liège et Limbourg – est – pour la plupart de nos contemporains qui, d'ailleurs, ne la connaissent pas en profondeur – une région de transit, traversée par plusieurs lignes de chemin de fer et trois autoroutes : celle dite « des Ardennes » partant de Bruxelles en direction de Namur, celle reliant la capitale à l'Allemagne via Liège, et celle « de Wallonie » entre Namur et Liège.

Lorsqu'on emprunte la première de ces trois autoroutes, on aborde la Hesbaye au-delà de Wavre pour ne la quitter, en fait, qu'à la Meuse. Et quelle image, quelle impression garde-t-on au terme de ce parcours? On se souvient d'un plateau largement ouvert, sans beaucoup de relief, assez monotone en ses aspects, sans grands attraits, mais assurément fertile. La Hesbaye est réputée, d'abord et surtout, par la richesse de son limon, ses récoltes généreuses ou, en termes de profit, son excellente rentabilité agricole. Les champs couvrent des superficies importantes, ne laissant que la portion congrue aux pâturages et aux

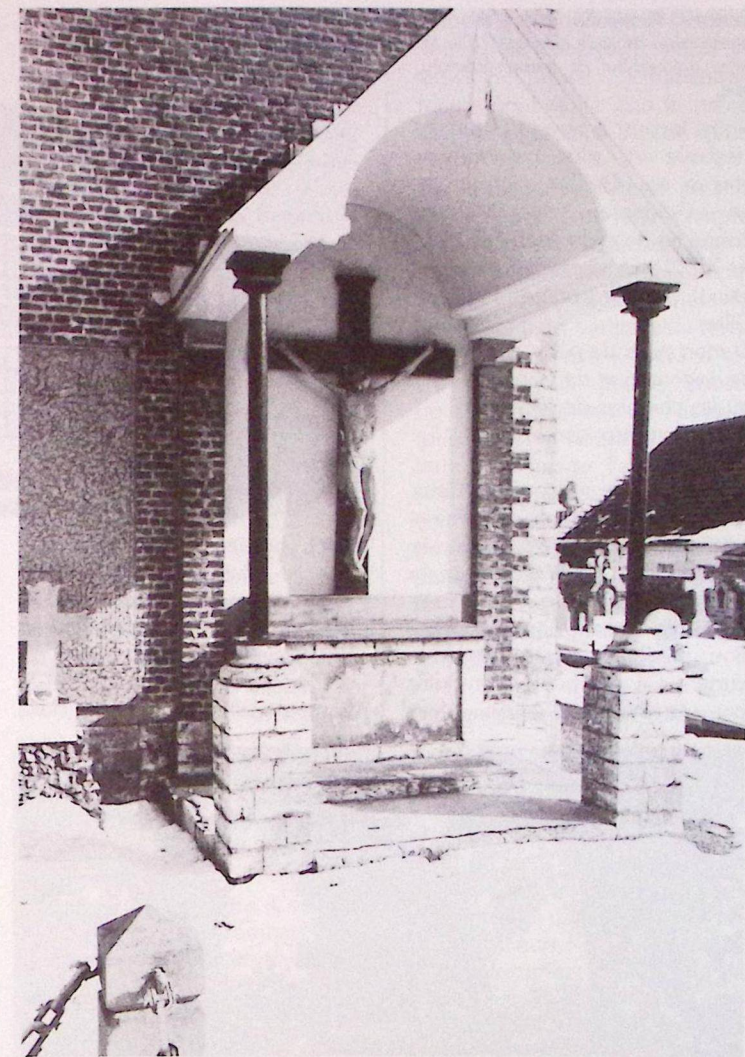
*Incourt : l'église Saint-Pierre, de style classique, fut construite en 1780.*



bois. Au loin, des villages s'étirent au long des chemins ou se placent sous la protection d'un clocher. Entre eux ou au large s'enracinent de grosses fermes dont les plus anciennes sont souvent les plus caractéristiques. Grosso modo, telle est la physionomie d'une région qui est demeurée semblable à elle-même à travers toutes les périodes de son histoire.

Cette histoire se distingue, au premier chef, par un nombre fort élevé d'escarmouches et de batailles. Souvent, la Hesbaye a été envahie, pillée, mise à feu et à sang par les troupes des grands féodaux : duc de Brabant et prince-évêque de Liège en particulier, et des états voisins du nôtre : France et Allemagne mais, aussi, Pays-Bas et Angleterre, toujours prompts à lancer leurs armées vers nos provinces pour vider leurs querelles. Souvenons-nous des combats qui s'y déroulèrent en mai 1940 (et de la victoire, ignorée ou – à tout le moins – méconnue, des Français contre les Allemands aux approches de Gembloux) et des opérations militaires d'août 1914! Le regretté Max Deauville, dans le premier volume de *Jusqu'à l'Yser*, évoquait précisément le petit secteur dont il sera question dans le présent article : « ... Notre cavalerie s'est fait écharper à Sart-Risbart. Elle aurait été attirée dans un guet-apens par des Allemands déguisés en gendarmes et mitraillée par d'autres habillés en civils. Il y a eu une hécatombe de chevaux.

» Nous remarquons en colonne, précédant l'artillerie et nous rencontrons en effet des chasseurs à cheval qui ont remplacé leur monture par une bicyclette. Les grenadiers ont essuyé le feu à Longueville. L'école d'Incourt est en flammes. Nous avons perdu quelques hommes; l'un d'eux



*Incourt : contre la façade de l'église Saint-Pierre et protégé par un auvent, ce beau Christ aux réminiscences romanes.*

a été frappé d'une balle en plein cœur. Ce détail précis frappe plus l'imagination que les récits emphatiques des opérations. Par contre, notre artillerie a complètement mis à mal une batterie ennemie, qui a fui en laissant des morts sur le terrain et abandonnant du matériel... »

Les traces laissées par les batailles ont été effacées. La Hesbaye est redevenue maternelle. Et ce n'est pas pour la meurtrir mais bien pour la connaître et l'aimer

que nous allons vers elle, vers Incourt et les villages à présent associés à ses destinées.

## Incourt, lieu de pèlerinage...

Il y a plus d'un Incourt dans le monde. Il y en a notamment un en France, au cœur de l'Artois, entre Saint-Pol et Hesdin, et c'est aussi – assez curieusement –, comme celui qui nous intéresse, un lieu de pèlerinage... mais à saint Roch!



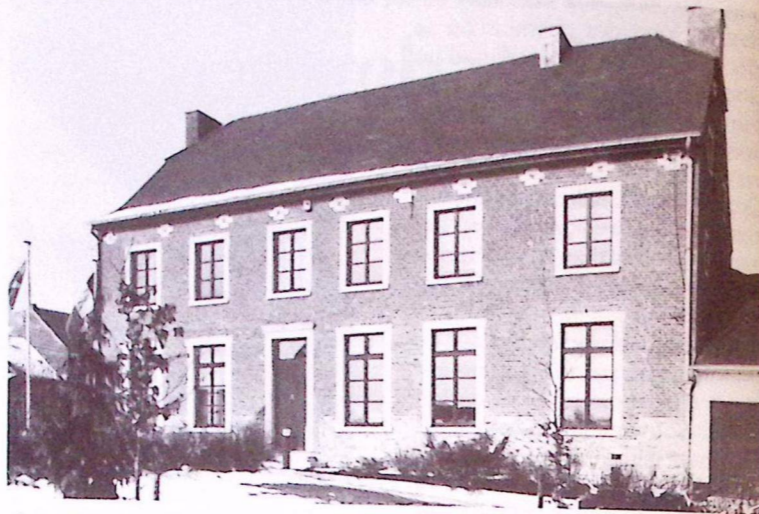
*Incourt : l'ancienne cure est une construction de style classique. Elle fait office aujourd'hui de maison communale.*

Notre Incourt à nous se situe en Hesbaye et, plus précisément encore, en « Geldonie ».

La « Geldonie », c'est le nom donné au pays de Jodoigne (qui, au XII<sup>e</sup> siècle, s'appelait « Geldonia ») par le poète Fernand Gilles :

*O mon pays de pluie et vent,  
de Jodoigne et de Geldonie,  
où les chemins de Wallonie  
se perdent aux confins  
du Brabant!*

Incourt, où se rencontrent deux des plus attachants itinéraires touristiques de la province : la « Route des Six Vallées » et la « Route Vagabonde », est un village très ancien dont l'appellation proviendrait de « Agioniscurtem » – qui peut se traduire par « le manoir d'Agion » – et



dont l'histoire est liée, en partie, à celle d'une petite sainte de chez nous : Ragenufle. Née – dit-on – au hameau de Brombais (qui tire son nom d'un des deux ruisseaux traversant le territoire villageois, l'autre étant

l'Orbais), Ragenufle, qui vivait au VII<sup>e</sup> siècle, était issue d'une famille noble. Vers l'an 639, refusant de se marier avec le jeune seigneur auquel ses parents la destinaient, elle s'enfuit de chez elle, où l'on ne partage pas sa foi, et se réfugie dans les bois où elle mène une vie de pénitence et meurt, dans le plus grand dénuement, le 14 juillet 650. Parce qu'un peu de poésie est indispensable à l'ornementation de la vie, diverses légendes, à la faveur du temps, vont prendre racine dans l'âme hesbignonne et s'y développer sous l'influence, en particulier, des moines cisterciens de Villers-la-Ville qui dès les premières décennies du XII<sup>e</sup> siècle, s'implantent dans la région afin de s'y livrer, directement ou par intermédiaires, au travail des champs. Ces légendes prêtent à Ragenufle différents miracles. Lors de la récolte de ses foins, elle aurait porté, en secret, du pain aux ouvriers de son père. Surprise par l'auteur de ses jours – homme avare, dur colérique –, les pains qu'elle dissimulait dans son manteau changèrent en briques. Par ailleurs, alors qu'elle menait un

*Incourt : la chapelle actuelle, dédiée à sainte Ragenufle, date de 1953.*



vie errante dans les bois, elle aurait fait jaillir une fontaine qui existe toujours. Au sujet des pains changés en briques, on ne peut se défendre de faire un parallèle avec le miracle des roses de sainte Elisabeth de Hongrie accrédité, dans nos régions, par l'entourage de Sophie de Thuringe, fille d'Elisabeth de Hongrie, devenue duchesse de Brabant par son mariage avec Henri II.

Très tôt, près de la fontaine dont il a été question, une chapelle a été édifiée. A cette construction ont succédé plusieurs autres. L'actuelle date de 1953. En fait, elle n'est qu'un élément d'un ensemble protégeant le bassin dont les eaux seraient un remède efficace contre l'hydropisie et les fièvres. Ajoutons que, autrefois, l'enclos était le lieu d'un pèlerinage régional, fort suivi, qui se déroulait le lundi de Pentecôte et chaque 14 juillet. Ce pèlerinage, comme beaucoup d'autres, n'a plus, à présent, qu'une audience réduite mais il n'est pas abandonné. Et des fidèles viennent encore, de temps à autre, remplir une bouteille ou un flacon de l'eau réputée miraculeuse.

L'enclos Sainte-Ragenufle jouxte la route de Louvain à Eghe-

zée. Le centre du village est à peu de distance de là. Il est signalé par une église, dédiée à saint Pierre, qui aurait été bâtie sur l'emplacement d'un premier sanctuaire construit, selon la tradition, au VII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire au temps de sainte Ragenufle mais, sans doute, après son décès.

L'église Saint-Pierre, telle qu'elle se présente à nous, date de 1780 et veille sur un petit reliquaire contenant les restes – ou quelques restes – de Ragenufle. L'édifice abrite aussi, outre quelques tableaux non dépourvus d'intérêt, un maître-autel, en Renaissance baroque, avec colonnes torsées en marbre, et deux confessionnaux en chêne, à motifs décoratifs de style baroque, provenant de l'ancienne abbaye de La Ramée, à Jauchelette. Cette abbaye, dont il subsiste encore quelques constructions, avait été fondée, en 1216, par une abbesse de Nivelles, la ville de sainte Gertrude qui, affirme la tradition, était la cousine de Ragenufle mais son aînée.

Est à voir également, voisine de l'église, l'ancienne cure. Cet immeuble de la rue Brombais, ou du Brombais, est devenu maison communale. C'est un bâtiment classique en briques, sur soubas-



sement en moellons, à deux niveaux. Le presbytère actuel est situé en face. L'habitation, moins importante que la précédente, ne manque pas de caractère.

Sur le plan architectural, ou monumental, il faut tenir compte, en outre, de l'existence, sur le territoire d'Incourt, de plusieurs fermes d'un âge vénérable, constituant de véritables « forteresses de la terre ». Notons encore quelques petites choses dont le goût avoué de l'autochtone pour le boudin vert et la tarte au fromage, l'agrément du site – la « Beauce » brabançonne, avec toute la simple et profonde vérité de la nature – et, partant, une poésie que reflètent les écrits d'un natif de l'endroit : Alphonse Lambillotte (1867-1942), prosateur et poète.

#### A Opprebaix via Sart-Risbart...

Il n'y a pas loin d'Incourt à Opprebaix, la limite du premier village n'étant qu'à quelques centaines de mètres de celle du second. Mais, avant de gagner ce dernier, dirigeons-nous vers son hameau de Sart-Risbart relié, à Incourt, par une petite route quasiment établie sur la ligne de crête séparant les bassins de la Gette et du Train.

L'abbaye de Villers, qui possédait des terres à Incourt, avait fait édifier, à Sart-Risbart, une grange de grande capacité. Par ailleurs, ses moines avaient tracé un chemin qui, croisant la route de Nivelles à Cologne – de création gallo-romaine –, reliait directement leur ferme de Mellefont sur Thorembeis-les-Béguines, à Wavre via Sart-Risbart. Ils pouvaient donc acheminer par chariots, par Wavre et les chemins des vallées (Dyle et Thyle), le produit de leurs mois-

*Sart-Risbart : l'église Sainte-Barbe avec la cure curieusement accolée au sanctuaire.*





sons de Hesbaye. A Sart, sans doute ont-ils été les premiers à essarter, défricher, mettre les terres en culture.

Relativement important, le hameau est axé sur une église, dédiée à sainte Barbe, dont feu le comte Joseph de Borchgrave d'Altena parle assez longuement dans ses *Notes pour servir à l'Inventaire des Œuvres d'Art du Brabant – Arrondissement de Nivelles*. Nous lisons :

« L'église de ce hameau date du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle présente des dispositions assez curieuses.

» La cure est adossée au chœur qu'elle prolonge. Ceci se retrouve dans plusieurs sanctuaires desservis par un monastère. C'est le cas à Notre-Dame-au-Bois. Par contre, autre variante, au Prieuré de l'Ermitte, le logement du desservant se trouve dans la partie Ouest de la chapelle. Le mobilier comprend quelques pièces du XVIII<sup>e</sup> siècle... »

L'édifice est de style néo-classique et abrite, outre un mobilier de qualité, quelques statues et tableaux dont une grande *Crucifixion*, fort endommagée, peinte en 1627 par Gaspard De Crayer, et un *Christ en Croix* des dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle.

Sart-Risbart ajoute, à son patrimoine architectural, deux chapelles – l'une dédiée à Notre-Dame, dont la fondation remonterait au XIII<sup>e</sup> siècle, et l'autre, placée sous le patronage de sainte Wivine, à l'intérieur de laquelle une niche, ornée de têtes d'anges, a été adaptée afin de servir de tabernacle! –, un couvent avec chapelle de 1900, un petit château et, bien entendu, plusieurs fermes typiques – avec

*En page de gauche* : à Sart-Risbart, cette jolie quoique modeste chapelle est dédiée à sainte Wivine.

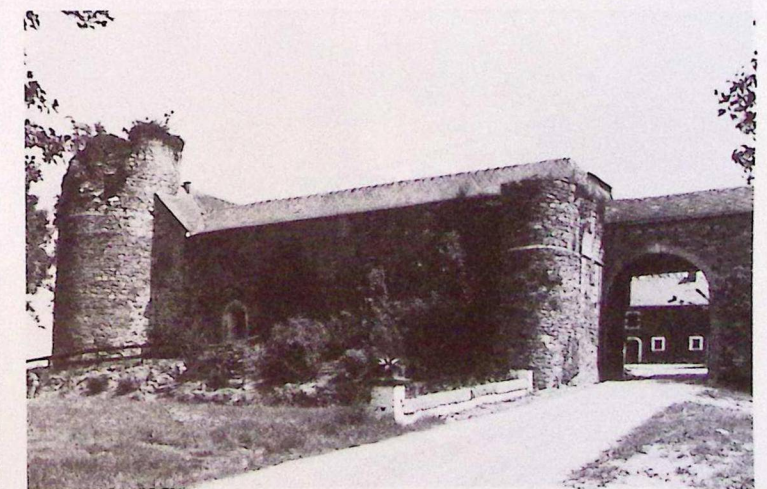
*Ci-contre* : le château-ferme d'Opprebais est une ancienne forteresse médiévale.

entrée cochère donnant accès à une cour fermée – dont une date du XV<sup>e</sup> siècle et a été remaniée au XVIII<sup>e</sup>, et quelques maisons d'habitation ayant du caractère.

Opprebais, qui est plus éloigné de Sart-Risbart que d'Incourt, mérite plus d'attention encore que son hameau. Pendant longtemps, ce village s'est consacré, outre à l'exploitation de la terre, à l'extraction du quartzite du sous-sol. Subsistent, abandonnés depuis un quart de siècle environ, de profonds trous de carrières dont la pierre servait à la confection de pavés. Ces excavations avoisinent le ruisseau d'Orbais, affluent de la Grande Gette. Mais l'histoire de la localité ne se lit pas qu'aux flancs de ces cratères. Un de ses témoins les plus éloquents apparaît à l'entrée de l'agglomération, lorsqu'on vient d'Incourt. C'est un château-ferme au sujet duquel Luc Chantraine a publié en 1976, dans *Wavriensa* (tome XXV, n° 6), bulletin du « Cercle historique et archéologique de Wavre et de la Région », une substantielle étude dont nous extrayons ces indications : « Opprebais, commune brabançonne sise à mi-chemin entre Louvain et Namur, conserve en

pleine agglomération, à quelques pas du chevet de l'église paroissiale, son ancien château construit pour l'essentiel en moellons de grès ferrugineux, extraits à proximité. Le tracé de ses courtines est demeuré complet. Elles dessinent le plan classique de l'enceinte quadrangulaire flanquée de quatre tours aux angles et ouverte du côté ouest par un portail refait au XVIII<sup>e</sup> siècle à l'emplacement du premier. Un donjon-porche pré-existant a été associé au périmètre et constitue le noyau d'origine du complexe.

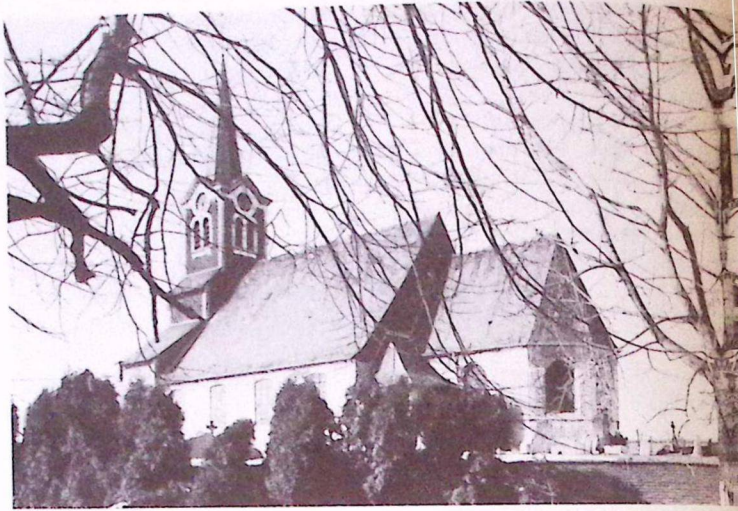
» Typologiquement, il s'agit d'un château de plaine médiéval que garantissait une ceinture de douves dont presque rien n'a subsisté. Bien que conservées sur une hauteur appréciable, ses murailles aveugles restent néanmoins incomplètes et ses tours d'angle décapitées ou tronquées. La couverture du toit du donjon-porche a été, elle aussi, modifiée dans sa forme. Mais la zone d'habitat est demeurée inchangée et s'est développée au fil des siècles du côté sud, aux abords immédiats de l'ancien donjon. Cette zone représente ainsi une permanence d'habitat... »





Opprebais : l'église Saint-Aubin, de style classique, a gardé son cœur en gothique tardif.

Très attachant exemple d'architecture militaire médiévale, ce château, réutilisé comme ferme dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, semble avoir été construit au XIII<sup>e</sup> ou XIV<sup>e</sup> siècle. Endommagé par faits de guerre, notamment lors des affrontements qui – en octobre 1568 – opposèrent dans la région les troupes du duc d'Albe à l'armée du prince d'Orange, il est amputé et abandonné dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle. Quand, au XVIII<sup>e</sup> siècle, il reçoit une nouvelle destination, celle d'exploitation agricole, on édifie, à l'intérieur de l'enceinte et dans l'angle est de celle-ci, une grange monumentale. Le reste, sauf les constructions utilitaires – logis, étables, écuries, ... –, se délabre de plus en plus. Déjà, une gravure d'Harrewijn, exécutée en 1692, montre que la superstructure des tours et des courtines se ruine, les toitures n'existant plus à l'exception de celle de l'ancien donjon-porche. Cantillon, une soixantaine d'années plus tard, dira que l'ensemble est laissé « à la merci du temps ». Après la conversion du XVIII<sup>e</sup> siècle, quel-



ques modifications seront apportées aux constructions encore debout. On construira une vaste grange en 1725. Plus tard, on percera la face ouest de la muraille d'enceinte afin de permettre au bétail de gagner directement la pâture... Au cours des deux dernières décennies, plusieurs faits notables se sont produits : ruine de la grange remplacée par une ample étable à stabulation libre, classement de l'ensemble – à la fois comme monument et comme site – par arrêté royal du 28 mai 1973, sondage archéologique d'une

zone limitée par des spécialistes de l'université catholique de Louvain-la-Neuve en 1975, ... Très proche du vieux château-ferme, l'église Saint-Aubin sera d'origine romane mais a subi des adaptations au XVI<sup>e</sup> siècle et a été agrandie en 1737. Elle associe un cœur en gothique tardif, décoré de stucs datés de 1738 mais d'esprit Louis XIV, à trois nefs classiques, dont les travées sont séparées par des colonnes circulaires en pierre blanche avec chapiteaux simplement moulurés, et à une tour moderne de 1864. L'édifice contient un beau mobilier de style Louis XV, remontant au XVIII<sup>e</sup> siècle, et conserve différentes sculptures en pierre et bois – dont des fonts baptismaux mosans du XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle avec cuve circulaire, décorée de têtes – quatre à l'origine, trois actuellement – et d'arcatures, portée par un fût entouré de quatre colonnettes posées sur un socle carré, aux profils bâtards.

Au chapitre sculptural se rattachent aussi de nombreuses pierres funéraires avec inscriptions. Au nombre de ces dalles figurent

Opprebais : les anciennes carrières de quartzite.



celles de Jean Choppart, receveur et admoniateur des terres et seigneuries d'Opprebais, Glimes et Thorembsoul, décédé en 1653; de plusieurs curés et, surtout, de Jean du Four, bailli et maître d'Opprebais, Glimes et Thorembsoul, mort en 1622, et de son épouse Marie de Beau-lieu (cette pierre est décorée

d'un heaume et de six blasons); et d'un maître de Geest à Gérompont, et de sa femme Marguerite Demartin, dont les effigies gravées sont d'une technique minutieuse et d'un équilibre bien étudié (XVI<sup>e</sup> siècle). Sont également à voir quelques peintures et deux pupitres avec aigle bicéphale héraldique. Au total, on s'attardera dans cette église si l'on a la chance d'arriver lorsque les portes – extérieure et intérieure – sont ouvertes. En principe, la première n'est jamais fermée durant la journée. Quant à la porte intérieure, elle est close en dehors des offices mais offre l'avantage d'être vitrée et de



permettre d'avoir, en tout temps, une vue d'ensemble intéressante.

Terre d'histoire, où l'on peut évoquer le chevalier Arnould de Walhain et les autres châtelains, Opprebais est également un lieu de poésie. Y a vu le jour, au XVI<sup>e</sup> siècle, un habile versificateur : Henri d'Opprebais (qui a célébré, notamment, l'hôtel de ville de Bruxelles

*qui est le plus bel édifice qu'onques vit, et le plus [riche...].*

tandis que, tout près de nous, une jeune fille de l'endroit a fait ces vers non rimés :

*Car Opprebais c'est la campagne,*

*C'est la verdure, les belles fleurs  
Où les oiseaux gaiement piaillent  
Et font la joie des visiteurs...*

Précisément, c'est dans un beau cadre de verdure – et de fleurs sauvages – qu'est insérée une autre curiosité d'Opprebais, proche de l'antique ferme de la Porte. Il s'agit du moulin Gustot, construit en briques en 1850, exploité jusqu'en 1925 et restauré voici vingt ans. Il est assez étroitement apparenté, par le type et l'allure, au moulin du Tiège à Nil-Saint-Vincent.

A Opprebais, on s'arrêtera également devant quelques chapelles et face à d'imposantes censes comme celle située à l'entrée de la rue de l'Etang. Et l'on aura une pensée pour un fils du lieu : Xavier Grégoire (1802-1887), figure dominante de la pomologie belge ayant obtenu, par fécondation libre ou croisement, nombre de nouvelles variétés de poires!

Opprebais : le pittoresque moulin Gustot, édifié en 1850 et entièrement restauré il y a une bonne vingtaine d'années.



## Les ombres de Glimes...

A Jodoigne, la chapelle du Marché – consacrée en 1353, incendiée en 1632, classée depuis 1958 à l'initiative de la Commission royale des Monuments et des Sites – abrite à présent le remarquable cénotaphe des comtes de Glymes – ou Glimes –, qui furent seigneurs de Jodoigne.

Glimes fut donc, jadis, le siège d'une puissante seigneurie dont les titulaires présidèrent également aux destinées de la cité où d'aucuns d'entre eux possédèrent le château disparu de Molembeisoul et le bel immeuble de La Vicomté.



Ci-dessus : la tombe de Glimes, tumulus belgo-romain de 11 mètres de haut sur 50 mètres de diamètre.

Ci-dessous : Chapelle Notre-Dame du Marché à Jodoigne : cénotaphe des comtes de Glymes avec gisants du comte et de la comtesse morts respectivement en 1668 et 1671.



A côté des ombres des dynastes locaux, le passé de Glimes place, entre autres, celle de Philippe-Michel Buonarroti dont le regretté Edmond Bourguignon, dans un de ses articles, disait : « C'est à Glimes que le révolutionnaire italien Buonarroti, ami du communiste Babeuf, vint se réfugier et mourir, en 1835... » Né à Florence en 1761, Buonarroti (à qui feu Julien Kuypers a consacré un essai intitulé *Les Égalitaires en Belgique – Buonarroti et ses Sociétés secrètes*) fut l'un des plus grands conspirateurs de son temps. Expulsé de Suisse, indésirable en France, s'évada pendant un certain temps en Belgique et séjourna à Glimes, vraisemblablement en 1824, mais n'y termina pas ses jours. En effet, rentré en France, il s'éteignit à Paris en 1837.

D'autres ombres hantent le passé du village : celle d'un certain Glimius, propriétaire foncier lui ayant laissé son nom; et celle des Gallo-Romains ayant élevé la pyramide conique appelée « Tombe de Glimes ». Déjà cité par Edmond Bourguignon notaire, à Glimes, le relief est plus mouvementé que généralement partout ailleurs en Hesbaye, que ce soit le cours de la Grande Gette y est particulièrement pittoresque que :

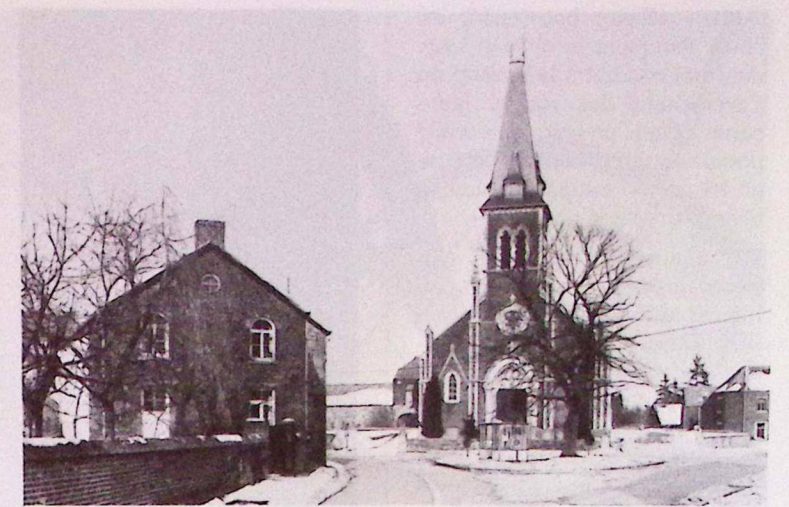
« Du fond de la vallée le soleil s'élève rapidement vers le Sud

La jolie place de Glimes dominée par son église dédiée à saint Joseph.

jusqu'au magnifique tumulus romain de Glimes, un des plus beaux, un des plus grands de la Belgique entière... »

Le tumulus ou « Tombe de Glimes », en effet, a environ 50 m de diamètre à la base et sa hauteur avoisine les 11 m. Il est entièrement recouvert de bois et de broussaille, tant et si bien que sa forme conique originelle a disparu visuellement sous une sorte de sylvestre calotte plus ou moins sphérique. Dans son guide de *La Route des Six Vallées*, Yves Boyen fait remarquer que ce tumulus « est pratiquement le seul du genre à avoir gardé son muret de base. Le caveau a, hélas, été saccagé au cours des siècles... ».

Proche du tracé de la vieille chaussée Brunehaut, dont quelques tronçons subsistent dans la région, le tumulus de Glimes est, disait Ortélius il y a nombre de siècles, l'un de ces « tertres (qui) ont été élevés exprès pour recouvrir des restes des Romains... ». Plusieurs tumuli, dont ceux de Cortil-Noirmont, ont permis aux archéologues de faire, à la faveur de fouilles méthodiques, des moissons fruc-



tueuses dont, à Cortil-Noirmont précisément, une œnochoé en pâte vitreuse, un lézard en cristal de roche, une coquille finement ciselée dans de l'ambre, des pièces de monnaie, ... qui sont conservés aux Musées royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire à Bruxelles. Quasiment tous les tumuli datent du II<sup>e</sup> siècle de notre ère. La paix romaine régnait alors dans nos contrées et l'on a tout lieu de croire que les tertres en question, dont beaucoup ont été arasés le temps aidant, ont servi à recouvrir les urnes contenant les os calcinés et les objets familiers des

défunts, en l'occurrence des propriétaires de villas rurales ou grosses exploitations agricoles. On pense que le tumulus a été « introduit » chez nous par des Gallo-Romains ayant pris part à des campagnes militaires en Thrace où ils avaient pu apercevoir de semblables monuments funéraires surmontant les restes d'une ou plusieurs personnes, restes préservés – sous le tertre – par des chambres construites au moyen de rondins ou poutres de bois. Pour le reste, qu'y a-t-il à voir à Glimes?

Il y a l'église, bien sûr. Elle a de style néo-gothique et n'offre qu'un intérêt très mesuré.

Plus digne d'attention est la cure voisine. C'est un important bâtiment édifié durant les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle mais ayant été quelque peu remanié au siècle suivant. C'est d'alors que date la porte, qualifiée de « vénitienne » par Yvonne du Jacquier dans son ouvrage sur les *Beaux Presbytères en Brabant*. Yvonne du Jacquier

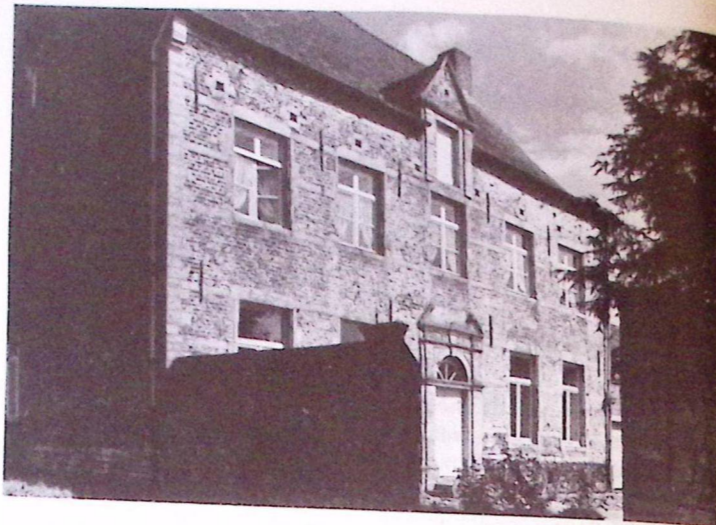


Glimes : le corps d'habitation de la Cense del Tour a été aménagé dans une tour fortifiée d'origine médiévale.



ajoute : « Deux buis taillés en boule flanquent le chemin intérieur qui conduit à la maison où s'accrochent des rosiers grimpants... Dans un coin, une vieille pompe, oubliée dans la verdure et les roses trémières, semble rêver à un passé plus actif ».

Il y a aussi, évidemment, plusieurs grosses fermes plus ou moins anciennes – XVIII<sup>e</sup> ou XIX<sup>e</sup> siècle – avec, parfois, porche monumental et grange de capacité relativement importante. La plus remarquable de ces exploitations est la Cense del Tour et c'est vraisemblablement là que Buonarroti a séjourné en



1824, venant de Bruxelles où il logea à l'hôtel du Grand Miroir, rue de la Montagne, avant de louer un gami. A Bruxelles, le « premier révolutionnaire professionnel », qui se faisait appeler Raimond, eut quelques protecteurs ou amis dont le député libéral François Anspach et l'ancien conventionnel Vadier, qui était Français.

La Cense del Tour a été construite au départ d'un donjon ou tour massive, du genre « tour des Sarrasins » (comme, pour ne pas quitter la région, la « tour Griffon » de Corbais), remontant au XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle. Le corps de logis occupe précisément les deux niveaux inférieurs de ce formidable donjon seigneurial. L'édification des autres bâtiments comme l'aménagement de la tour en lieu d'habitation permanente se situent à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Au fil du temps, des adjonctions et transformations ont été apportées à cet ensemble, que l'on découvre en contournant l'église.

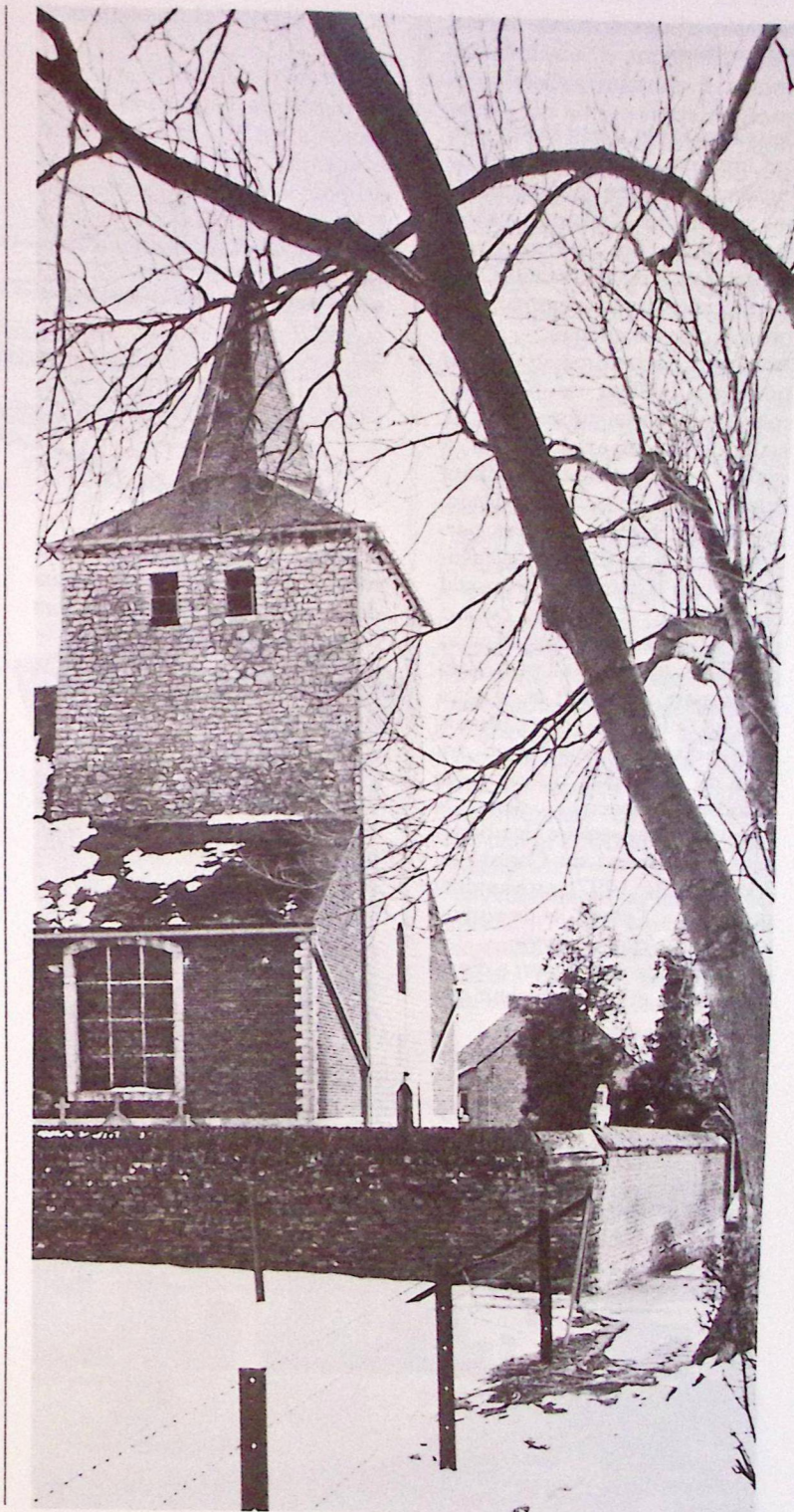
*En haut de la page : l'élégant presbytere de Roux-Miroir date de 1729. Ci-contre : l'église Saint-Martin, Roux-Miroir, abrite de remarquables fonts baptismaux, d'origine romane.*

### A Roux-Miroir, terre de chouannerie...

Les soldats de la République française eurent du fil à retordre, non seulement en Bretagne et en Vendée notamment mais également chez nous, en Campine, dans le Luxembourg et en Brabant, à cause de l'opposition armée des paysans aux principes dont ils étaient les représentants et les défenseurs. En Brabant, la « Guerre des Paysans » eut quelques héros dont Charles Jacquemin de Loupoigne – le plus connu – et Antoine Constant de Roux-Miroir. « Henri Conscience, fait observer Yvonne du Jacquier, l'évoque dans son ouvrage (N.D.L.R.) : « De Boerenkrieg », sous le nom de Général Constantin de Roux-Miroir. Il semble que le personnage réel fut une sorte de tête chaude qui, après avoir participé à la guerre des paysans, fit, comme bon nombre de nos compatriotes, confiance aux Français qui – croyaient-ils – nous apportaient la liberté. Constant fut nommé agent municipal mais, probablement déçu par la réalité des choses, il se mit en 1798 à la tête d'une bande de paysans révoltés et connut un certain succès. Toutefois, il ne put tenir longtemps face à une troupe armée et organisée; fait prisonnier par l'occupant, il fut condamné à mort et fusillé à Tournai le 3 février 1799... ».

En réalité, les Français n'étaient pas foncièrement antipathiques aux Hesbignons dont l'opposition se justifiait surtout par ce fait : la conscription, mise en application par le Directoire, et par la dépréciation sensible de l'argent suite à ce que l'on a appelé « la banqueroute des

*Roux-Miroir : l'église Saint-Martin a conservé sa vigoureuse tour romane.*





*Piètrebais ne manque pas de charme même en hiver.*

deux tiers ». Or, il faut savoir – ce qui importe – que le paysan de Hesbaye, comme la plupart de ses semblables d'ailleurs, était et est, aujourd'hui encore, très « capitaliste » de mentalité. C'est là une constatation, non un reproche ou une critique.

Antoine Constant, généralement nommé Constant de Roux-Miroir, n'est certainement pas la seule figure du passé local à mettre en lumière. Etudiant quelque peu l'histoire du village, on voit se profiler d'autres personnages. Il a déjà été fait allusion à l'un d'entre eux : Arnould de Walhain. En 1234, celui-ci céda gratuitement, aux moines de Villers, tout ce qu'il possédait, d'une part, à Incourt et, d'autre part, à « Roues » ou « Rues », c'est-à-dire à Roux-Miroir. Le nom de la localité, orthographié « Rodium Speculi » dans le « pouillé » (ou registre des bénéfices paroissiaux) du Concile de Jodoigne de 1497, proviendrait de « rodo », l'essart, et de « miratorium », le point de vue.

Des points de vue, il y en a d'une magnifique et verte ampleur car,



à Roux-Miroir, l'altitude est – en moyenne – de 140 m au-dessus du niveau de la mer et, dès lors plus élevée – de 10 à 30 m! – que partout aux environs. Au seuil de l'église, elle est de 142 m.

Cette église fut romane ainsi qu'une vieille gravure d'Harrewijn l'atteste. Elle a été transformée en style classique au XVIII<sup>e</sup> siècle et, aussi, agrandie par l'adjonction de bas-côtés et allongement de la nef qui se termine par un chevet plat. Des modifications lui ont été apportées au XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, elle a



*Roux-Miroir : la robuste femme du Grand Haquedeau.*

conservé, de la construction primitive, la vigoureuse tour occidentale, légèrement en talus, de plan barlong, munie d'étroites fenêtres et pourvue d'une flèche du XV<sup>e</sup> siècle. Les piles et murs de la nef sont également des vestiges de l'église primitive, mais transformée. Le chœur et la travée orientale des nefs sont en briques et pierre blanche. Placée dans le prolongement du chœur, la sacristie possède un plafond orné de stucs Louis XV.

Dédiée à saint Martin (et une telle dédicace est presque toujours une preuve de grande ancienneté, ce qui se vérifie ici!), l'église de Roux-Miroir détient plusieurs belles pièces de mobilier des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, deux bénitiers gothiques, un calvaire en bois d'époque Renaissance, des statues ou statuette dignes d'attention et, surtout, des fonts baptismaux d'origine mosane remontant au XIII<sup>e</sup> siècle d'après feu le comte Joseph de Borchgrave d'Altena. Nous lisons à leur sujet, dans **Patrimoine roman en Brabant wallon**, ouvrage publié en 1985

par la Fédération Touristique de la Province de Brabant, les précisions que voici :

« La cuve circulaire est en calcaire. Elle est entourée de quatre têtes, dont deux sont endommagées, qui sont séparées par de petites arcatures supportées par des colonnettes simples. La cuve reposait sur un tambour flanqué de quatre petites colonnettes. Actuellement, il ne reste plus que le tambour qui repose sur une base rehaussée de griffes aux angles... »

Méritent aussi l'intérêt les pierres tombales gravées aux noms d'anciens pasteurs, dont un chanoine prémontré de l'abbaye d'Heylissem, mort en 1838, et d'autres personnes dont le maître François Stoufs, fermier de profession, disparu en 1801 à l'âge de 49 ans. Les plus anciennes dalles funéraires datent du XVIII<sup>e</sup> siècle, époque où l'édifice roman a subi les adaptations que l'on sait.

Si l'église est fermée, il y a lieu – à Roux-Miroir comme partout ailleurs – de s'adresser au presbytère. Celui du village où nous sommes est situé au 9 rue de Patruange (téléphoner de préférence au préalable au n° 010/88.83.33), c'est-à-dire près du chevet de l'église. Il est défendu par un mur percé d'un porche à pilastres. Le logis, qui indique l'année de sa construction : 1729, a fort belle allure avec son imposte en plein cintre surmontée d'un fronton en arc brisé de style Renaissance.

Enfin, à Roux-Miroir comme dans tous les villages de l'« entité » d'Incourt (et comme partout ailleurs en Hesbaye), on s'attardera devant quelques maisons ayant du caractère et face à plusieurs belles fermes anciennes dont, d'abord et surtout, celle du Grand Haquedeau, érigée au XVII<sup>e</sup> siècle.

### Piètrebais ou la nostalgie...

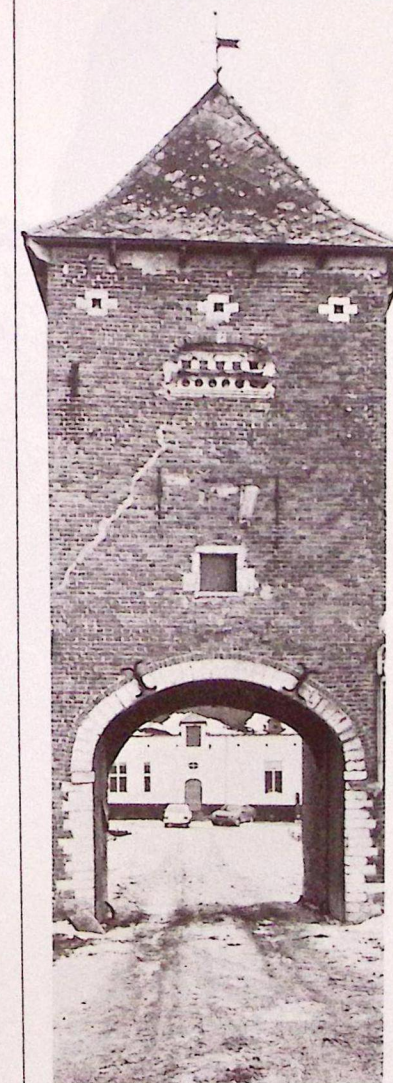
Non, ce n'est pas parce que Piètrebais se situe au terme de notre itinéraire que nous éprouvons une certaine nostalgie... mais parce que le village n'a plus d'église – elle a été livrée à la pioche du démolisseur! – et que son ancienne cure, bâtie au XVIII<sup>e</sup> siècle, se délabre. Piètrebais, qui fut un alleu de l'abbaye mosane de Waulsort et s'appela jadis « Petrebais le Harut » (ce qui signifie « le ruisseau de Peter

hérissé de rochers »?), n'a plus grand-chose à montrer : quelques vieilles maisons à colombages, un ancien relais de poste (1818) et quelques fermes parmi lesquelles il faut accorder la préférence à celle des Deux Chises, élevée au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Piètrebais, dont le nom est porté par un château remarquable mais implanté dans la terre de Grez-Doiceau au confluent du Piètrebais et du Train, possède – précisément en direction de Grez-Doiceau – un hameau, celui de Chapelle-Saint-Laurent, où une petite halte est recommandée, pour deux raisons : l'église et l'environnement.

L'église, évidemment consacrée à saint Laurent, est un édifice néo-classique, sans grand mérite architectural, ayant été bâti au XIX<sup>e</sup> siècle. Son mobilier, dont le maître-autel, les autels latéraux et quelques autres éléments, n'est pas dépourvu de valeur. Quelques œuvres d'art, dont un buste-reliquaire de saint Laurent, datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, sont à retenir.

L'environnement, enfin, est fort agréable. Nous avons atteint l'extrémité du plateau hesbignon et le sol descend, tout comme l'eau du Piètrebais, vers la vallée du Train. Le paysage semble rebondir, souplesment, de colline en bosquet, de creux en croupe, vers Beusart et son château, Cocrou et son pittoresque, Biez et son église dressée en pavois, puis Hèze et ses sapinières. On pourrait se croire en Ardenne. Nous sommes toujours en Brabant.



*Piètrebais : porche-tour d'une des fermes des Deux Chises.*



# Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire L'Égypte à Bruxelles

par Michel DEFOSSEZ

Avec l'exposition consacrée, il n'y a guère, à la femme au temps des Pharaons, Bruxelles s'est mise à l'heure égyptienne pendant quelques mois. Une fois de plus, on a pu se rendre compte de l'enthousiasme incommensurable du grand public pour l'antiquité égyptienne. Tenter d'expliquer ce phénomène serait une gageure plus qu'ennuyeuse dans le cadre de cet article; qu'il me soit seulement permis d'invoquer, à titre d'explication sommaire, la fascination et le dépaysement que suscite en chacun de nous la contemplation d'œuvres égyptiennes. Leur âge, la maîtrise technique dont elles sont l'éclatant témoignage et la sensibilité qui s'en dégage en font leur beauté, une beauté d'autant plus admirable qu'elle s'intègre dans un univers mental idéologique et théologique, symbolisant ainsi un art ayant su joindre l'utile à l'agréable. Point n'est besoin d'attendre le



Buste d'Aménophis II.

passage d'une prochaine exposition itinérante pour pouvoir à nouveau se laisser envoûter par le mystère et le charme de l'art égyptien. On oublie souvent que nos Musées royaux d'Art et d'Histoire (Musées du Cinquante) recèlent une importante collection d'antiquités égyptiennes couvrant largement les différentes phases de l'histoire égyptienne depuis le néolithique jusqu'à la période copte.

Les objets qui la composent n'ont pas, dans l'esprit du grand public, une notoriété à ce point établie qu'elle oblige à une visite lors d'un séjour dans la capitale, comme on se doit de le faire à Paris, Londres ou Berlin.

Et cependant, parmi d'autres, la « Dame de Bruxelles », le portrait de la reine Tiye et le papyrus Léopold II sont célèbres dans le monde égyptologique.

Dès lors, tenter de sensibiliser « l'honnête homme » à cette collection digne d'intérêt nous a semblé œuvre utile. Pour ce faire quoi de plus agréable que de parcourir ensemble les salles égyptiennes du musée en discutant au hasard des pièces exposées sur la fonction et le symbolisme de ces dernières et sur l'évolution générale de cet art égyptien immuable seulement en apparence.

On connaît très peu les origines de l'art égyptien. La période préhistorique (salle 1), qui commence dans la nuit des temps et se termine lorsque débute l'histoire dynastique de l'Égypte aux environs de 3100 avant Jésus-Christ, offre à notre regard des œuvres familières aux préhistoriens mais qui ont peu de rapport avec ce qui correspond dans notre esprit à l'art égyptien traditionnel.

Rien ne laisse prévoir l'éclosion brusque et extraordinaire de cet art dès la fin du quatrième millénaire avant notre ère.



Tête présumée de la reine Hatshepsout.

Dans la salle 1, la stèle du roi Den est remarquable à plusieurs titres. Elle constitue en effet l'unique témoignage parvenu jusqu'à nous de ce pharaon, le quatrième ou le cinquième de la 1<sup>re</sup> dynastie (vers 2800 avant Jésus-Christ).

Il est émouvant dès lors de songer que seule cette minuscule inscription a permis de sortir ce personnage de l'oubli. Son nom (le signe de la main se lit « d » et le signe de l'eau « n ») est inscrit à l'intérieur d'un palais schématisé au-dessus duquel se tient en protecteur le dieu faucon Horus, symbolisant sans doute le pharaon lui-même.

Signalons toutefois que la majeure partie de la stèle a été reconstituée et que seule la partie comprenant l'inscription et les membres inférieurs du faucon est d'origine.

Ce genre de stèle se dressait généralement de chaque côté de l'entrée de la tombe du pharaon. De l'autre côté de la salle se trouve l'une des plus vieilles représentations de femme attestées dans l'art égyptien (début 3<sup>me</sup> dynastie, vers 2700 avant Jésus-Christ). Aucune inscription ne nous renseigne sur l'identité de cette femme qui fut simplement baptisée « la Dame de Bruxelles ».

Cette statue funéraire, prévue pour servir magiquement de support corporel à l'âme de la défunte, est déjà représentative de la statuaria égyptienne classique : respect de la loi de frontalité, regard fixe tendu vers l'au-delà, attitude hiératique, les jambes jointes, la robe étriquée. La tête assez volumineuse par rapport au reste du corps se libère encore difficilement du cou et des épaules. C'est là une

A cette date, tout apparaît comme bien défini : non seulement l'art mais aussi l'institution de la double royauté sur la Haute et la Basse Égypte, le système d'écriture hiéroglyphique, les composantes fondamentales de la religion et l'architecture monumentale en brique crue qui remplace désormais des matériaux fragiles comme le papyrus et le bois. Peut-être faut-il voir là l'influence d'un personnage génial et dynamique comme a pu l'être Ménéès, le fondateur de la première dynastie selon Manéthon, qui aurait habilement exploité les contacts que son pays entretenait sans doute à l'époque avec la Mésopotamie.

Toutes ces raisons nous obligent à parler d'un « miracle égyptien » précédant de loin son pendant grec, moins évident celui-là.



Modèle réduit de barque à usage funéraire.

caractéristique de cette période des débuts de la statuaire qui va bien vite disparaître et qui, ma foi, n'est pas dénuée de charme. La Dame de Bruxelles devait certainement appartenir à la haute société égyptienne pour avoir osé se faire représenter seule alors que l'usage de l'époque voulait qu'elle le soit en compagnie de son mari.

La salle consacrée au Moyen Empire (salle 2) va nous faire pénétrer plus avant dans le monde de l'au-delà. On peut apercevoir à gauche de l'entrée une enfilade de vitrines contenant des modèles réduits à thème varié : là une scène de navigation, ici l'abattage d'un bovidé ou l'engrangement du blé, plus loin le labourage des champs.

A quoi pouvaient bien servir ces représentations miniaturisées de scènes de la vie quotidienne?

Une fois son corps momifié et déposé dans le sarcophage, le défunt entamait la nouvelle phase de sa destinée. Sa tombe devenait son lieu de séjour éternel. Pour casser la monotonie d'un tel style de vie, il lui était toujours loisible d'accompagner Ré dans sa barque solaire lors de son voyage nocturne dans le monde infernal ou rejoindre Osiris dans son champ d'éternité où une parcelle de terre lui serait confiée.

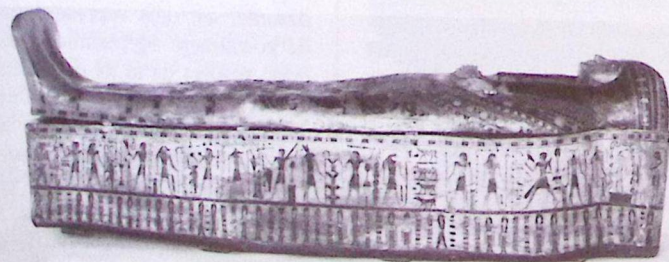
En outre, les contingences maté-



rielles de la vie terrestre restaient de mise dans l'au-delà. Il fallait donc veiller à pouvoir éternellement se sustenter, se désaltérer ou se distraire. C'est pourquoi les parois des tombes décrivent en long et en large les diverses activités indispensables à l'approvisionnement et au plaisir du mort telles que l'agriculture, la chasse, la pêche, l'élevage, les réceptions entre amis. Souvent le défunt lui-même est représenté assis face à une table remplie de victuailles en tout genre. C'est par l'entremise de la magie de l'image et du texte que toutes ces représentations devenaient réalité pour le mort et lui permettaient de survivre dans l'au-delà. Les modèles réduits participent à cette conception et ne sont qu'une variante des représentations picturales.

Si on veut se rendre compte « de visu » de l'univers feutré et magique de la tombe égyptienne, on pourra visiter le mastaba de Nefertitenef (salle 1) ou la reconstitution de la tombe de Nakht (salle 7).

La salle du Nouvel Empire (salle 3) présente au visiteur des por-



traits de personnages célèbres de l'histoire égyptienne. On remarquera surtout le profil du pharaon Amenophis II, le continuateur de la politique de conquête menée par son père, Thoutmosis III, dans les territoires asiatiques du Liban et de la Syrie. Ce fut un pharaon robuste dont les prouesses physiques sont volontiers vantées par les inscriptions.

Le musée du Cinquantenaire possède également de lui un buste retrouvé au cours des fouilles belges à El Kab, en Haute Egypte.

Il est regrettable que l'admirable profil de la reine-pharaon Hatshepsout, représentée ici avec les cornes du bélier amonien, soit sis dans l'autre pièce (salle 4) et ne permette pas ainsi au visiteur de procéder personnellement à la comparaison des traits de ces deux pharaons. On aurait pu alors constater que le portrait égyptien est loin d'être quelque chose de figé et de stéréotypé selon une idée largement répandue.

Le portrait de la reine Tiye, épouse du pharaon Aménophis III, est une des pièces les plus célèbres de la collection de Bruxelles. Elle fut acquise lors d'une vente publique à Paris en 1905, après avoir été découpée par des pillards dans la tombe d'un certain Ouserhat, chef du harem royal d'Aménophis III.

Un des plus beaux sarcophages de la collection des Musées Royaux (± 1000 avant Jésus-Christ).

Une canope représentant Amset, présentée à la garde du foie.

On remarquera ici la finesse des traits de la reine, encore jeune à l'époque. Elle est coiffée du diadème des reines, normalement surmonté de deux hautes plumes, et sur son front se dressent les deux uraeus symbolisant la Haute et la Basse Egypte.

C'est peut-être l'occasion de rappeler ici les critères traditionnels du portrait égyptien : tête de profil, œil de face, bouche trois-quarts face, le torse de face, le sein de profil, les jambes (non visibles ici) de profil.

Cela témoigne en fait du souci égyptien de représenter chaque objet sous son angle le plus caractéristique afin qu'il soit le plus reconnaissable possible. Avouons que ces personnages, en théorie tout à fait désarticulés, ne choquent pas du tout le regard.

L'artiste égyptien a réellement su amalgamer ces différents points de vue en un tout harmonieux qui est, somme toute, le résultat d'une approche de la réalité différente de la nôtre.

Toutankhamon est lui aussi présent dans la galerie du Nouvel Empire (salle 4). Sa tête sculptée et son collier retiendront l'attention du visiteur et permettront à ce dernier de susciter son imagination à propos de ce pharaon rendu célèbre par la découverte de sa tombe inviolée, en 1922, mais à propos de la vie duquel on se perd en conjectures. Fut-il le fils d'Aménophis III et de la reine Tiye, et par là même, le frère d'Akhenaton, le réformateur religieux? Ou au contraire fit-il partie de la progéniture de ce dernier? Ne fut-il pas tout simplement de souche non-royale?

Sa mort est aussi mal connue que sa naissance. Beaucoup prétendent qu'il est mort avant sa



vingtième année, lors de sa neuvième année de règne. Tout récemment, un égyptologue de l'université de Chicago, Edward Wente, a réexaminé les critères de datation des momies royales. Il en est arrivé à la conclusion que Toutankhamon était âgé d'environ 25 ans lors de son décès.

Ces conclusions peuvent remettre en cause beaucoup d'hypothèses concernant la parenté et la durée de règne de ce pharaon. Toutankhamon n'a pas fini de faire parler de lui, surtout depuis la découverte, en ce début d'année, de la tombe de Maya, un de ses proches collaborateurs!



La galerie latérale est principalement consacrée aux documents écrits.

Parmi la série de stèles exposées, la plus remarquable est sans conteste celle de May, « scribe des offrandes divines consacrées à tous les dieux ». Représenté en bas à droite, il a dédié sa stèle à Osiris présent dans le registre supérieur, assis sur son trône en compagnie d'Horus « vengeur de son père » (qui n'est autre qu'Osiris) et d'Isis « la grande, mère des dieux ».

La triade divine reçoit l'hommage du pharaon en titre Séthi I<sup>er</sup> et de son « premier fils royal, fruit de ses entrailles, le révérend Ramsès » qui n'est autre que le futur Ramsès II.

Le texte de la stèle rend hommage à Osiris, le maître du royaume des morts.

Plus loin, la statuette de l'architecte et scribe royal Khay est à juste titre célèbre. Creusée à l'intérieur, sa cavité recelait un papyrus relatant les résultats d'une enquête judiciaire effectuée en l'an 16 du pharaon Ramsès IX (vers 1125 avant Jésus-Christ) à propos du pillage d'un certain nombre de tombeaux de la nécropole thébaine.

Le pillage des tombes royales était devenu un tel fléau dans l'Égypte ancienne qu'une centaine d'années plus tard, les momies des plus célèbres pharaons durent être transportées en secret, de cachette en cachette, afin d'échapper à la profanation ultime, celle de la momie. Finalement certaines aboutirent dans le tombeau d'Aménophis II et d'autres dans un ancien hypogée situé non loin de Deir-el-Bahari. C'est là que Victor Loret les découvrit à la fin du siècle dernier.

La salle des sarcophages nous fait pénétrer de plain-pied dans le royaume des morts. Quoi de plus représentatif de la civilisa-

tion égyptienne que ces innombrables « mangeurs de chair » (telle est la signification du mot sarcophage) présents dans tous les musées du monde?

Hérodote, historien grec du V<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ, nous a laissé le récit des techniques égyptiennes de l'embaumement : « D'abord, avec un crochet de fer, ils extraient le cerveau par les narines; mais ils n'en retirent ainsi qu'une partie; ils dissolvent le reste avec certaines drogues.

Ensuite, au moyen d'une pierre coupante d'Éthiopie, ils pratiquent une incision le long du flanc et vident le corps de tous ses viscères; dans l'intérieur ainsi nettoyé, ils font passer du vin de palmier et pulvérisent des substances aromatiques; puis, il emplissent le ventre de pure myrrhe broyée, de casse et des autres aromates connus, à l'exception de l'encens; enfin ils le recourent ».

Après avoir retiré du corps les viscères putrescibles (à l'exception du cœur), on imprégnait le cadavre de natron sec pendant 70 jours. Cette opération avait pour effet d'absorber toute l'humidité des tissus. Finalement, le corps desséché était lavé et enveloppé de plusieurs centaines de mètres de bandelettes entre lesquelles on intercalait diverses amulettes magiques destinées à assurer la protection et la conservation du corps pour l'éternité. Ainsi en est-il de ces scarabées dits « de cœur » (salle 5) qui sont tous gravés du chapitre 30 du « livre des morts » dans lequel il est dit : « O mon cœur du plus intime de mon être! Ne te dresse pas contre moi en témoin devant le tribunal... Car tu es le dieu qui est dans mon corps, mon créa-

teur qui entretient mes membres! »

Quant aux viscères, ils étaient enfermés dans les vases appelés « canopes » par les antiquaires du XIX<sup>e</sup> siècle et qui représentent en fait les quatre fils d'Horus : Amsset (tête d'homme), Hapi (tête de babouin), Douamoutef (tête de chien) et Qebehsenouf (tête de faucon), tous quatre préposés à la garde du foie, des poumons, de l'estomac ou des intestins.

La section égyptienne des Musées du Cinquantenaire ne manque pas d'œuvres dignes d'intérêt. Il ne nous est malheureusement pas possible ici de nous attarder sur chacune d'elles. Des brochures consacrées aux divers aspects de la collection permettent d'ailleurs au visiteur curieux d'en savoir plus sur place. Puissent ces quelques pages éveiller chez certains le désir de venir contempler le patrimoine égyptien du Cinquantenaire et de s'interroger sur sa signification profonde ainsi que sur la place qu'il occupe au sein de la grande aventure artistique de l'humanité!



Stèle du roi Den (en grande partie restaurée).

# Le Jeu de Jean et Alice et son support historique

par Jean MARTIN et Marcel GODFROID

**A** l'occasion de son Jubilé, le Syndicat d'Initiative de Wavre reprend le Jeu de Jean et Alice, créé en 1954 à l'initiative de l'abbé Jean Pensis, membre du Comité du Carillon. Quel est le support historique du Jeu?

Dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, un marché existe à Wavre. Les habitants de Haute-Wavre, par opposition à Basse-Wavre, vont peu à peu se détacher de l'exploitation exclusive de la terre et s'adonner au commerce. Cette mutation économique va se développer tout au long du XII<sup>e</sup> siècle : le bourg de Wavre, groupé autour de l'église paroissiale, passe ainsi de l'économie fermée du domaine rural, géré par le seigneur de Wavre, à l'économie ouverte de marché; le domaine appartient aux comtes de Louvain, futurs ducs de Brabant. Le développement de l'agglomération est favorisé par l'existence d'un carrefour important à la place de l'Hôtel de Ville, où se croisent les grands chemins de Bruxelles-Namur et de Nivelles-Louvain.

Liés par leurs activités commerciales, les habitants se constituent en communauté propre, se distinguent de ceux du domaine rural, principalement groupés au hameau de Basse-Wavre. Ils





constituent une force face au pouvoir seigneurial, mais le régime auquel ils sont soumis les empêche de développer leurs activités commerciales. Le seigneur et la communauté doivent inévitablement s'opposer ou composer. Les bourgeois de Wavre, déjà cités en 1209, ont pour objectif l'octroi d'une franchise. Or, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, le duc de Brabant Henri I<sup>er</sup> entame une politique de concession forcée ou volontaire de franchises en faveur de nombreuses localités rurales. Le bourg de Wavre en a bénéficié. Au début de l'année 1222, les bourgeois de Wavre formulent une demande en ce sens auprès du duc de Brabant avec l'accord de leur seigneur Godefroid, de son gendre et d'autres seigneurs. Cette demande est bien accueillie et, le 23 avril 1222, le duc octroie aux Wavriens « eandem libertatem per omnia... quam burgenses nostri habent in Lovanio ». C'est en fait la concession du droit de Louvain. Cette franchise a été confirmée plusieurs fois et, la première fois, par le duc Jean I<sup>er</sup> en 1293.

La communauté de fait des bourgeois devient une entité juridique et politique avec sa gestion propre et son droit d'intervention dans l'administration de la cité. Libérés de certaines contraintes propres au régime seigneurial, les bourgeois vont donner une impulsion nouvelle à leurs activités commerciales et assurer la prospérité de la ville à travers les siècles.

Sur le plan juridique, les bourgeois obtiennent le droit de faire appel au sergent dans les limites de la franchise, ainsi que l'obligation pour la cour échevinale de tenir « jour de loy » dans les trois jours de leur arrestation, sauf crime; les bourgeois sont garantis contre les lenteurs de la procédure et ont ainsi la possibi-

lité de s'installer où ils veulent dans la franchise, aussitôt sortis de prison, leur permettant de continuer commerce et activités commerciales sans entraves : c'est une sorte d'« habeas corpus » local.

Au niveau économique, les privilèges sont des plus avantageux et favorisent les transactions commerciales. Ils allègent notablement la charge des divers droits perçus tant à Wavre qu'au-dehors.

1. Un bourgeois de Wavre est exempt de tonlieu dans tout le duché de Brabant et spécialement à Bruxelles et à Louvain.
2. Il ne doit ni maltote ni winage à Wavre et à Louvain.
3. Il ne doit qu'un demi-droit de louche et un demi-droit de hallage en la halle de Wavre.
4. Il est exempt dans tout le Brabant du droit de demi-louche sur les grains croissant sur ses terres.
5. Si un bourgeois paie un droit qui réclame l'usage du stier ou de l'estriche, il a priorité sur les afforains.

Pourquoi les Wavriens et les auteurs du Jeu ont-ils attribué l'octroi des libertés communales au seigneur Jean de Wavre et à dame Alice, son épouse, qui gèrent Wavre à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle? Il faut savoir que ceux-ci sont les derniers représentants de la lignée des Wavre. Comme ils n'ont pas d'héritiers, ils cèdent leur terre de Wavre, en 1292, au duc Jean I<sup>er</sup> de Louvain avec réserve d'usufruit viager. Le sentiment a prévalu sur l'histoire et c'est ainsi que leur a été attribué l'octroi des libertés communales. Une première expression de ce sentiment a été la création, en 1928, des géants Jean et Alice.

Ces géants sortent à l'occasion de chaque jour de liesse populaire et représentent Wavre à

nombre de manifestations folkloriques extérieures.

Lorsqu'en 1954, à l'occasion de l'inauguration du carillon installé dans le clocher de l'église décennale Saint-Jean-Baptiste, le comité organisateur cherche une manifestation populaire pour célébrer l'événement, c'est tout naturellement que l'abbé Jean Pensis, cheville ouvrière du Comité et vice-président du Cercle Historique et Archéologique, songe aux seigneurs Jean et Alice. Il demande au docteur Auguste Brasseur-Capart d'écrire les paroles d'un chœur qui pourrait être chanté au pied de la tour de l'église et qui aurait pour thème la commémoration de la remise de la charte. Auguste Du Pont Del Sart, professeur de musique à l'Athénée royal de Wavre, en compose aussitôt la musique. Des chantres se proposent pour exécuter les premiers airs. C'est avec ces éléments que Norbert Patiny met en scène les prémices de ce qui est devenu le Jeu de Jean et Alice. Il fut présenté au public le jour de Pâques, soit le 18 avril 1954, et repris à la demande générale en septembre.

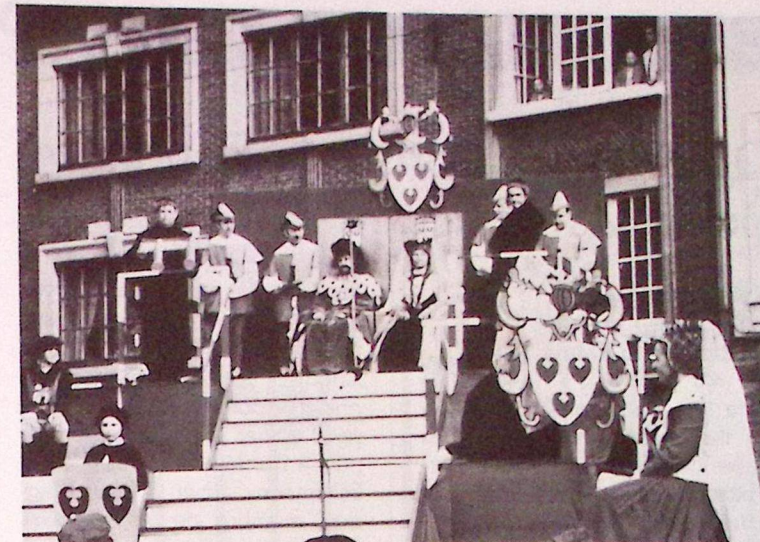
En 1958, le Jeu se complète avec la participation de ballets et est interprété les 19 et 20 juillet à l'occasion de l'Exposition Universelle de Bruxelles; les représentations se donnent à la nuit tombée, à la lueur des torches, et l'éclat des projecteurs fait chatoyer les costumes.

1972 : 750<sup>e</sup> anniversaire de la remise de la charte des Franchises et Libertés Communales. De nouveaux chœurs et textes sont ajoutés au Jeu; la mise en scène est améliorée. Le Jeu, conçu comme un dialogue entre le peuple et les seigneurs de Wavre, est un Jeu de foule qui rencontre un remarquable succès grâce à la collaboration et au dynamisme de tous.

1987 : le Syndicat d'Initiative célèbre le cinquantenaire de sa création. Quoi de plus naturel que de demander à Norbert Patiny de reprendre le Jeu de Jean et Alice, chaque fois exécuté pour célébrer un événement marquant. Le texte et la musique ont acquis leur maturité; rien ne peut plus être modifié, ses deux auteurs nous ayant quittés.

La nouvelle mise en scène utilise au maximum les possibilités des textes complétés et de la technique moderne du spectacle. Il est devenu un jeu musical à grand spectacle, tour à tour chanté et parlé, mais aussi son et lumière. Les chiffres ci-après soulignent l'importance de l'effort déployé :

1. 250 m<sup>2</sup> de podium avec créneaux.
2. 400 participants dont : 150 choristes, 40 musiciens, 20 cavaliers, 40 danseurs, 50 figurants, 18 seigneurs, trompettes thébaines, tous en costumes moyenâgeux, sans oublier l'équipe administrative importante sans qui rien n'aurait pu être réalisé.
3. Jongleurs, cracheurs de feu, acrobates.
4. 3 géants.
5. 1 carillon.
6. 5 tours de 6 m de haut.
7. 4 portiques de 4,5 m de haut.
8. 1 tour de direction.
9. 170 projecteurs, 26 micros, 12 haut-parleurs, 2 projecteurs poursuite.



Quelque trente couturières confectionnent les costumes des quatre cents exécutants dans un ouvroir mis à leur disposition par la Ville de Wavre.

Toutes ces participations sont bénévoles; il n'empêche que le coût de la réalisation technique est important. La Fédération Touristique du Brabant a montré, en diverses circonstances, tout l'intérêt qu'elle porte à la réalisation du Jeu qui devrait être repris tous les quatre ans. La Communauté française, pour sa part, examine notre projet avec la plus vive attention. De nombreux mécènes ont proposé leur aide.

Les représentations se donneront sur la place Cardinal Mercier, au pied de l'église Saint-Jean-Baptiste les 28, 29, 30 et 31 mai prochains.

**Tous renseignements complémentaires et réservations :**  
Syndicat d'Initiative, Hôtel de Ville, 1300 Wavre.  
Tél. 010/22.74.44.



# EXPOSITIONS

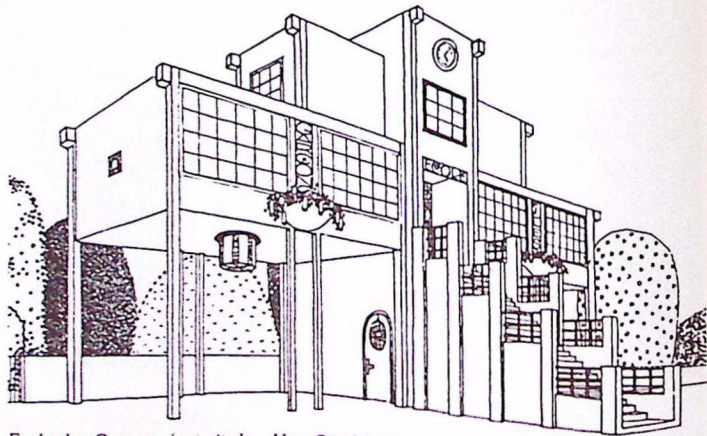
## Deux expositions à la Fondation pour l'Architecture

Rob Mallet-Stevens  
(1886-1945) et  
La fortune du Palais Stoclet

Une très intéressante exposition se tient présentement dans les salles de la Fondation pour l'Architecture, 55, rue de l'Ermitage à Ixelles (Bruxelles). Elle est centrée sur l'œuvre de l'architecte parisien **Rob Mallet-Stevens** (1886-1945) qui fut, avec P. Chareau, G. Guévrékian, Le Corbusier et A. Lurçat, l'un des rares protagonistes du Style International en France.

Contemporain de l'architecte Louis Süe à qui la même Fondation pour l'Architecture vient de consacrer une importante exposition, il traversera les mêmes milieux artistiques, partagera les mêmes clients, subira les mêmes influences et les mêmes fascinations, participera aux mêmes grandes expositions dont la fameuse exposition internationale des Arts Décoratifs de Paris en 1925. Mais là s'arrête la similitude, car Mallet-Stevens, à l'inverse de Süe échappera, dès ses études à la tradition académique de l'enseignement et soutenu par une démarche logique et rationnelle tout en étant soucieux d'hygiène, de clarté et de matériaux nouveaux, il s'efforcera de construire « simple et net ». Comme il le déclara lui-même, « Rationnel, le logis de demain sera commode, habitable, simple et clair, parce que ce sont là ses véritables devoirs. S'il y satisfait, il réalisera un ordre de beauté qui n'est pas en soi inférieur aux autres... ».

Mais ce qui, au départ, devait marquer l'orientation du travail de Mallet-Stevens, se passa à Bruxelles. En effet, en 1905, son oncle, Adolf Stoclet, fit appel pour édifier sa résidence principale à l'architecte viennois Josef Hoffmann, élève d'Otto Wagner, membre de la Sécession viennoise. Mallet-Stevens eut, à plusieurs reprises, l'occasion de visiter l'immeuble au cours de sa construction (de 1905 à 1910) et même d'y loger une fois la maison terminée. Or, le Palais Stoclet, tant dans ses expressions plastiques que dans ses axes de composition, figure comme un moment constructif fondamental du vocabulaire de l'architecte parisien. Cet apport, évident dans ses premiers dessins, traverse toute son œuvre, s'y traduisant surtout par une approche particulière des problèmes formels de l'architecture. Les relations étroites, qu'il entretenait avec la Belgique, se pro-



Ecole des Garçons (extrait de « Une Cité Moderne », recueil de dessins d'architecture de Rob Mallet-Stevens, publié en 1922.

longeront après la guerre 1914-1918. Il connaît bien Victor Bourgeois et cite, comme exemple et modèle, le travail que ce dernier réalisa à la « Cité Moderne de Berchem-Sainte-Agathe (1922-1924). Une « cité moderne » est également le titre du recueil de planches d'architecture qu'il publia en 1922. Dans un style encore emprunt de l'influence hoffmannienne, bien que les traits mallet-stevensiens apparaissent dans certains bâtiments constituant une cité moderne, de la mairie au cercle populaire en passant par la prison et l'arrêt du bus... dont il montre la particularité. Une année plus tard, en 1923, commence sa véritable carrière d'architecte avec la réalisation de la villa du vicomte de Noailles, à Hyères.

L'exposition, organisée en 1986, à l'occasion du centenaire de la naissance de Mallet-Stevens, par la Délégation à l'Action Artistique de la Ville de Paris et présentée aujourd'hui à la Fondation pour l'Architecture, comporte une rétrospective de ses

# EXPOSITIONS

principales réalisations et aborde tous les domaines dans lesquels il s'illustra.

L'œuvre de Mallet-Stevens est présentée en trois parties correspondant aux trois facettes du talent de l'artiste :

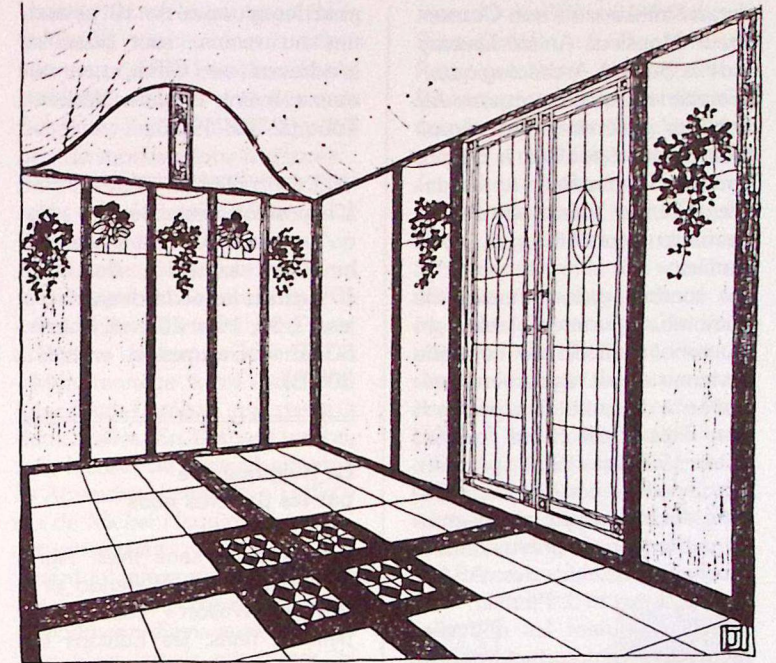
- son activité en tant qu'architecte;
- ses créations dans le domaine des arts décoratifs;
- sa participation dans la confection et la réalisation des décors de cinéma.

L'univers de Mallet-Stevens est recréé à l'aide, notamment de photographies anciennes et contemporaines, souvent signées de grands noms, de maquettes, meubles, plans, peintures et sculptures.

A cette occasion, un catalogue, de 160 pages, comportant de nombreuses illustrations en couleurs et en noir et blanc et réalisé sous la direction de l'historien d'art Jean-François Pichon, a été édité. Vendu au prix de 1.000 francs, il permet aux visiteurs de l'exposition de suivre, pas à pas, l'artiste dans les différentes étapes de sa fructueuse carrière.

★

Simultanément à l'exposition « Rob Mallet-Stevens », la Fondation pour l'Architecture et le Musée des Archives d'Architecture Moderne présentent une seconde exposition visant à mettre en évidence l'influence et l'impact exercés sur les architectes de l'époque et cela jusque dans les années trente par le Palais Stoclet à Woluwe-Saint-Pierre, réalisation prestigieuse et quasi révolutionnaire, due au talentueux architecte viennois, Josef Hoffmann, l'un des tenants de la Sécession viennoise.



Josef Hoffmann : Projet de vestibule pour le palais Stoclet à Woluwe-Saint-Pierre.

Intitulée « La fortune du Palais Stoclet », cette exposition comporte trois volets : le premier consacré à Josef Hoffmann au Palais Stoclet (1905-1910), le second à l'époque 1900-1910 avec Hankar, Sneyers, Hammers, Pelseneer, Louis Süe, etc., le troisième enfin traitant de la période qui a suivi la première guerre mondiale avec les contemporains de Mallet-Stevens, Bourgeois, De Koninck, Brunfaut, Delville, Polak, etc. Elle présente, dans un décor très « viennois », un ensemble de documents d'archives (dessins et photographies anciennes), de pièces de mobilier et d'objets divers, ainsi qu'un tout nouveau reportage photographique réalisé spécialement pour l'exposition par Sylvie Desauw.

Les expositions « Rob Mallet-Stevens » et « La fortune du Pa-

lais Stoclet » sont ouvertes au public du mardi au vendredi, de 12 h 30 à 19 heures, le samedi de 11 à 19 heures, jusqu'au samedi 9 mai 1987.

Fermé les dimanches et les lundis.

Droit d'entrée : 100 F par personne; étudiants : 75 F; groupes (minimum 10 personnes) : 50 F par personne.

Au CIRA, à Uccle :  
Tumuli belgo-romains  
de la Hesbaye occidentale

Le 6 mars dernier a eu lieu, dans les salles du CIRA, 291, avenue Brugmann, à Uccle, l'inauguration officielle d'une très intéressante exposition consacrée aux objets gallo-romains prêtés par le Musée Archéologique de Na-



# EXPOSITIONS

mur, à l'initiative de son Conservateur Monsieur André Dasnoy et de la Société Archéologique. Le matériel exposé comporte les mobiliers funéraires des *tumuli* anciennement fouillés à Séron, Hanret, Bois-de-Buis et Penteville. Ceux-ci furent étudiés et récemment publiés par Jean Plumier.

La tombe gallo-romaine de Sombrefe – vraisemblablement un *tumulus* nivelé de l'époque flavienne – est également présentée à la suite des premiers sites cités. Celle-ci fut fouillée, entre 1959 et 1962, par Ch. Léva, pour le compte de la Société Archéologique de Namur. Sa publication est prévue dans le prochain fascicule des ASAN, par Ch. Léva et J. Plumier.

A cela s'ajoutent les nouvelles recherches entreprises par le CIRA (suite aux travaux de M.J.P. Vasseur) avec la collaboration du Professeur J.J. Hus, autour du *tumulus*, ayant pour but l'examen des structures de la tombe et du fortin du bas-empire qui lui succéda.

Les deux publications mentionnées ci-dessous font office de catalogue et sont proposées au public :

– J. PLUMIER, *Tumuli belgo-romains de la Hesbaye occidentale : Séron, Hanret, Bois-de-Buis, Penteville dans Documents inédits relatifs à l'archéologie de la région namuroise*, 2, 1986, 128 pp.

– Ch. LEVA et J. PLUMIER, *Tombe gallo-romaine à Sombrefe dans Annales de la Société Archéologique de Namur*, 64-2, 1986.

Des panneaux, abondamment illustrés, accompagnent cette exposition. Des visites guidées,

pour les groupes de 10 personnes au moins, sont possibles (s'adresser au CIRA, une semaine avant la date désirée). Tél. : 02/343.49.13.

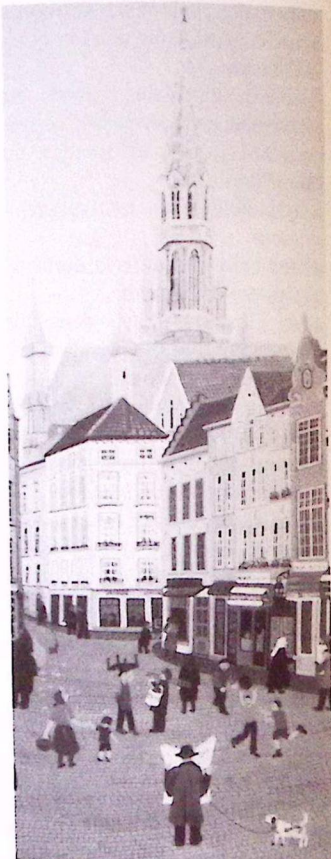
L'exposition est ouverte jusqu'au jeudi 30 avril inclus (du lundi au samedi : de 13 à 17 heures; fermé le dimanche et les 17, 18, 19 et 20 avril. Entrée : 50 FB – Groupes et enfants : 30 FB).

## La Belgique vue par les peintres naïfs

Jamais deux sans trois! Après « Bruxelles » et « Waterloo et le Brabant Wallon » vus par les peintres naïfs, les Editions Lacomte poursuivent leur promenade dans la Belgique naïve.

Le troisième livre de la série, « La Belgique vue par les peintres naïfs », vient de sortir de presse. A travers cet ouvrage, le lecteur se baladera de Damme à Chassepierre, de Tournai à Liège, en passant par Bruxelles, Lierre, Durbuy, Courtrai... Trente-neuf tableaux illustrent ce nouveau livre; ils sont accompagnés de textes dus aux plus belles plumes de notre littérature; des quatrains d'Arthur Haulot, ainsi que des textes de Gaston Compère, Fernand Cuvelier, Albert Henry, Thierry de Meulenaere, Olivier de Trazegnies, Albert Doppagne, Jo Gérard, Hervé Gérard, Lucien Gerke, Guido Gezelle, Sophie Godin, Georges Rodenbach, Fernand Severin, Robert Thilmans, Emile Verhaeren, Paul Willems. La préface est de Philippe Roberts-Jones.

Ce livre peut être obtenu au prix



Le Vieux Bruxelles a séduit plus d'un peintre naïf.

de 1.450 F. Une édition de luxe reliée en simili cuir et numérotée peut être obtenue au prix de 2.500 F; de ce montant une quote-part de 1.000 F sera versée à l'A.S.B.L. « Les Amis de l'Institut Bordet ».

Cet ouvrage, d'une qualité exceptionnelle, reproduisant, en quadrichromie, 39 œuvres de 20 peintres naïfs de renom, est présenté sous élégante couverture, pleine toile avec jaquette, au format 22,5 x 25,5 cm. Un livre-album qui ne déparera certes pas dans votre bibliothèque.

## Vient de paraître



### Let's meet in Brussels

Brussels Conventions, service de la Foire Internationale de Bruxelles, chargé de la promotion de Bruxelles en tant que ville de congrès et de conférences, vient d'éditer sa brochure '87 contenant un grand nombre de renseignements pour tous ceux qui veulent organiser une réunion dans notre capitale, le nombre de participants allant de la réunion d'entreprise d'une dizaine de personnes aux colloques ou grands congrès internationaux réunissant des milliers de participants.

Le document reprend les coordonnées des 103 membres de Brussels Conventions qui sont en mesure de répondre à tous les besoins engendrés par la tenue de toute forme de réunion ou de rencontre : centres de réunion et de congrès, hôtels et surfaces d'exposition, ou services les plus divers associés de près ou de loin à l'organisation de telles manifestations (traduction et interprétation, restauration, hôtesse...).

La brochure est disponible auprès de Brussels Conventions qui met gracieusement ses services (conseils et coordination) à la disposition des organisateurs de congrès.

Adresse : Foire Internationale de Bruxelles, Brussels Conventions, Place de Belgique, 1020 Bruxelles – Tél. 02/478.48.60.

### Guide Michelin Benelux 1987

Le fameux Guide Rouge Michelin fête cette année les dix ans de sa nouvelle présentation.

Vous y trouverez un large choix de 3.081 établissements sélectionnés pour le Benelux. Parmi les établissements « étoilés » de Belgique, l'année 1987 apporte peu de modifications majeures. Le « Château du Milord » à Elzennes et l'« Hostellerie Fox » à De Panne entrent au club.

A Bruxelles, le « Kolmer » perd son unique étoile tandis que la « Cravache d'Or » en perd une, la bonne opération revenant à « Mon manège à toi » de Woluwe-Saint-Lambert qui passe à deux étoiles. En Brabant wallon, à la localité de Genvall apparaît l'« Amandier », mais le « Trèfle à 4 » de Michel Haquin est curieusement absent.

Quant à l'information touristique de Waterloo, « bibendum » est décidément d'avis que l'Empereur n'est jamais passé par là! Prix de vente : 490 F.

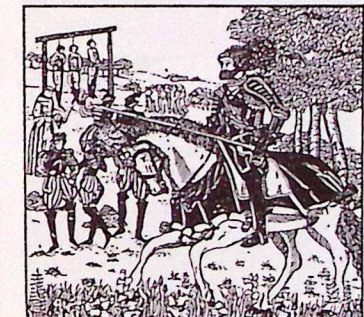
### Légendes du Hainaut

Poursuivant sur sa lancée, le Tourisme du Hainaut vient de publier un excellent ouvrage appelé à connaître un grand succès, dont l'auteur est Joseph Delmelle et qui a pour thème les « Légendes du Hainaut ».

L'auteur nous présente le légendaire wallon qui se révèle particulièrement copieux. C'est avec plaisir et curiosité que le lecteur découvrira nombre d'étonnants récits situés à mi-chemin du réel et du rêve.

De nombreuses légendes anciennes se sont perdues mais dans son ouvrage, Joseph Delmelle a pu en réunir une bonne vingtaine consacrées à Gilles de Chin, à Gilles de Trazegnies, à la

moniale de l'Olive, à l'ourse de Saint-Ghislain, à Bertrand de Beaumont, au versant méridional du Mont de l'Enclus, à la « vision » de Messire Hector, à Jehan aux Houssets, à la conversion de Maurosus, au juif appelé Jonathas, à Guillaume et Jehan, à l'immense ronde des sorcières, aux pierres venues d'on ne sait où, aux personnages à deux têtes, à « La Folle » d'Ecausines, à Josse Lebardeur de Pommerœul, à la colère de Fier-à-Bras, au Caillou-qui-Bique, aux arbres-fétiches, à Rolende et Oger, aux Gilles de Binche, aux saints qui se disputent, aux reliques de saint Vincent et enfin aux trésors cachés.



Sous une couverture en quatre couleurs, ce livre de 88 pages, comportant 11 dessins originaux dus à Françoise Derleyn, au format 20 x 20, peut être obtenu en versant la somme de 345 F, sous le code n° 45.096, au compte Banque Bruxelles Lambert n° 370-0890147-65 des éditions du Tourisme du Hainaut à Mons.

### Que faire avec vos potirons?

Bien des choses et même délicieuses, s'il faut en croire ce livre contenant 136 recettes à base de

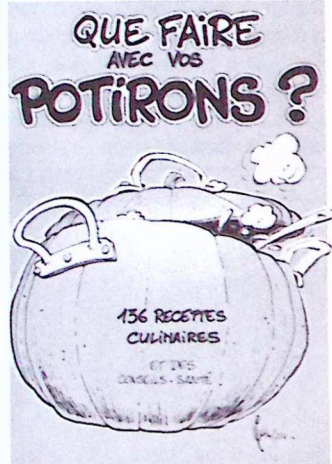


## Vient de paraître



cet amusant légume de la famille des cucurbitacés, rassemblées par Olga Monfils. Bien connu aux USA – les enfants en font grand usage pendant Halloween – le potiron entre à petits pas dans notre gastronomie et sa culture se répand rapidement dans nos régions.

Son centre de rayonnement est Tourinnes-Saint-Lambert (Walhain), dans l'Est du Brabant wallon où ont lieu chaque année le deuxième dimanche de septembre (13 septembre 1987) la



Foire aux Potirons, vaste rassemblement populaire, marché en plein air avec produits du terroir, journée des artisans et, bien sûr, organisation de nombreux concours de potirons (le plus lourd, le mieux décoré, etc.). La culture du potiron, c'est aussi toute une philosophie de la vie...

Édité par la Maison des Jeunes et de la Culture « Vivace », le livre est disponible au prix de 270 F, frais d'expédition inclus, par virement sur le compte 732-3150451-39.

### « Répertoire de l'Information 1987 »

INBEL vient de publier son guide annuel qui contient les renseignements pratiques sur les services de presse et de relations publiques des ambassades étrangères en Belgique, des organismes européens, du BENE-LUX, de l'O.N.U., de l'OTAN, du SHAPE, les cabinets ministériels et services d'information des différents Départements ministériels, du Parlement et des Conseils régionaux et communautaires.

On y trouve également les organisations de presse belge et étrangère, les partis politiques, les organisations patronales et syndicales, les quotidiens et les hebdomadaires belges, la radio et la télévision, les agences de presse et les agences photographiques.

La brochure peut être obtenue par versement de 150 F au compte 000-0014702-55 d'INBEL, en indiquant le titre, la langue et le nombre d'exemplaires souhaités ou à son siège, avenue des Arts 3 à 1040 Bruxelles, tous les jours ouvrables, de 10 à 17 heures.

### Restaurants en Brabant flamand

Comme son homologue du Brabant wallon, ce guide édité par la *Toeristische Federatie van Brabant* vous invite à une escapade d'un jour agrémente de la découverte d'une des 316 bonnes tables du Brabant flamand.

Chacune d'elles, classée par localité, est accompagnée de données essentiellement pratiques fournies par les restaurateurs concernés.



Il est bon de signaler que cette brochure très utile ne contient aucun système de classement.

Les prix sont également mentionnés à titre indicatif. Le guide est en vente rue du Marché aux Herbes 61 à 1000 Bruxelles au prix de 30 F, majoré, en cas d'expédition, de 20 F, par versement sur le compte 000-0057401-74 de la T.F.B.



## AVIS ECHOS AVIS ECHOS

### Portes ouvertes à Houtain-le-Val (Genappe)

Au fond, nous ne savons pas grand chose de nos villages, de leur passé et de leur patrimoine culturel. C'est pour remédier à cet état des choses que le Syndicat d'Initiative et de Tourisme de Genappe organise chaque année des journées « Portes ouvertes » dans un des villages de l'entité de Genappe. Cette année, c'est Houtain-le-Val qui est à l'honneur.

### Flash sur Houtain

Le nom de Houtain apparaît dans l'histoire à partir de 1125; il existait deux seigneuries, très proches l'une de l'autre, Houtain-le-Mont et Houtain-le-Val, qui ont traversé les siècles avec leur cortège de bons et de mauvais moments; les deux localités ont fusionné en 1811.

Il nous reste de ces temps anciens le beau château de Houtain-le-Val, avec son châtelet d'entrée du XVI<sup>e</sup> siècle, et ses bâtiments du XVIII<sup>e</sup> siècle. Non loin de là, l'église paroissiale (1769) attire maints visiteurs. Le village, situé dans une région vouée à la grande agriculture, possède quelques grosses fermes brabançonnaises tout à fait remarquables. Enfin, dernier détail, la Dyle prend sa source à Houtain et traverse tout le village.

### Les Journées Portes ouvertes

Il y aura beaucoup à voir ces jours-là à Houtain.

Le ravissant village de Houtain-le-Val vous attend à l'occasion des Journées « Portes ouvertes » organisées les 9 et 10 mai prochains.

Une exposition se tiendra à l'église et réunira les trésors paroissiaux – dont un bon nombre de pièces admirables – ainsi que des tableaux et des documents historiques, inventoriés et analysés par le Comité d'Histoire Religieuse (Chirel); le Syndicat d'Initiative éditera une brochure à cette occasion.

Une autre exposition se tiendra à la salle communale, rue des Ecoles; elle sera consacrée à la vie d'autrefois dans nos villages. Nos artisans y participeront également. Les associations locales vous présenteront dimanche après-midi des chants et des danses de chez nous. Enfin, les amateurs de promenades pourront se livrer à leur activité favorite le long du circuit balisé qui leur montrera le village, ses fermes, ses deux châteaux, ainsi que ses très belles étendues champêtres.

### Voies d'accès

Houtain est situé sur la RN n° 93 Nivelles-Namur, entre Nivelles et le carrefour des Quatre-Bras (Baisy-Thy).



Pour ceux qui viennent par la RN n° 5 Bruxelles-Charleroi, tourner vers Nivelles à hauteur du carrefour des Quatre-Bras. Une route directe relie Genappe centre à Houtain.

### Quand?

Samedi 9 mai 1987 de 11 h à 18 h.

Dimanche 10 mai 1987 de 11 h à 20 h.

### Renseignements complémentaires

Syndicat d'Initiative et de Tourisme de Genappe, 14, rue de Bruxelles, 1470 Genappe. Tél. 067/77.23.43.

### Les collections de la Porte de Hal bientôt au Musée de l'Armée

Pour commémorer le centième anniversaire de sa fondation, la Compagnie d'Assurances « Les Provinces Réunies » a décidé, en accord avec M. François-Xavier



# AVIS ECHOS AVIS ECHOS

de Donnea, ministre de la Défense nationale, d'octroyer un important mécénat pour présenter au public les anciennes collections de la Porte de Hal.

Depuis dix ans déjà, la presse s'insurgeait avec raison contre la fermeture devenue définitive du Musée d'Armes et d'Armures de la Porte de Hal. Après de longues négociations la prestigieuse collection avait été déposée au Musée de l'Armée, évitant ainsi que ce précieux patrimoine soit dispersé à tout jamais.

Mais, si le ministère des Travaux publics a pris en charge l'aménagement de la structure destinée à accueillir la collection, le Musée de l'Armée, faute de moyens financiers adéquats, était incapable d'assurer une présentation convenable des pièces.

La Compagnie d'Assurances « Les Provinces Réunies » y pourvoira en finançant l'achat de vitrines, la restauration des pièces, le concours d'un architecte-décorateur, l'installation d'un matériel à vocation didactique et l'édition d'un catalogue de la collection.

La collection d'Armes et d'Armures est la plus ancienne d'Europe puisqu'elle remonte à l' Arsenal ducal fondé en 1406 par Antoine de Bourgogne, Duc de Brabant. Elle est considérée aujourd'hui comme l'une des premières au monde. Elle contient un fabuleux ensemble d'armures couvrant une période s'étendant du bas Moyen Age au XVII<sup>e</sup> siècle.

La collection rassemble, en outre, une impressionnante série d'armes blanches, véritables pièces d'orfèvrerie dont certaines remontent à l'époque mérovingienne, c'est dire si outre sa

valeur historique la collection offre une qualité artistique exceptionnelle qui, bien mise en valeur, constituera un pôle d'attraction unique en Belgique.

La nouvelle salle sera officiellement inaugurée en octobre 1987. Elle occupera l'ancienne salle de lecture et les réserves de livres, soit un peu plus de 520 m<sup>2</sup> libérés grâce à l'aménagement d'une nouvelle bibliothèque en un autre endroit du Musée et portera définitivement le nom de « Les Provinces Réunies ».

## Le nouveau tourisme de l'ARAU : 5 tours de ville en 1987

L'Atelier de Recherche et d'Action Urbaines (ARAU) n'est pas un organisme touristique comme les autres. Ses activités sont, en effet, d'abord celles d'un comité d'habitants qui, depuis 1969, met tout en œuvre pour lutter contre la défiguration voire la destruction de Bruxelles, travail-

ler à sa reconstruction et renforcer le contrôle des Bruxellois sur l'aménagement de notre capitale.

A l'intérieur de ce programme et en insistant sur chacun des aspects particuliers de la réalité urbaine, les tours de ville de l'ARAU (ils sont cinq aujourd'hui) ont pour but principal de revaloriser Bruxelles, d'aider les habitants mais aussi les visiteurs étrangers à comprendre son évolution, de souligner les menaces et agressions qui la visent et d'inviter sa population à agir. Le programme mis sur pied par l'ARAU pour l'année 1987 comporte cinq tours de ville traitant chacun d'un thème particulier susceptible d'intéresser non seulement les habitants de Bruxelles et de son agglomération mais également les touristes de passage ou séjournant dans notre capitale.

*Les bâtiments des Douanes et Accises de la gare de Tour et Taxis à Bruxelles sont un éloquent témoin de notre archéologie industrielle.*



# AVIS ECHOS AVIS ECHOS

es tours proposés, en 1987, au grand public comme aux groupes sont les suivants :

## 1. Bruxelles Autrement

Ce tour entend donner aux visiteurs l'intelligence du Bruxelles d'aujourd'hui. Notre capitale, à l'inverse d'autres centres urbains, comme Londres et Paris par exemple, n'a guère connu de grands aménagements classiques, d'où une forte impression de complexité rendant Bruxelles difficile à lire.

Pour saisir la réalité, l'ARAU propose, entre autres, aux visiteurs de découvrir le centre historique de Bruxelles selon quatre axes Nord-Sud : le balcon des princes (du Palais de Justice à l'Eglise Royale Sainte-Marie); la jonction ferroviaire Nord-Midi; les boulevards centraux (ancien lit de la Senne); le canal et l'ancien port, puis le quartier Nord et les quartiers industriels de l'Ouest, le quartier Schuman et le quartier Léopold, enfin les étangs d'Ixelles et l'avenue Louise.

Le tour « Bruxelles Autrement » est organisé tous les premiers samedis du mois. Départ à 14 h, rue Henri Maus, 2 à côté de la Poste de la Bourse. Participation aux frais : 300 F par personne. Ce prix comprend le voyage en car, la rémunération du guide, les visites et les pourboires.

## 2. Bruxelles 1900

Ce tour présente l'architecture originale qui s'est développée à Bruxelles de 1893 à 1910 sous l'appellation « Art Nouveau ». Son originalité est de permettre la visite d'immeubles normalement inaccessibles au public. Ce tour « Bruxelles 1900 » est

organisé tous les deuxièmes samedis du mois. Départ à 9 h 30, rue Henri Maus. Participation aux frais : 400 F par personne. Réservation obligatoire; tél. 02/513.47.61.

## 3. Bruxelles 1930

Ce tour axé sur le Bruxelles des années '30 présente une période de l'histoire de la ville caractérisée par l'architecture appelée « Art-Déco ». Il permet également la visite d'immeubles dont l'accès est normalement interdit au grand public.

Ce tour a lieu tous les troisièmes samedis du mois. Départ à 9 h 30, rue Henri Maus. Participation aux frais : 400 F par personne. Réservation obligatoire.

## 4. Bruxelles Archéologie Industrielle

Ce tour permet de découvrir la manière dont le travail et la production se sont insérés dans la ville et en ont modelé les quartiers. Lui aussi permet la visite d'immeubles et de complexes industriels (Marché Saint-Géry, Gare Maritime et Entrepôt de Tour et Taxis, etc.) habituellement fermés au grand public.

Ce tour est organisé tous les quatrièmes samedis du mois. Départ à 9 h 30, rue Henri Maus. Participation aux frais : 400 F par personne. Réservation obligatoire.

## 5. Bruxelles, places, parcs et jardins

Ce tour propose aux participants de découvrir ou même de redécouvrir les lieux publics bruxellois dont certains sont peu ou mal connus. Il comporte notamment la visite de quelques chefs-

d'œuvre du genre sans oublier ceux qui sont ou seraient actuellement en péril.

Ce tour est organisé, en principe, les premiers samedis du mois de mai à septembre, à 9 h 30, ainsi que tous les dimanches à 14 h durant les mois de juillet et août. Participation aux frais : 400 F par personne. Réservation indispensable.

**Important :** le calendrier de la saison d'été, où des visites supplémentaires sont organisées pour chacun de ces cinq tours, ne nous étant pas encore connu au moment où nous mettons notre revue sous presse, nous invitons nos lecteurs intéressés par ces circuits à s'adresser directement à l'ARAU, rue Henri Maus 37 (boîte 7) à 1000 Bruxelles; tél. 02/513.47.61.

Signalons pour terminer que la durée de chacun de ces cinq tours est d'environ 3 heures et que des tours peuvent être organisés pour les groupes, du lundi au samedi, moyennant demande préalable à l'adresse ci-dessus.

## Promenades ornithologiques à Villers-la-Ville

Les promenades ornithologiques organisées, en automne '86, par le Syndicat d'Initiative et de Tourisme de Villers-la-Ville, ont connu un vif succès et, à la demande générale, le S.I. de Villers-la-Ville a décidé de renouveler cette expérience au cours de ce printemps '87.

Le printemps est en effet la saison idéale pour s'initier à l'ornithologie : les oiseaux, en cette période, ont choisi un territoire



# AVIS ECHOS AVIS ECHOS

auquel chaque couple restera attaché, le temps d'une saison. Si les promenades guidées permettent d'appréciables progrès en ornithologie, elles doivent, pour être vraiment efficaces, être accompagnées et complétées par l'observation personnelle. Le thème commun à toutes ces promenades printanières est la nidification des oiseaux. Deux promenades guidées ont déjà eu lieu les 15 mars et 26 avril derniers. Les deux dernières se dérouleront les 17 mai et 21 juin prochains.

**Le dimanche 17 mai 1987 :** les tourterelles des bois égayeront les taillis dans les sous-bois tapissés de jacinthes des bois. En outre, les participants pourront peut-être observer le plumage jaune or des loriot.

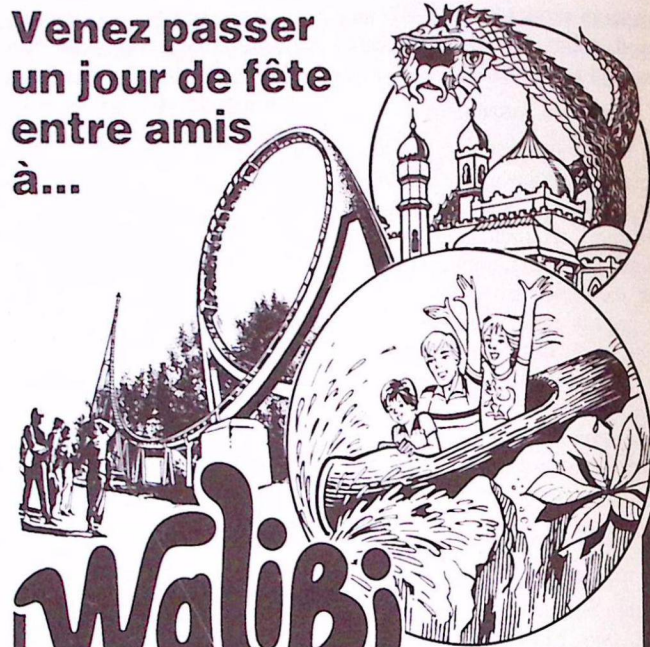
**Le dimanche 21 juin 1987 :** les rousserolles verderolles, les mé-sanges et les accenteurs auront achevé, depuis un mois, leur installation dans les bois de Villers. En quelques semaines, la population de la gent ailée se sera ainsi multipliée par 3 ou 4 et, pour certaines espèces, par 6 ou 7.

### Renseignements pratiques

– Les inscriptions doivent parvenir au Syndicat d'Initiative et de Tourisme, au moins 3 jours avant la date fixée pour la promenade, en téléphonant au 071/87.98.98 ou, en cas d'absence, au 071/87.82.83.

– Le droit d'inscription est fixé à 100 F par personne (gratuit pour les enfants de moins de 12 ans). Ce droit est acquitté sur place ou par envoi d'un chèque barré au nom du Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville.

**Venez passer un jour de fête entre amis à...**



**Walibi**  
1350 WAVRE Belgique

### Le parc de loisirs le plus amusant d'Europe

"Le Palais d'Ali Baba," une réalisation unique en Europe.

#### 5 spectacles

- Spectacle d'Otaries
- Le Sensorama
- Panchito
- Show de Perroquets
- Les Clowns

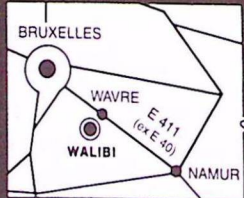
#### 30 attractions

- Le Tornado
- Le Sirocco
- La Rivière Sauvage
- Le Secret de la Licorne
- La Grande Roue
- Des manèges à couper le souffle
- Des carrousels pour les petits
- Le Big Yoyo etc. etc.

Le prix d'entrée donne droit à l'accès gratuit pendant la journée entière aux 36 attractions et spectacles

Ouvert tous les jours d'avril jusqu'au dernier week-end de septembre

En train : Bruxelles-Ottignies  
Correspondance Bierges (300 m de WALIBI)  
En voiture (à 20 km de Bruxelles) : Autoroute E 411 (ex E 40) Bruxelles-Namur  
Sortie WAVRE (n° 6)



– Départ à 9 heures du Centre d'Accueil du Syndicat d'Initiative, Porte de Namur, non loin de l'entrée des ruines de l'abbaye.

– Se munir de vêtements adéquats ainsi que de bottes.

Amis des oiseaux et de la nature, ne manquez pas ces deux occasions de passer, tout en vous instruisant, une magnifique matinée dans les bois de Villers-la-Ville, un des plus beaux sites du Brabant wallon.

# Les manifestations culturelles et populaires

MAI 1987

**BRUXELLES :** Au Théâtre National de Belgique (Centre Rogier) : « Entretien de M. Descartes avec M. Pascal le Jeune » de Jean-Claude Brisville. Tous les soirs à 20 h 30 jusqu'au 16 mai – Au Musée d'Art Moderne, 1-2, place Royale : Exposition « 275<sup>e</sup> anniversaire de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles ». L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 heures, jusqu'au 31 mai – Au Muséum de l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique, 29, rue Vautier : Exposition « Les Cétacés ». Visites tous les jours de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 16 h 45 jusqu'au 17 juin. Entrée libre – Au Palais des Beaux-Arts : la Collection Thyssen (jusqu'au 7 juin) – A la Galerie du Crédit Communal de Belgique (Passage 44) : Exposition « L'Heure Bleue », la vie nocturne à Bruxelles de 1830 à 1940. Ouvert tous les jours, sauf fériés, jusqu'au 24 mai.

**IXELLES :** A la Fondation pour l'Architecture, 55, rue de l'Ermitage : Expositions « Rob Mallet-Stevens » et « La fortune du Palais Stoclet ». Ouvert du mardi au vendredi, de 12 h 30 à 19 heures; le samedi, de 11 à 19 heures; fermé les dimanches et les lundis (jusqu'au 9 mai).

**1 BRUXELLES :** Au Théâtre Royal de la Monnaie : « La Traviata » de Giuseppe Verdi (également les 5, 8 et 10 mai). Visites des Serres Royales de Laeken de 9 h 30 à 12 heures et de 14 à 17 heures (jusqu'au 20 mai). Fermé les 4, 8, 11, 14 et 18 mai. Visites des serres illuminées les 1<sup>er</sup>, 2, 8, 9, 15 et 16 mai, de 21 h 15 à 23 heures.

**3 LIMAL :** Concentration des géants.

**6 NIVELLES :** Au Waux-Hall, place Albert 1<sup>er</sup> : « Coriolan » de Shakespeare, par le Théâtre National de Belgique (à 20 heures).

**7 BRUXELLES :** Au Cirque Royal : Lionel Hampton – Au Palais des Congrès : Premier Festival Mondial de la Bande Dessinée (jusqu'au 10 mai).

**9 BRUXELLES :** Au Parc des Expositions : Finale du Grand Prix Eurovision '87 de la Chanson.

**HOUTAIN-LE-VAL :** Portes Ouvertes (de 11 à 18 heures). Dans l'église : exposition des trésors de la paroisse, de tableaux et de documents historiques. Dans la salle communale : exposition consacrée à la vie d'autrefois avec la participation des artisans de la région. Circuit balisé pour les amateurs de promenades.

**NIVELLES :** Portes Ouvertes à l'Institut Provincial d'Enseignement Technique, 79a, rue du Paradis, à partir de 10 heures (expositions, démonstrations, animations diverses, brocante, défilé de mode).

**10 BRUXELLES :** les 20 km de Bruxelles.

**HOUTAIN-LE-VAL :** Portes Ouvertes (de 11 à 20 heures).

**12 AUDERGHEM :** Au Centre Culturel, 183, boulevard du Souverain : « L'Ecole des Femmes » de Molière (à 20 h 30).



A Hamme-Mille : la pittoresque Procession Saint-Corneille se déroulera le dimanche 17 mai prochain.

**17 HAMME-MILLE :** A la Chapelle Saint-Corneille (hameau de Mille) : messe solennelle à 10 heures, suivie de la Procession Saint-Corneille avec la participation de groupes et chars évoquant le passé de la localité, de diverses fanfares et de nombreux cavaliers. Au retour de la procession a lieu la bénédiction des cavaliers et des chevaux.

**VILLERS-LA-VILLE :** Promenade ornithologique. Départ à 9 heures du Centre d'Accueil du Syndicat d'Initiative, porte de Namur.

**23 NIVELLES :** Foire du Printemps jusqu'au 7 juin (Grand-Place et environs).

**REBECQ :** Aux Moulins d'Arenberg : Les 10 ans du Rail Rebecq-Rognon (jusqu'au 8 juin). Nombreuses attractions les 6, 7 et 8 juin.

**25 BRUXELLES :** Au Palais des Beaux-Arts : Concours musical Reine Elisabeth (jusqu'au 30 mai).

**28 CEROUX-MOUSTY :** Meeting international de montgolfières (à 15 heures).

**NIVELLES :** Grande Braderie de l'Ascension (jusqu'au 30 mai). A 17 heures : ascension de deux montgolfières.

**WAVRE :** A la place Cardinal Mercier : « Jeu de Jean et Alice » avec la participation de 350 acteurs, musiciens, choristes, danseurs et figurants, tous en costumes d'époque (à 15 h 30 et 22 heures). D'autres représentations auront lieu le 29 mai à 22 heures, le 30 mai à 22 heures également et le 31 mai à 15 h 30 et 22 heures.

**31 JODOIGNE :** Salle des Rendanges, à 10 heures : 1<sup>er</sup> Chapitre de la Confrérie de la Tarte au fromage « Le Blanke Doréye de Jodoigne ». A 11 h 30 : Cortège dans les rues de Jodoigne.

JUIN 1987

**2 BRUXELLES :** Au Palais des Congrès et au Botanique : « World Flower Show » (jusqu'au 6 juin).

**8 NIVELLES :** Journée Nationale Agricole. Concours, expositions, animations diverses dans le centre de la ville et au parc de la Dodaine.

**12 BRUXELLES :** Au Musée d'Art Moderne, 1-2, place Royale : Expositions « Jean-Jacques Gailliard » et « Pierre Cordier ». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 heures (jusqu'au 26 juillet).

**13 REBECQ :** Aux Moulins d'Arenberg : Métiers d'Art du Hainaut (jusqu'au 28 juin).

**21 VILLERS-LA-VILLE :** Promenade ornithologique. Départ à 9 heures du Centre d'Accueil du Syndicat d'Initiative, porte de Namur.

**23 BRUXELLES :** Au Théâtre Royal de la Monnaie : « Falstaff » (également les 26 et 30 juin).

**25 BRUXELLES :** Parc du Cinquantième : « Nabucco » de Verdi, par l'Opéra Royal de Wallonie (également les 26 et 27 juin).

**GENVAL :** Grand Feu de la Saint-Jean et danses au parking de la gare de Genval (à 20 heures).

**28 BRUXELLES :** Dans le Parc du Cinquantième : « European Festivities-Bruxelles fête l'Europe » avec la participation des Chœurs des Communautés Européennes, des arbalétriers de saint Georges et du Sablon. Concours d'attelages. Tournoi européen de pétanque. Cortège européen des Fédéralistes. Exposition des nouvelles technologies. Spectacle réalisé par le Cercle Royal de l'Ommegang (500 participants), etc. Ces festivités se poursuivront les 29 et 30 juin.

**29 BRUXELLES :** « European Festivities » dans le Parc du Cinquantième. Envol de montgolfières, meeting de parachutisme. La IX<sup>e</sup> Symphonie de Beethoven par l'Orchestre et les chœurs du Théâtre Royal de la Monnaie et le Ballet du XX<sup>e</sup> Siècle. Festival de feux d'artifice, etc.

**30 BRUXELLES :** Clôture des European Festivities (Parc du Cinquantième) – Sur la Grand-Place : spectacle de l'Ommegang consistant en une reconstitution des fastes de la fête donnée, en 1549, en l'honneur de Charles-Quint et de sa Cour (à 21 heures).

JUILLET 1987

**1 BRUXELLES :** Au Théâtre Royal de la Monnaie : « Falstaff » (également les 4, 7, 10 et 12 juillet).

**2 BRUXELLES :** A la Grand-Place : spectacle de l'Ommegang (à 21 heures).